

# Quatre mois de l'expedition de Garibaldi en Sicilie et Italie

*Henri Durand-Brager*

The Project Gutenberg EBook of Quatre mois de l'expedition de Garibaldi en Sicilie et Italie, by Henri Durand-Brager

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

Title: Quatre mois de l'expedition de Garibaldi en Sicilie et Italie

Author: Henri Durand-Brager

Release Date: June 28, 2004 [EBook #12751]

Language: French

Character set encoding: ASCII

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK GARIBALDI EN SICILIE ET ITALIE \*\*\*

Produced by Carlo Traverso, Eric Bailey and Distributed Proofreaders Europe, <http://dp.rastko.net>. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

QUATRE MOIS DE L'EXPEDITION  
DE GARIBALDI EN SICILE ET EN ITALIE

PAR H. DURAND-BRAGER.

PARIS.--IMPRIME CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSEIS,  
55, QUAI DES AUGUSTINS.

PARIS  
E. DENTU, EDITEUR  
LIBRAIRE DE LA SOCIETE DES GENS DE LETTRES  
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLEANS, 13.

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

1861

Tous droits reserves.

## PREFACE

On a beaucoup parle de Garibaldi et de ses volontaires; les journaux ont retenti pendant quatre mois des evenements qui se sont accomplis en Sicile et en Italie. Pour les uns, le celebre Nicois est un aventurier, un ecumeur de mer, un Walker de la pire espece; ses compagnons un amas de bandits, de flibustiers, rebut de la societe des quatre parties du monde. Pour les autres, l'ancien defenseur de Rome est un heros, une figure prise dans le livre de Plutarque, presque un nouveau Messie entoure d'une phalange de martyrs et de liberateurs. Mais il y a un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est sur l'integrite et le desinterressement de l'ermite de Caprera.

J'aurais pu, comme un autre, essayer une monographie de Garibaldi que j'ai connu dans la Plata, a l'epoque ou il commencait la vie aventureuse qui l'a mene jusqu'a la conquete d'un royaume; et aborder a ce propos les considerations historiques et politiques auxquelles on est naturellement si enclin a se laisser entrainer: j'avais aussi ma petite brochure dans la tete et ma petite solution dans la poche. Mais je me suis rappele heureusement a temps le vers du Bonhomme, et me suis souvenu que je ne devais avoir d'autres couleurs que celles de ma palette.

Je me suis donc resigne a ecrire les faits dont j'ai ete temoin, comme je les aurais dessines, cherchant a reproduire leur cote pittoresque sans blesser personne. Peut-etre ces simples esquisses recueillies a la hate par un artiste qui depuis vingt ans a assiste, soit comme correspondant de nos premieres feuilles, soit comme peintre officiel de la marine, a tous les grands evenements contemporains, auront-elles leur enseignement et leur utilite. C'est tout ce que j'espere, tout ce que je desire pour ce petit livre.

H. DURAND-BRAGER.

Paris, janvier 1861.

I

Marsala est une jolie petite ville, coquettement assise sur les plages fertiles qui s'etendent de Trapani a Girgenti. Fortifiee jadis, comme presque toutes les villes de la Sicile, elle a conserve ses murs et ses remparts moyen age; mais, debordant sa ceinture, elle a fini par s'etendre en dehors des anciens fosses. Le faubourg, qui relie la ville au port, est presque moderne. Il y a un siecle, environ, le port de Marsala etait a peu pres sur, et des navires d'un fort tonnage pouvaient y venir chercher abri. L'indifference du gouvernement l'a laisse combler presque entierement, et des bateaux d'une centaine de tonneaux

ont, de nos jours, de la peine à y mouiller. La jetée qui le ferme est elle-même dans le plus triste état, et chaque nouvelle tempête enlève une partie de ses enrochements. Il y a presque un kilomètre du port à la ville. On a construit sur les quais de vastes magasins et d'importants établissements qui appartiennent, en grande partie, aux Anglais. C'est là que se fabriquent les vins de Marsala. Une seule maison sicilienne, la maison Florio, représente le commerce italien. Sur la gauche s'élève le Monte di Trapani, couronné par son ancien château et sa vieille ville, séjour de la colonie albanaise, dont les membres ont continué de vivre entre eux et pour eux, sans jamais se mêler ou s'allier au reste de la population.

Rien n'est gai comme l'aspect de cette petite ville lorsqu'on la découvre par une belle matinée. Une vapeur bleuâtre l'entoure du côté de la campagne et fait ressortir la couleur chaude et transparente à la fois des murailles et des tours, tandis que le soleil dore les plages de sable et resplendit sur les façades blanches et roses des maisons.

Tel était le tableau qu'on pouvait contempler le 11 mai dernier avec les premières lueurs du jour.

Une corvette de guerre anglaise reposait tranquillement sur ses ancres presque à l'entrée du port et en face des établissements de ses nationaux. Quelques rares habitants, se rendant à leurs affaires, commençaient à circuler sur les quais, et observaient curieusement les manœuvres de deux ou trois vapeurs dont on apercevait au loin les fumées dans la direction de l'île de Favignano. C'était la croisière napolitaine qui surveillait la côte sud de Sicile, et qui, la veille, avait passé une partie de la journée stoppée devant Marsala.

Quelques bateaux de pêche rentraient au port, et s'empressaient de débarquer le butin de la nuit. Certes, personne, dans la ville, ne se doutait des événements que cette journée apportait.

Il était environ six heures lorsque deux nouveaux vapeurs parurent à perte de vue dans le sud. Ils avaient l'air de faire route sur Malte. Mais, après avoir laissé sur babord les croiseurs napolitains, ils mirent ostensiblement le cap sur Marsala. Il y a dans les ports de Sicile, comme dans toutes les villes maritimes de France, une population de flâneurs, de rentiers, de marins ou d'officiers en retraite, qui n'a d'autre occupation que de guetter l'arrivée de tout navire ou bateau qui se dirige vers le port. Il y a aussi partout un point du littoral qui leur sert de rendez-vous, semblable à la célèbre Pointe-des-Blagueurs de Brest. À Marsala, ce centre de conversations est situé à l'entrée du mole, et près d'une petite maison blanche qui sert de corps de garde aux douaniers. Cet emplacement n'est pas à l'abri du vent, les jours de grande brise et de tempête. Les vagues s'y égarent même quelquefois au milieu des flâneurs. Mais on se réfugie de son mieux contre la face de la maisonnette la moins exposée aux rafales et aux coups de mer, et l'on est toujours certain de trouver là à qui parler. Aussitôt qu'il fut avéré que les deux vapeurs manœuvraient bien pour donner dans le port, on vit donc la foule se diriger vers cet endroit, et les conversations prirent leur train.

Les deux navires grossissaient à vue d'œil. Leurs ponts paraissaient couverts d'un nombreux équipage. Ils étaient sans pavillon, et semblaient se soucier aussi peu des vapeurs napolitains que de la corvette anglaise mouillée dans la rade. On put même bientôt distinguer des uniformes rouges montés sur les tambours des bâtiments. En ce

moment, la corvette anglaise commença à faire des signaux qui demeurèrent sans réponse. Les commentaires allaient de plus belle à la Pointe-des-Blagueurs. Qu'est-ce que cela signifie? D'où viennent ces bateaux? Que veulent-ils? Les fortes têtes de l'endroit savaient peut-être qu'il était question quelque part d'une expédition du général Garibaldi; mais une prudence naturelle aux profonds politiques les empêchait de se communiquer trop haut leurs conjectures à cet égard; ils étaient en tout cas bien loin de supposer que la descente projetée vint se faire dans leur petite ville, à la barbe des bâtiments de guerre napolitains, et au milieu de gens qui n'avaient rien fait pour être privés de leur calme et de leur sieste dans le milieu du jour; car, il ne faut pas se le dissimuler, si le gouvernement napolitain était détesté à Marsala, comme dans toute la Sicile, il n'en est pas moins vrai qu'à part quelques exaltés, personne ne se serait avisé d'y faire une révolution, et c'est seulement dans les grands centres, comme Palerme, Messine, Catane, etc., que pouvaient se rencontrer quelques hommes d'action.

Cependant une certaine émotion vint bientôt se manifester parmi les curieux. Un gros padre capucin, ancien marin peut-être, venait de faire remarquer que les croiseurs napolitains paraissaient pousser leurs feux et avaient changé de direction. Les deux navires inconnus s'étaient sans doute aperçus aussi de cette manœuvre, car ils s'empanachaient d'une manière splendide, et l'un d'eux, meilleur marcheur sans doute, prenait les devants, et n'était plus qu'à deux milles environ de l'entrée du port. Quoique la corvette anglaise n'eût obtenu aucune réponse à ses signaux, il est probable qu'elle avait reconnu de quoi il s'agissait, car sa hune de misaine, ses passerelles et son gaillard d'avant étaient couverts de matelots et d'officiers observant avec intérêt la marche des deux bâtiments. Une embarcation avait même été armée le long du bord, et se tenait prête à pousser. En ce moment, un officier napolitain et quelques soldats arrivaient aussi à l'entrée du mole, car Marsala possédait un commandant supérieur et une garnison composée d'une centaine d'infirmes ou de soldats; le nom ne fait rien à l'affaire. Des groupes nombreux commençaient à paraître à la porte de la ville du côté de la plage. Les fenêtres se garnissaient, une sourde rumeur se répandait partout, et le premier des deux navires signalés doublait à peine la lanterne du mole, qu'une panique folle s'empara de la foule de femmes et d'enfants qui, insensiblement, avaient rejoint les curieux. Ce fut une fuite générale. On pressentait le danger sans le deviner. Bientôt le bâtiment fut dans le port, et il fut aisé de lire sur son arrière: Piemonte. Une embarcation s'en détacha en même temps que les ancres tombaient; elle poussa à terre. Quelques mots furent échangés avec des matelots du quai, et, aussitôt, comme par enchantement, les bateaux s'armèrent de toutes parts, et se dirigèrent à force de rames vers le Piemonte. C'était le débarquement qui commençait. L'opération marchait lestement lorsque le second navire donna lui-même dans le port. Mais il avait trop serré la jetée, et il s'échoua à une centaine de mètres par le travers du fanal. C'était le Lombardo. Au lieu de stopper, sa machine continua à marcher, et il se hala un peu plus en dedans en labourant le gravier et la vase.

Il n'eut donc pas besoin de mouiller, et commença aussi son débarquement. De leur côté, les croiseurs napolitains arrivaient grand train. On voyait facilement qu'ils étaient en branle-bas de combat, les hommes aux pièces et prêts à faire feu. Un premier boulet vint mourir à quelques mètres du fanal. Un second, passant par-dessus la jetée, se noya dans le port. Ce fut le signal du sauve-qui-peut. Les orateurs de la Pointe jugèrent que leur rôle était fini. On dit même que leur

retraite manqua de decorum. Les guerriers napolitains penserent qu'il valait mieux en cette occurrence etre dedans que dehors les murailles. Quant au \_padre\_ il retroussa rapidement sa casaque, et se rappelant que l'Eglise devait avoir horreur du sang, il devanca la foule qui ne s'attardait guere cependant a franchir la distance qui la separait des magasins du port derriere lesquels elle trouva un abri. La fumee de ces deux coups de canon courait encore comme une vapeur blanche sur l'azur de la mer, lorsque l'embarcation anglaise, debordant la corvette, se dirigea rapidement vers le vapeur napolitain qui paraissait commander aux autres. Le feu cessa. Pendant ce temps le débarquement continuait, et ce ne fut qu'apres un temps assez long, lorsque l'embarcation anglaise retourna a son bord, que la canonnade recommenca, et qu'une grele de boulets vint tomber sur le \_Lombardo\_, dans le port, et sur la route qui mene a la ville.

C'etait trop tard. Garibaldi etait a terre. Les volontaires du \_Piemonte\_ se formaient en bataille a l'abri des magasins. Ceux du \_Lombardo\_ commencent a se masser sur la plage. Au premier boulet ils s'abriterent eux-memes ou ils purent. Somme toute, deux heures tout au plus apres leur entree dans le port, tout le monde etait a terre, sain et sauf. La seule perte que les volontaires eurent a subir fut celle d'un caniche embarque sur le \_Lombardo\_. Il fut coupe par un boulet au moment ou il se disposait a suivre le mouvement de l'equipage et des volontaires.

Quelques instants apres les evenements dont nous venons de parler, la petite armee liberatrice faisait son entree dans Marsala. La garnison, ni le gouverneur ne s'obstinerent a se faire tuer. L'une mit bas les armes, l'autre se rendit avec enthousiasme. Les habitants ouvraient de grands yeux; quelques-uns criaient: \_Viva la liberta!\_ c'etait le plus petit nombre; d'autres, plus avises, le pensaient peut-etre, mais le gardaient pour eux. On a si vite commis une imprudence, et les evenements changent si vite de face du soir au lendemain!

Quelques magasins restaient ouverts, et ces malheureux soldats de Garibaldi, extenués par une navigation de huit jours, entasses sur leurs navires comme des harengs dans une caque, cherchaient partout quelques vivres frais, quelque autre boisson que l'eau croupie et saumatre du bord. C'etait a qui se detendrait les bras et les jambes pour s'assurer qu'il ne les avait pas perdus a bord dans l'engourdissement cause par l'agglomeration de tant d'hommes sur le pont des navires.

Cependant, avant l'entree de Garibaldi dans Marsala, le telegraphe avait signale a Trapani l'arrivee de deux batiments sans pavillon, puis leur entree dans le port, puis le commencement du débarquement des volontaires. Il s'etait arrete la.

A peine dans la ville et en vrais volontaires, les Garibaldiens s'etaient immediatement repandus partout. L'employe du telegraphe avait decampe au plus vite, laissant son collegue de Trapani lui faire, mais en vain, force signaux. Dans les volontaires, il y a generalement un peu de tout. Il fallait un agent telegraphique: on en trouva un immediatement. Lire la depeche commencee, fut pour lui peu de chose; traduire celle de Trapani ne fut pas plus difficile.

Mais que repondre? On fut immediatement consulter un chef; les uns disent que ce fut le general Garibaldi lui-meme. Toujours est-il que l'on donna l'ordre a l'employe telegraphique improvise de signaler a Trapani: "Fausse alerte. Les navires qui débarquent contiennent des

recrues anglaises se rendant a Malte." Il etait urgent, en effet, de derouter, ne fut-ce que pour quelques heures, les autorites militaires de Trapani qui pouvaient lancer immediatement sur les flancs de la petite colonne liberatrice un corps de troupes de deux ou trois mille hommes.

La reponse de Trapani ne fut pas longue: en l'adoucissant beaucoup, on peut la traduire ainsi: "Vous etes un imbecile de vous etre trompe."

Le peu de temps que les volontaires sejournerent a Marsala dut etre laborieusement employe. Changement de municipalite; organisation de la garde civique; nomination d'un gouverneur; commission d'approvisionnement et d'habillement; inspection des vivres et des munitions de chaque homme, etc. Il fallait pourvoir a tout cela. Des pavillons aux couleurs nationales furent improvisees et arbores partout. Les etoffes rouges de la ville mises en requisition servirent a confectionner dans les vingt-quatre heures autant de chemises de laine que possible.

Le soir meme, suivant les ordres du general, une avant-garde se lancait sur Calatafimi, en passant par Ramingallo, Saleni et Vita. Le reste de l'armee devait partir le lendemain matin de bonne heure et faire etape a Ramingallo.

La nuit fut bruyante dans Marsala. Cette ville, si calme, si tranquille, dont les habitants rentraient ordinairement chez eux a la nuit tombante, abandonnant leurs rues et leurs places a des multitudes de rats de categories variees, dut se trouver completement abasourdie en entendant les pas des Garibaldiens et le bruit de leurs sabres rebondissant sur les dalles de pierre qui pavent toutes les cites italiennes.

Quelques cris de \_Viva Garibaldi!\_ s'echappant de fenetres discrettes, venaient de temps en temps se joindre aux chants des volontaires. Mais l'on eut toujours ete fort embarrasse de dire precisement d'ou ils partaient. Quant aux couronnes de fleurs et aux bouquets dont on accablait la petite armee liberatrice, ils n'ont, je crois, jamais existe que dans l'imagination des conteurs. C'eut ete trop oser. Les agents du seigneur Maniscalco (lisez sbires), etaient trop redoutes dans toute la Sicile pour que l'enfant la plus legere et la plus inconsequente se permit une demonstration aussi sympathique a l'endroit de la liberte nationale.

C'etait un Croquemitaine en habit noir, que ce Maniscalco. Il savait tout ce qui se passait non-seulement en public, mais encore dans l'interieur des familles et jusque dans les couvents. Nous le retrouverons d'ailleurs a Palerme, et nous aurons occasion d'en parler longuement.

Les Garibaldiens passerent donc cette premiere nuit comme ils purent, les uns dans les eglises metamorphosees pour l'instant en casernes de passage, les autres dans les maisons; beaucoup resterent dans les rues. Sous le beau ciel de la Sicile, ce n'etaient pas les plus mal partages. Le matin du 12, vers trois heures, les premiers eveilles parmi les habitants purent les voir capeler leurs petites sacoches, essayer leurs fusils, ternis par l'humidite qui, meme dans les plus beaux jours, regne sur le littoral de la mer, puis s'acheminer vers la porte de Calatafimi ou les compagnies se reformerent, attendant l'ordre du depart. A quatre heures, le mouvement commencait, et les erudits de la bande pouvaient s'ecrier comme Cesar: \_Alea jacta est!\_ Les colonels Bixio, Orsini,

Tuerr, Carini, etc., marchaient en tête de leurs régiments ou plutôt de leurs petits bataillons. L'artillerie se composait de deux ou trois pièces assez mal outillées, encore plus mal attelées; les munitions étaient rares, presque nulles. Quant à la cavalerie, une douzaine de chevaux, dont les cavaliers portaient le nom de guides, en représentaient l'effectif.

La voilà donc en route, cette intrépide colonne, et pendant qu'elle s'avance ainsi peule-meule, flanquée de quelques éclaireurs qui ne se préoccupent guère d'une rencontre avec l'armée napolitaine, regardons-la défiler, et observons-en l'ensemble et les types particuliers. Pour l'ensemble, c'est une poignée d'hommes déterminés, des fusils de tous modèles, de l'entrain et de la gaieté, le bagage du Juif errant moins les cinq sous, des costumes dont la variété ferait envie au parterre le plus émaille, et dont l'originalité exciterait la verve de Callot ou d'Hogarth.

Quant aux types, ils ne sont pas moins curieux: Ici, c'est un Hongrois, à la taille élevée, aux larges épaules et à la démarche de Madgyar. Il porte en se jouant son escopette aussi facilement qu'une femme fait manoeuvrer son ombrelle. Derrière lui s'avance un blond Anglais; mais sa figure, pour être rasée comme celle d'un bon bourgeois, n'en respire pas moins ce courage froid et calme que rien ne pourra troubler. Celui-là porte un peu son fusil comme un promeneur fait de sa canne; la baïonnette, attachée par un bout de ficelle, bat la breloque avec un petit sac de voyage. En vrai fils d'Albion, il n'a pas oublié une gourde à la panse rebondie. On peut parier que ce n'est pas de l'eau qu'elle contient.

Puis voici un compatriote. Ils sont rares encore. Celui-là chante avec insouciance le \_Sire de Framboisy\_, et, si on fouillait dans un sac de toile accroché sur son épaule, on y trouverait, j'en suis sûr, quelque poule assassinée traitreusement, car il est peu probable que les plumes accusatrices qui se faufilent à travers les coutures de ce havre-sac soient le commencement d'un édredon. Son armement se compose d'une carabine, qui ressemble terriblement à celles de nos chasseurs à pied, et d'un énorme bâton, complice de bien des forfaits et dont la vue seule doit faire frémir la volaille. Qui vient après lui? Un enfant. Il a seize ans, tout au plus. C'est un petit Nicois, entraîné par l'amour de la gloire ou de la liberté, comme vous voudrez, et qui vient essayer ses forces dans les hasards de cette guerre aventureuse. Le pauvre garçon a déjà bien de la peine à supporter le poids de ses bibelots et de son lourd fusil de munition. Courage! Il arrivera comme les autres, peut-être même avant. Les gardes mobiles de France étaient aussi, pour la plupart, des enfants. Mais quel est ce nouveau costume étonné de son entourage? Quoi, un cordelier! Dieu me pardonne! c'est celui de la \_Pointe-aux-Blagueurs\_. Son capuchon, rejeté militairement sur le dos; laisse apercevoir une encolure d'Hercule. Sa face barbue semble celle d'un zouave ou d'un Arabe. Sa cote est retroussée jusqu'aux hanches au moyen d'une corde; dans cette ceinture improvisée passe un pistolet dont le canon défierait en longueur une canardière; et ses jambes mises ainsi à nu font saillir des muscles dont la vigueur doit résister merveilleusement à la fatigue et aux marches forcées. Sa croix en sautoir, probablement par un reste d'habitude, se balance de droite à gauche, étonnée de la récente desinvolture de son maître; un foulard quelque peu troué sert de kepi, et complète l'équipement. C'est sans doute l'uniforme des aumôniers de l'armée: honni soit qui mal y pense! Mais que vient faire ce pantalon garance dans ce peule-meule? Parle-t-il français? non. C'est un Toscan; car ce bon duc de Toscane, séduit par la

couleur brillante des pantalons de notre armee, en avait, comme feu le roi de Naples, affuble les jambes de ses troupes. Puis, passent quelques Suisses, deux ou trois Allemands, puis des Lombards; puis surtout des Romains en grand nombre, vieux compagnons de Garibaldi, debris des defenseurs de Rome.

Enfin, la colonne est presque passee, lorsque apparait une guerilla bizarre. C'est le noyau des volontaires siciliens autour desquels vont se grouper tous les \_picchiotti\_ de la montagne. Le musee d'artillerie, dans sa collection, ne possede rien de plus curieux que les engins auxquels ils sont accroches. Armes d'autrefois, exhumees on ne sait d'ou, calibres a chevrotines ou a biscaiens; il serait difficile de dire de quelques-uns de ces instruments s'ils partent par la culasse ou par le bout du canon. Ce sont de ces vieux tromblons dans lesquels on pourrait facilement loger toute une grappe de raisin, tout un paquet de mitraille, ou ces petites carabines, au canon de cuivre, cheres aux voleurs de grands chemins. Il y a encore nombre de stylets et de couteaux corses ou catalans. Les costumes sont comme les armes: des vestes de velours et des guenilles. Des figures que l'on n'aimerait pas a rencontrer au coin d'un bois. On dirait presque la bande de Fra Diavolo. Quelques femmes les accompagnent et, petit a petit, les quittent pour s'en retourner vers la ville en leur donnant de ces poignees de main qui disent a elles seules plus que tous les discours.

Tout ce monde chemine, marche, aux rayons du soleil levant, et la colonne, semblable a un long serpent bariole, commence a gravir les contre-forts des montagnes qui s'elevent dans l'interieur de la Sicile.

Cette premiere marche fut peut-etre l'une des plus penibles du commencement de la campagne. Un soleil brulant, beaucoup de poussiere, peu ou presque pas d'eau; pour des hommes encore engourdis par leur sejour force a bord, c'etait dur. Enfin, on arriva sans encombre a Ramingallo.

Ramingallo est une petite ville ou, pour mieux dire, un miserable bourg qui offre peu de ressources pour une armee en marche. Aussi n'y fit-on qu'une courte halte; on repartait le soir meme pour Saleni, ou l'on entrait le 14 au matin. Il y eut la sejour necessaire pour organiser plus militairement la petite armee, et pour laisser le temps aux trainards de rallier.

Jusque-la, la colonne n'avait ete inquietee que par des bruits ou de fausses nouvelles apportees par des espions empressees: les Napolitains sont ici; les royaux sont la; ils sont devant vous, sur votre flanc, etc. Somme toute, on ne les voyait nulle part.

Mais le general Garibaldi, mieux informe, savait qu'un corps de troupes detache de Palerme s'avancait a marches forcees, et qu'il devait le rencontrer quelque part comme a Vita, Calatafimi ou Alcamo. Ce corps possedait de l'artillerie, et meme un peu de cavalerie.

A Saleni, le role de chaque chef et de chaque corps fut bien specifie. Les munitions furent partagees aussi egalemeent que possible. Un corps de chasseurs fut organise; Menotti, le fils de Garibaldi, en prit le commandement, ainsi que d'une reserve destinee a proteger les quelques chariots de bagages et de munitions appartenant a l'armee liberatrice. Quant a la caisse, elle se defendait toute seule: elle etait vide. Plusieurs soldats napolitains deserteurs avaient rejoint dans la soiree du 14, et avaient donne des renseignements precis sur la position des

troupes royales qui attendaient les libérateurs a Calatafimi, non pas les bras ouverts, mais dans de fortes positions militaires.

On devait donc prévoir une première et sérieuse affaire pour le lendemain. De ce combat allait dépendre sans doute tout le succès de cette aventureuse expédition. Pour les Napolitains, la défaite, c'était le désarroi, le découragement et la désertion. Pour les Garibaldiens, la victoire, c'était presque la certitude du succès dans tout le reste de la Sicile. Mais aussi pour eux, la défaite, c'était le danger d'une fuite dans les montagnes, autant dire la mort! Aussi, dans la petite armée de Garibaldi, n'y avait-il qu'une devise: "Vaincre ou mourir." Les \_picchiotti\_ seuls n'étaient pas aussi décidés, et ils songeaient sans doute à la retraite plutôt qu'à la mort ou à la victoire; mais ils se taisaient et attendaient.

Le 15, au matin, l'armée garibaldienne, partie de bonne heure de Saleni, arrivait à Vita qu'elle trouvait abandonnée par les troupes napolitaines. Ces dernières occupaient, à la sortie du village, une suite de collines allongées, aboutissant à Calatafimi.

Cette chaîne présente sept positions dominantes, successives. La route se déroule à leurs pieds; elle n'est, de fait, qu'un véritable défilé entre les collines dont nous parlons, à droite, et les hautes montagnes qui, sur la gauche, suivent la même direction. Seulement, ces dernières, quoique fort élevées, descendent par une pente presque insensible vers la plaine, de sorte que les sommets, trop éloignés du lieu de l'action, ne pouvaient servir de positions militaires. Une petite rivière, qui arrive obliquement à la route, venait la rejoindre à la hauteur du premier mamelon, et un moulin, qui se trouvait à cet endroit, était fortement occupé par un détachement de l'armée napolitaine. La route de Trapani à Palerme court aux pieds des montagnes de gauche, paraissant et disparaissant dans les plis du terrain.

À peine sortie de Vita, l'avant-garde de Garibaldi, dont les tirailleurs s'étaient déployés sur une petite colline à la droite du village, en face des positions ennemies, s'engagea vigoureusement avec les tirailleurs napolitains abrités par des plantations et embusqués dans un hameau situé entre les deux collines, au fond d'un ravin qui se prolonge jusqu'aux montagnes qui encadrent l'horizon.

Vivement ramenés par les tirailleurs garibaldiens, ceux de l'armée royale ne tardèrent pas à regagner le sommet du premier mamelon, poursuivis, la baïonnette dans les reins, par leurs adversaires. Le colonel Orsini mettait en batterie à ce moment, à cheval sur la route de Calatafimi et à l'entrée du ravin, deux pièces de campagne battant cette route et le moulin.

Arrivés presque au sommet du premier mamelon, les tirailleurs de Garibaldi durent s'arrêter pour reprendre haleine et attendre des renforts qui leur arrivaient au pas de course. Couchés à terre, au milieu des aloès et des cactus, ils laisserent passer un instant la grêle de boulets que leur envoyait l'artillerie napolitaine. Mais, à peine rejoints par quelques compagnies, ils reprennent l'offensive, abordent à la baïonnette les lignes ennemies, dont l'artillerie se hâte de battre en retraite, tirant par sections, et se dirigeant vers le sommet du deuxième mamelon où sont massées d'autres troupes. L'infanterie résiste mieux, mais bientôt elle suit l'exemple de l'artillerie, et prend position en tirailleurs sur le versant de ce deuxième mamelon. On voit à ce moment de fortes réserves dans la

direction de Calatafimi; elles se hâtent de rejoindre les troupes engagées.

D'autres renforts arrivent aux Garibaldiens qui abordent le deuxième mamelon et l'enlèvent comme le premier. Une petite maison, située au sommet, est immédiatement convertie en ambulance et occupée par les chirurgiens de l'armée libératrice.

Un nouveau repos de quelques minutes était devenu nécessaire; six compagnies qui n'avaient pas encore été engagées furent formées en deux colonnes d'attaque, et se lancèrent résolument sur la troisième position. L'armée royale tint un instant; mais, débordée par les tirailleurs garibaldiens et attaquée par le bataillon de chasseurs génois qu'entraîne intérieurement son commandant Menotti, elle se met en pleine retraite, cherchant à se rallier sur le quatrième mamelon qui lui servait de base d'opérations. Elle y masse son artillerie et attend l'ennemi. Efforts inutiles. Les volontaires ont engagé toute leur armée. C'est une légion d'enragés qui tuent sans s'arrêter, glissent sous le canon, et débusquent successivement les royaux des trois autres positions. Menotti, un drapeau à la main, se précipite au milieu des masses napolitaines jusqu'à ce que, blessé au poignet, il soit obligé de céder cet honneur à un officier de marine qui fut tué quelques instants après. Ce n'est plus une retraite, c'est une déroute complète. Vainement le général Landi, qui commande les royaux, cherche à les rallier. Traversant à la débandade Calatafimi, ou les picchiotti, embusqués dans tous les coins, leur font éprouver de grandes pertes, les fuyards se précipitent vers Alcamo, où les attendent encore des volontaires descendus de la montagne. Les malheureux sont obligés, pour fuir ce nouveau danger, de continuer leur retraite vers Palerme, en abandonnant morts, blessés, bagages, et une grande quantité d'armes, couvrant la route de cadavres, car les balles des picchiotti les atteignent partout.

Les volontaires camperent sur le champ de bataille, et cette première victoire leur tint lieu de tout ce qui leur manquait en vivres et en secours. En somme, les Napolitains s'étaient bien battus, quoi qu'on ait pu en dire, et l'armée de Garibaldi avait montré ce qu'elle pouvait faire, ce que l'on devait attendre de gens déterminés et animés d'une haine profonde contre la tyrannie. Les picchiotti n'avaient pas été brillants, sauf ceux d'Alcamo. Ils n'avaient pas tenu au feu malgré leurs chefs et quelques prêtres qui, payant de leurs personnes, cherchèrent vainement à les enlever. Ils tiraient à distance, mais il était impossible de les faire aborder l'ennemi et soutenir son choc lorsqu'il s'avancait. À cette affaire, les troupes royales avaient un effectif de quatre à cinq mille hommes, et l'armée libératrice comptait environ mille huit cents baïonnettes.

Le lendemain matin, 16, Garibaldi entra à Calatafimi, où les blessés avaient été déjà transportés dans la nuit; et, vers l'après-midi, l'avant-garde marchait sur Alcamo, où l'armée la rejoignait le lendemain 17.

En arrivant à Alcamo, un triste spectacle attendait les volontaires. Les picchiotti suivant leurs mœurs et leurs usages sauvages, avaient ramassé les corps des Napolitains tués la veille, et les avaient jetés dans un champ pour les voir manger par les chiens et les oiseaux de proie. Leurs factionnaires veillaient ce charnier, de peur que quelque âme charitable ne vint les ensevelir. Il fallut l'arrivée du général Garibaldi pour réprimer cet acte de féroce barbarie, et faire donner la

sepulture a ces malheureux. "Certes, disait un picchiotti, le general Garibaldi a raison, mais il ne sait pas tout ce que nous avons souffert de cette race maudite; nous ne rendons que barbarie pour barbarie." Il est triste de penser qu'il disait peut-etre la verite.

C'est a Alcamo que le mouvement revolutionnaire commença veritablement a se dessiner. De nombreux messagers arrivaient a tout moment au general Garibaldi, lui promettant des secours, et lui apportant l'assurance d'un concours sympathique et vigoureux. Partout les anciennes autorites etaient chassées et remplacees par les hommes du mouvement. Les gens de Maniscalco s'eclipsaient, et, avec eux, disparaissait une partie de cette crainte et de cette torpeur qui pesaient sur toutes les classes siciliennes. Le clerge, vigoureusement lance dans la voie des reformes, employait son ascendant pour entrainer les populations et les disposer a l'action. Quelle difference, deja, entre ce que l'on appelait la poignée d'aventuriers débarques a Marsala et les volontaires victorieux de Calatafimi! Ainsi marchent toutes choses: le succes avait transforme les flibustiers de Marsala en armee nationale.

Ce fut aussi a Alcamo qu'un semblant d'intendance commença a s'organiser. Le service des vivres y gagna. Quant a celui des finances, il resta le meme jusqu'a Palerme, et meme longtemps apres la prise de cette ville. Qui ne connaît cette heureuse lithographie de Raffet qu'accompagne cet adage: "Avec du fer et du pain on peut aller en Chine?" Garibaldi disait: "Avec du fer et du pain on conquiert sa liberte!" Et, le premier, il donnait, comme toujours et partout, l'exemple d'un desinterressement sans bornes et d'une sobriete a toute epreuve. D'ailleurs, l'argent eut servi a peu de chose: il n'y avait rien a acheter.

Un evenement assez curieux s'etait passe a Calatafimi, au moment de l'entree de Garibaldi. Un jeune cordelier, a la figure intelligente et enthousiaste, s'etait elance vers le general, et, en lui donnant l'accolade, lui avait tenu a peu pres ce langage: "Frere, tu es le sauveur de l'Italie, tu es le Messie de la liberte; mais cette liberte, tu nous l'apportes fletrie d'une excommunication. Tu es chretien, nous sommes chretiens, tu nous commandes: pourquoi rester sous le coup de cette bulle? Attends un instant. J'entre a l'eglise, je vais preparer ce qu'il faut, et, la, devant Dieu et les hommes, je te releverai de cet anatheme maladroite, et rendrai a Dieu ce qui est a Dieu." Aussitot dit aussitot fait. Le padre Pantaleone (c'etait son nom) entra a l'eglise; Garibaldi continue son chemin; mais, rejoint bientot par celui qui devait etre plus tard son aumonier particulier, il se laissa faire, et le diable lance a ses troussees fut exorcise par le cordelier.

On peut dire bien des choses a propos de cette anecdote; quant a moi, je n'en garantis que la scrupuleuse veracite.

Le 18, la petite armee, bien reorganisee, arrivait a Rena, apres une rude etape, en passant par Valguarnero et Partenico. Sur toute la route, des bandes de volontaires descendant des montagnes avaient rallie la colonne; mais Garibaldi leur avait enjoint de se tenir sur les flancs ou en arriere. Il craignait avec raison le desordre que pourraient apporter dans une attaque l'inexperience et souvent meme la frayeur de ces soldats improvises. Il avait promptement juge leur valeur, et les regardait dans une action comme un embarras plutot que comme une aide. Cependant leur presence autour de l'armee garantissait de toute surprise, et leur feu pouvait gener et meme embarrasser les tentatives de l'armee royale. Leurs tirailleurs eclairaient de fait toute la

marche. On passa la journee du 19 a Rena, et, dans l'apres-midi, les \_picchiotti\_, soutenus par quelques avant-postes de l'armee reguliere, attaquerent Ensi evacue incontinent par une petite arriere-garde napolitaine qui l'occupait.

Plus on avançait, et plus on rencontrait de sympathies pour la cause liberale. Les \_picchiotti\_ commençaient a se reunir en grand nombre et a marcher moins isolement. Une partie fut enrégimentee tant bien que mal, et choisit pour colonel Roselino Pilo, qui devait le surlendemain payer de sa vie l'honneur que lui faisaient ses compatriotes. On leur assigna leurs postes de combat a l'avant-garde et a l'arriere-garde.

Partie dans la nuit du 19, l'armee venait s'arreter le 20 a Piappo ou Misere-Canone. La, le general Garibaldi eut de nouveaux renseignements sur les operations de l'armee napolitaine. Elle s'etait concentree aux abords de Palerme, et occupait les cretes des montagnes voisines. Plusieurs fortes colonnes mobiles, avec de l'artillerie, s'etaient lancees sur la route de Palerme a Trapani et Marsala, ainsi que sur celles de Messine et de Castellamare. On savait aussi qu'il leur etait arrive des renforts et un general envoye par la cour de Naples. Une nouvelle rencontre etait donc imminente, et cette pensee ne fit qu'exalter le courage des Garibaldiens en leur laissant entrevoir un nouveau succes. Le regiment des \_picchiotti\_ partit le soir meme. Il devait marcher sur le flanc de l'armee, qui s'acheminait elle-meme vers Palerme. On avançait avec precaution, prenant garde aux surprises. On etait deja arrive a quelques milles de San-Martino lorsqu'une vive fusillade se fit entendre. C'etait un engagement des \_picchiotti\_ avec l'ennemi. Abordes par les troupes royales, ils plierent d'abord sous le choc; mais, valeureusement ramenes au feu par leur colonel et quelques officiers devoues, ils reprirent l'offensive, et, a leur tour, arreterent la marche en avant de la colonne napolitaine. Le combat ne fut plus alors qu'une affaire de tirailleurs qui dura quelques heures, et finit sans resultat de part ni d'autre. Malheureusement, Roselino Pilo fut frappe a mort au milieu de l'engagement. C'etait une grande perte, car il etait aime et avait beaucoup d'empire sur ces bandes indisciplinees. Cette affaire de San-Martino eut lieu le 21 dans la matinee.

L'armee liberatrice avait fait halte, prete a se porter au secours des \_picchiotti\_. Sans doute, pendant ce laps de temps, des nouvelles importantes parvinrent au general Garibaldi; car, faisant volte-face, il revint sur ses pas, et prit l'embranchement de la route de Rena a Parco. Il faisait un temps affreux. La pluie tombait par torrents, et la nuit etait tellement obscure, que les hommes se distinguaient a peine eux-memes. La route, defoncee, arretrait a chaque instant la marche de l'artillerie, et les chevaux refusaient d'avancer. Il fallut porter les pieces a dos, laissant les affuts seuls attelles. Les troupes n'avaient pas mange et etaient harassees par cette longue et penible etape a travers les montagnes. Dans cette triste nuit, leur perseverance fut mise a une rude epreuve. Enfin, le 22, au petit jour, on arrivait sur le mont Calvaire, et on y prenait le bivouac de grand coeur. La pluie avait cesse; un beau soleil fit bientot oublier aux volontaires les fatigues de la nuit.

Le mont Calvaire est a environ cinq ou six kilometres au-dessus de Montreal. Une etroite vallee le separe des montagnes sur lesquelles est situee cette petite ville. Des bois, des jardins et des maisons occupent tout le vallon, et remontent de chaque cote jusqu'a mi-cote. La route royale, qu'avait quittee l'armee garibaldienne, passe du cote de

Montreal, tracee dans le flanc des montagnes, a peu pres au tiers de leur hauteur. Toute cette route, jusqu'en face le mont Calvaire, etait gardee par de grand'gardes napolitaines. Du bivouac, on les voyait distinctement, et la ville paraissait remplie de troupes. Parco est immediatement au-dessous du mont Calvaire, a deux kilometres au plus de distance, et la route qui conduit de Palerme a Parco, Piano, etc., se deroule sur le versant de la chaine de montagnes dont fait partie le mont Calvaire, qu'elle commence a gravir apres avoir tourne Parco, passant a mi-hauteur de la montagne. L'armee avait grand besoin de repos, et quoique l'on manquait de bien des choses, on resta au bivouac jusqu'au 23. Vers le soir de ce dernier jour, les avant-postes s'engagerent avec les grand'gardes napolitaines qui, descendues dans la vallee, avaient commence a gravir le mont Calvaire. Apres une fusillade insignifiante elles se retirerent, et reprirent leurs premieres positions.

Le matin du 24, de bonne heure, a l'instant ou l'armee nationale se mettait en mouvement, on apercut sur la route de Palerme de profondes colonnes s'avancant sur Parco. En meme temps on apprenait que les troupes qui etaient a Montreal executaient un mouvement tournant par le sommet de la montagne.

On ne tarda pas en effet a apercevoir leurs tetes de colonnes descendant des plateaux eleves qui sont un peu plus loin que Parco, et qui se relie avec le mont Calvaire. L'ennemi menacait l'aile gauche de Garibaldi: evidemment, son but etait de la couper.

Derriere les cretes d'ou descendait l'armee de Montreal se trouve une suite d'autres sommets qui se relie aussi aux premiers. Le general Garibaldi embrassa d'un seul coup d'oeil toute la situation. Ordre fut donne a l'aile gauche de tenir bon jusqu'a la derniere extremite. Une section de deux pieces placees sur le mont Calvaire, une autre en batterie sur la route, prenaient a revers tout a la fois les colonnes venant de Palerme et celles de Montreal.

L'affaire s'engagea vivement. Pendant ce temps, le general Garibaldi derobait, grace aux sinuosites de la montagne, la marche de son centre et de son aile droite, et, tournant la route vers Piano, il les lancait sur le versant des cretes les plus elevees. Cette manoeuvre fut accomplie au pas gymnastique et avec une rapidite inouie. Une heure ne s'etait pas ecoulee depuis le commencement de l'action, que la brigade venue de Montreal, qui attendait, pour aborder franchement l'armee garibaldienne, l'approche des colonnes venant de Palerme, voyait son aile droite compromise, et se trouvait elle-meme presque entierement tourne par le centre et l'aile droite de Garibaldi qui prenaient une position menacante en arriere de ses lignes. Les Napolitains se haterent alors de se replier, les uns sur Montreal, et les autres sur Palerme. De son cote, l'armee de Garibaldi se dirigeait, par une marche de flanc, sur Piano, ou elle arriva a la nuit tombante. Chacun pensait que le general allait profiter de ce premier et important succes pour se porter rapidement en avant. Mais, a la stupefaction generale, l'artillerie et les bagages recurent l'ordre de se separer du corps d'armee, et de filer grand train sur la route de Corleone, battant ainsi ostensiblement en retraite.

Corleone est une petite ville situee de l'autre cote des monts Mata-Griffone, a environ quarante a quarante-cinq kilometres de Piano. Le colonel Orsini, suivant les instructions qu'il avait recues, se mit immediatement en marche, pendant que l'armee, a la faveur de la nuit,

se dirigeait elle-meme sur les forets de Fienza qu'elle atteignait vers une heure du matin. Garibaldi savait en effet que le general commandant l'armee napolitaine avait reuni toutes ses troupes dans Palerme. La plus grande partie etait massee dans la rue de Toleda et au Palazzo-Reale; d'autres etaient renfermees dans la citadelle; deux ou trois bataillons se trouvaient pres du mont Pellegrini, et, enfin, une division entiere gardait l'entree de Palerme vers la route de Missilmeri et Abbate. Il fallait tromper cette division, et lui faire abandonner sa position pour suivre un ennemi qui paraissait fuir en desordre. C'etait le role attribue au colonel Orsini. Garibaldi, de son cote, se derobant par une marche de nuit dans les profondeurs des forets de Fienza, tournait le mouvement de la colonne napolitaine de maniere a arriver promptement aux positions que l'ennemi abandonnait.

Ce projet, bien concu, et encore mieux execute, reussit completement. On se rappelle la pompeuse depeche napolitaine annoncant la fuite en desordre des bandes de brigands, et leur poursuite acharnee par une division royale. Pendant ce temps Garibaldi quittait la foret de Fienza le 25, au matin, et entrait a Marinero sans s'inquieter de la division ennemie qui passait a quelques milles de cette petite ville.

On vit en cette circonstance se produire un fait digne de remarque, et qui se renouvela pendant toute cette guerre. Les habitants montrerent souvent de la faiblesse et de la tieueur. Le souvenir des affreux traitements que leur infligeait le gouvernement de Naples, n'etait pas fait pour les enhardir; mais ils se bornaient a s'enfermer, a ne pas donner signe de vie, et il n'y a pas eu un traître parmi eux. Un seul homme pouvait compromettre le succes de cette audacieuse manoeuvre. Bien plus, a Palerme, tout le monde savait l'arrivee de Garibaldi pour le 26, et connaissait la porte qu'il devait attaquer. Nul ne pensa a vendre ce projet aux autorites napolitaines qui auraient pu facilement remplacer, par d'autres troupes, les naifs soldats lances plus naivement encore a la poursuite des debris de l'armee liberatrice. Ce qui montre combien tout le monde etait d'accord pour souhaiter la fin de leur occupation.

Dans la nuit du 25 au 26, l'armee nationale quittait Marinero, et marchait vers Missilmeri qu'elle laissa sur sa droite pour gagner les monts Gibel-Rosso. C'etait une bonne position militaire, et d'ou l'on pouvait decouvrir tout Palerme. Le 26 il y eut une alerte assez vive, mais qui n'eut pas de suites. L'armee passa le restant de la journee a ce bivouac; dans la soiree, une reconnaissance de cavalerie napolitaine vint se heurter contre ses vedettes, et, apres avoir echange quelques coups de feu, se replia sur la ville.

Ce fut la que le general Garibaldi prit ses dernieres dispositions et prepara l'attaque de la ville. Les munitions etaient rares; il ne restait plus qu'une dizaine de cartouches par homme. On n'avait plus d'artillerie. L'armee avait bien grossi en nombre, mais les recrues etaient des *\_picchiotti\_*, et l'on avait perdu plus de trois cents hommes parmi les soldats veritables. C'etait donc avec seize a dix-sept cents baionnettes tout au plus qu'on allait attaquer une ville et une citadelle defendues par une garnison de vingt a vingt-deux mille hommes. Quelles que fussent les sympathies des habitants, il n'y avait pas a se faire de grandes illusions sur le concours qu'on en pouvait attendre, au moins dans les premiers moments.

Le 26, dans la nuit, cette poignee d'hommes prenait les armes et descendait impetueusement des monts Gibel-Rosso vers Abbate, traversait ce bourg et arrivait sans coup ferir au pont de l'Amiraglio, defendu par

un regiment napolitain; le 27, a trois heures du matin, trente-deux hommes et seize guides composant l'avant-garde se jetaient sans hesiter sur les troupes qui gardaient les abords du pont, et les forcaient a en abandonner la defense. L'armee avait ete partagee en trois colonnes d'attaque: l'une commandee par Bixio, l'autre par Sertori, celle du centre par le general Garibaldi. A quatre heures, chassant l'ennemi de maison en maison, dans le faubourg, les volontaires arriverent a la porte de Palerme au milieu de l'incendie allume par les fuyards dans chacune des maisons qu'ils etaient forces d'abandonner. A six heures le faubourg etait pris. Il y avait en ce moment environ douze mille hommes au Palazzo-Reale, couvrant le front de la ville. La citadelle, avec cinq mille hommes, defendait la gauche, du cote du mont Pellegrini; deux mille hommes, environ, occupaient le faubourg que venait d'enlever l'armee liberatrice. Il y avait bien encore quatre mille hommes, mais ils etaient a la poursuite d'Orsini. En attaquant par ce faubourg, le general Garibaldi avait l'intention d'isoler, par un vigoureux coup de main, la citadelle du Palazzo-Reale, et d'offrir en meme temps, par ce seul fait, un point d'appui au mouvement insurrectionnel des habitants. A quelques heures d'intervalle, le colonel Orsini atteignait aussi Palerme, ramenant ses pieces, apres avoir derobe adroitement sa marche a la colonne napolitaine qui le poursuivait, et qui, un beau matin, en se reveillant, n'avait plus su retrouver la piste du gibier qu'elle chassait si maladroitement.

On ne saurait se faire une idee du desarroi dans lequel se trouvait deja en ce moment l'armee royale, et du decouragement que les defaites de Calatafimi et de Parco avaient apporte meme parmi les soldats les plus resolu. En voici un exemple: apres le passage du pont de l'Amiraglio, un jeune volontaire, nomme Kiossoni, Messinois, et dont le pere avait ete longtemps vice-consul de France en cette ville, se precipita, suivi seulement de quelques camarades, sur une barricade qui barrait le boulevard, a gauche de la porte de Termini, par laquelle les troupes royales rentraient en desordre. Aucun defenseur n'y paraissait; mais, arrives au sommet, ils virent de l'autre cote, a une cinquantaine de metres, deux ou trois compagnies, l'arme au pied, qui, en apercevant les casaques rouges, se debanderent immediatement dans toutes les directions, laissant nos volontaires se frotter les yeux pour s'assurer s'ils ne revaient pas.

Deux braves soldats napolitains etaient restes seuls cernes dans une des maisons du faubourg, et, brulant jusqu'a leur derniere cartouche, ils ne mirent bas les armes que sur les instances d'un compatriote, volontaire dans l'armee de Garibaldi; ils furent parfaitement traites, et meme fetes par leurs vainqueurs. Ces pauvres diables, pleurant presque de rage, ne savaient de quelle expression fletrir les compagnons qui les avaient abandonnes lachement.

L'aspect du faubourg etait pitoyable. Partout ou passaient les Napolitains arrivaient l'incendie et le pillage. Leur fuite precipitee ne les empecha pas de commettre dans la ville les atrocites qui avaient desole le faubourg sur la route de Montreal.

Pendant que les Garibaldiens bousculaient devant eux les troupes royales, s'appretant a les suivre dans Palerme, ils furent rejoints par quelques volontaires Palermitains, mais peu nombreux. La plus grande partie des jeunes gens et des hommes d'action avaient ete eloignes de la ville ou exiles depuis longtemps par la police de Maniscalco.

Du reste l'expiation commencait deja pour ses agents. Plusieurs sbires,

qui essayaient de fuir pendant l'attaque, furent reconnus et écharpés à côté du Jardin des Plantes.

Un autre, voulant forcer les factionnaires napolitains pour chercher son salut dans la fuite, fut fusillé par les siens qui le prirent pour un transfuge.

Dans une petite et misérable habitation, près du pont de l'Amiraglio, vivait une pauvre famille; le père, forcé par les soldats royaux d'aller leur chercher de l'eau, fut malheureusement atteint d'une balle et tué sur le coup. Un instant après, sa maison était brûlée. Sa femme et ses deux enfants n'ont jamais reparu. Tristes scènes qui palissent cependant à côté de celles dont l'intérieur de Palerme va être le théâtre.

## II

Pour bien comprendre la manœuvre hardie que ne craignait pas de tenter le général Garibaldi, certain qu'il était du courage et de la détermination de ses volontaires, manœuvre qui devait d'un seul coup lui donner gain de cause vis-à-vis de troupes démoralisées, il faut se rendre compte de la situation topographique de Palerme, ainsi que des positions qu'occupaient les Napolitains.

Jadis entourée de fortifications assez imposantes qui existent encore pour la plupart, la ville a la forme d'un rectangle dont les côtés les plus petits regardent, l'un la mer, et l'autre la campagne dans la direction de Montreal et Parco. Les deux autres, qui ont au moins trois fois le développement des premiers, font face, l'un au mont Pellegrini et aux campagnes de Castellamare, l'autre aux monts Gibel-Rosso et Abbate. C'est de ce dernier côté que l'armée de Garibaldi se présentait devant Palerme. Deux rues principales coupent presque à angle droit l'espace occupé par la ville. L'une, la rue de Toledè, part du bord de la mer, près de la citadelle, et monte jusqu'au Palais-Royal; l'autre vient couper la première à la place des Quatre-Cantons, presque au centre de la ville, et aboutit à la porte qu'attaquait le général Garibaldi. Chacune de ces voies partage Palerme en deux parties égales, soit en longueur, soit en largeur. Les Napolitains ayant leurs forces réunies aux deux extrémités de la rue de Toledè, le Palazzo et la citadelle, allaient donc trouver leurs communications coupées, si Garibaldi pouvait, sans coup ferir, s'emparer de l'autre rue. Il avait encore cet avantage, en occupant le centre de la ville, qu'il donnait la facilité à tous les habitants de se replier sur sa ligne d'opérations et de s'y fortifier sans craindre d'être eux-mêmes surpris par les troupes royales et fusillées sans autre forme de procès. De plus, il empêchait, par cette audacieuse manœuvre, le ravitaillement des troupes et de l'artillerie du Palazzo-Reale, en les isolant de leur base d'opérations qui était la citadelle et surtout l'escadre.

Aussi les troupes garibaldiennes, que nous avons laissées à la porte de Palerme poussant devant elles les troupes royales, et s'arrêtant un instant pour se reformer en épaisse colonne d'attaque, lancerent-elles bientôt plusieurs compagnies dans l'intérieur de la ville pour nettoyer les petites ruelles qui viennent aboutir à la porte dont on venait de s'emparer; tandis que le gros de l'armée se jetait, tête baissée, dans la grande voie pour gagner au plus vite la place des Quatre-Cantons. Ce

mouvement fut si energiquement execute qu'en moins d'une heure la place des Quatre-Cantons, le reste de la rue et la porte qui est a l'extremite, etaient au pouvoir des volontaires. Vainement les Napolitains avaient essaye de les arreter en trois ou quatre endroits. Par un choc irresistible et presque sans tirer un coup de feu, les casaques rouges, chargeant a la baionnette, les obligeaient a ceder la place et a se retirer en desordre vers la citadelle ou vers le Palazzo-Reale. C'est en ce moment que l'escadre napolitaine, qui jusque-la, s'etait contentee d'envoyer quelques boulets dans la direction du faubourg attaque, commencait a prendre une position plus serieusement offensive, et manoeuvrait pour trouver un mouillage favorable a son tir. Mais deux fregates seulement parvinrent a s'emboquer; les autres, soit mauvaise volonte, ce qui est probable, soit impossibilite, manquerent leur mouvement et resterent spectatrices des evenements. Ces deux navires, parfaitement places et balayant la rue de Toleda, commencerent immediatement sur la ville un feu violent, qu'ils continuerent meme pendant la nuit. La citadelle, de son cote, ne menageait ni ses bombes ni ses boulets.

Les barricades commencerent immediatement. Elevees par des mains habiles, elles prirent en peu d'heures un developpement et un relief incroyables. Il faudrait un volume entier pour en expliquer le reseau. La nuit, qui arriva a temps pour seconder les travailleurs, fut bien employee par les deux partis; car les Napolitains, de leur cote, etablisserent des retranchements a toutes les issues venant aboutir au Palazzo-Reale et a la citadelle.

Dans cette ville privee de lumiere, et ou toutes les maisons semblaient abandonnees, on n'entendait alors que le bruit des pinces et des pioches frappant les dalles des rues et quelques coups de feu echanges au hasard de part et d'autre.

De temps en temps, des coups de canon partant de l'escadre, de la citadelle et du Palazzo, jetaient une lueur rapide dans la rue de Toleda et eclairaient sinistrement les travailleurs des deux partis. Sur les deux heures du matin, plusieurs detachements de volontaires commencerent a s'avancer par les rues laterales dans la direction du Palazzo-Reale, ainsi que vers la place de la Marine et le ministere des finances du cote de la citadelle. Ce ministere etait occupe par quatre bataillons.

La fusillade petilla bientot partout et la canonnade, qui ne tarda pas a s'y joindre, donna a tous ces engagements partiels les proportions d'une vraie bataille. Mais c'etait surtout aux abords du Palazzo-Reale que le combat etait le plus vif.

Ou tirait a bout portant au milieu des flammes allumees par les bombes et les obus de la citadelle ou de l'escadre. Peu d'habitants apparaissaient pour se joindre aux troupes liberales. Ils ne trouvaient sans doute pas la poire assez mure. Leurs maisons restaient impitoyablement fermees, sauf celles qu'ouvrait le feu ou la troupe napolitaine; car ces defenseurs de la royaute ne se faisaient faute ni d'aider l'incendie quand ils ne l'allumaient pas eux-memes, ni de piller sans scrupule, et la plume se refuse a retracer les actes d'atrocite commis par ces bandes effrenees.

Cependant deux colonnes etaient parties en meme temps pour tourner les positions de l'armee royale en l'attaquant par la Porta-Nuova et par la Porta-Maqueda. L'une, commandee par Bixio, l'autre par La Masa. Bixio s'empara d'abord de la caserne des Suisses, puis se porta vers la

caserne des Quatro-Venti ou il fait prisonniers plusieurs officiers superieurs et un regiment.

Deconcertees par l'impetuosite de cette attaque, les troupes royales commencerent a se replier en desordre sur la place du Palais-Royal dont les abords etaient fortement gardes. La place de la Cathedrale, qui est un peu avant celle du Palais-Royal en venant de la mer, devint alors le theatre d'un combat acharne. Le couvent des Jesuites, a l'angle de la rue de Toleda et de la place de la Cathedrale, occupe par un bataillon de chasseurs a pied, est attaque et enleve rapidement.

Le general Lanza, qui commande les troupes du palais, voyant ce couvent pris par les Garibaldiens, fait tirer dessus a obus et l'incendie. Le palais Carini, situe en face, a le meme sort.

Les tours de la cathedrale elles-memes servent de point de mire a l'artillerie napolitaine.

On voit insensiblement les couleurs nationales apparaitre partout. Les fenetres qui peuvent donner vue sur les troupes royales sont garnies de volontaires qui les deciment par leur feu.

On se bat a la fois au Palais-Royal, a la Cathedrale, dans la rue de Toleda, a la place de la Marine, autour de la citadelle et dans tout le quartier Paperito, ou l'incendie, allume par les bombes de la citadelle et de l'escadre, fait de rapides progres. Deja beaucoup de detachements royaux battent en retraite vers la citadelle par la place Caffarello et la place de la Funderia. Ces detachements sont assaillis dans leur fuite par une grele de balles, qui leur fait perdre beaucoup de monde.

La place des Quatre-Cantons etait devenue desormais la base des operations de Garibaldi. Le general Tuerr occupait le palais du Senat. L'etat-major de Garibaldi etait partout et se multipliait pour faire face aux exigences de la position. On commence a pousser quelques barricades du cote de la place de la Marine, pour attaquer vigoureusement la brigade qui la defend. La fusillade devient tres-vive entre le ministere des finances et les coins de rues qui lui font face. Les vaisseaux napolitains continuent un feu terrible, mais plus destructeur que meurtrier. A cinq heures, les troupes campees au palais etaient bien et dument entourees et coupees. Complettement maitre de la partie de la ville comprise entre la Marine et le Palais-Royal, Garibaldi n'avait plus qu'a se fortifier pendant la nuit, et a attendre le lendemain. Palerme tout entier etait en insurrection. Les faiseurs de barricades surgissaient de toutes parts.

A six heures du soir, le feu avait molli; mais, sur les sept heures et demie, le bombardement recommençait avec plus de fureur. On se battait a la lueur de l'incendie que les projectiles allumaient de toutes parts.

Pendant la nuit, les barricades se multiplierent et prirent un relief imposant. Les volontaires se rapprochaient de minute en minute du Palais-Royal, ou, de leur cote, les Napolitains se barricadaient de plus en plus. Plusieurs bombes lancees par l'escadre, vinrent tomber au milieu d'eux et causerent un grand desordre. Le 28, au matin, la position des troupes royales etait celle-ci: treize a quatorze mille hommes au Palazzo-Reale, deux ou trois mille hommes a la Marine et plusieurs bataillons dans les prisons et les casernes; le reste dans la citadelle. Dans la journee, ils furent forces d'abandonner toutes ces positions, sauf celles du Palais-Royal et de la Marine. Le palais Carini

etait completement detruit. Tout le quartier qui est a l'est du Palais-Royal brulait. Le bombardement continuait toujours. De nombreuses bandes de \_picchiotti\_ descendaient les hauteurs et venaient se meler aux volontaires. Vers le soir, on ne se battait plus qu'autour du Palais-Royal, que les insurges commencent a dominer du sommet des maisons voisines, et entre autres de l'Archeveche. Partout les maisons s'ecroulaient sous les bombes et les obus. La nuit, comme celle de la veille, fut employee a se fortifier de part et d'autre. Le lendemain, au lever du jour, plusieurs decrets du general Garibaldi etaient affiches: ils punissaient de mort l'assassinat, le vol et le pillage, organisaient la garde nationale, nommaient une municipalite provisoire, faisaient appel aux enrlements. A midi, l'attaque du palais recommence avec acharnement; les troupes royales quittent la place de la Marine et se retirent dans la citadelle, abandonnant plusieurs canons. Vers le soir, l'incendie est dans trois ou quatre quartiers de la ville. La nuit se passe sur le qui-vive du cote des Garibaldiens; on s'attend a une attaque resolue de la part des troupes qui reviennent de la poursuite d'Orsini, ou elles ont ete si bien jouees. En effet, le lendemain matin, elles viennent donner tete baissee sur la ville par la porte Reale, ou elles sont recues par les troupes de Bixio qui les forcent a la retraite. Vers midi, on parle d'armistice, et deux delegues du general Lanza se rendent a bord de l'\_Hannibal\_, ou se trouvent reunis egalement le commandant du \_Vauban\_ et celui d'une fregate americaine. Garibaldi y vient de son cote avec Crispi, le colonel Tuerr et Menotti. On ne peut s'entendre, et l'entrevue est bientot terminee. Cependant la convention tacite d'armistice dure toujours.

Le lendemain 31, on annonce une treve de trois jours.

Plus de trois mille bombes avaient ete lancees sur la ville pendant le bombardement. Le temps de l'armistice fut mis a profit par les volontaires de Garibaldi et les habitants de Palerme. Les barricades furent completees partout; les plus fortes recurent des canons. Quant aux Napolitains, ils restaient bloques au Palais-Royal et manquaient totalement de vivres; Garibaldi leur en fit donner. Il fit retirer egalement, et emporter dans les hopitaux, tous leurs blesses, et Dieu sait si le nombre en etait grand! On apprenait, en meme temps, l'arrivee a Marsala d'un fort detachement de volontaires qui venaient grossir l'armee nationale.

Trois ou quatre jours se passerent ainsi. Garibaldi coupant, taillant administrativement, legislativement, militairement, financierement, et le tout carrement et promptement.

Les decrets se suivaient avec une rapidite inouie et, certes, on ne peut accuser ses ministres d'avoir occupe des sinecures.

Enfin, le six, le retour du general Letizia, arrivant de Naples, termina les pourparlers et l'armistice provisoire fut remplace par une capitulation en regle.

Les troupes napolitaines devaient evacuer immediatement toutes leurs positions de la ville et se retirer dans la citadelle et sur le mole, ou leur embarquement aurait lieu avec armes et bagages dans le plus bref delai possible. Les prisonniers civils et militaires encore en leur pouvoir devaient etre remis entre les mains du nouveau gouvernement, le jour meme ou la citadelle terminerait son evacuation. Les troupes campees au Palais-Royal durent donc traverser la ville pour rentrer a la citadelle. Ces douze ou quatorze mille hommes etaient tellement frappees

de stupeur et decourages qu'au moment de s'acheminer, ou plutot de se faufler dans ce reseau de barricades qui les separait de la forteresse, ils refuserent de marcher sans un sauf-conduit et une garde de casaques rouges. Le general Garibaldi souscrivit a leur demande, et on vit cette armee, avec artillerie, cavalerie, genie, etc., defiler tristement au milieu d'une population exasperee, dont les regards, certes, n'avaient rien de bien rassurant. Une centaine de volontaires formaient l'escorte, protection du reste bien superflue. A peine entrees dans la citadelle, ces troupes y furent consignees rigoureusement. Aussitot, d'ailleurs, toutes les rues aboutissant a la forteresse furent murees jusqu'a la hauteur du premier et du deuxieme etages, et les \_picchiotti\_, montagnards, etc., vinrent d'eux-memes s'installer autour des remparts, afin d'eviter toute espece de surprises.

Deja, depuis plusieurs jours, la cour de Naples prenait ses dispositions pour l'evacuation des troupes de Palerme. On vit mouiller bientot, sur la rade, une quantite de vapeurs remorquant des transports. Les blesses et les malades partirent les premiers, puis vint le tour du materiel, pele-mele avec les hommes. Toutes ces troupes, il faut l'avouer, parurent peu touchees de leur defaite une fois qu'elles se virent sur le pont des batiments. Leurs musiques ne cessaient de se faire entendre, et ont les eut prises plutot pour des conquerants celebrant leur victoire que pour des vaincus forces, par une poignee d'hommes, d'abandonner une des plus belles provinces de la couronne qu'ils avaient ete appeles a defendre. Ainsi vont les choses. Quoi qu'il en soit, l'evacuation marcha grand train, et bientot devait venir le jour ou le pavillon national serait arbore dans toute la Sicile.

Il faut maintenant jeter un coup d'oeil retrospectif sur tous ces evenements, dont la marche rapide nous a fait negliger une foule de faits qui doivent etre constates. Plus de trois cents maisons, brulees dans le quartier de l'Albergheria par les troupes napolitaines battant en retraite sur le Palazzo-Reale, n'offraient plus, au moment du premier armistice, qu'un amas de decombres encore fumants. On trouvait a chaque instant au milieu de ces debris, des cadavres a moitie calcines, car les guerriers du roi de Naples avaient egorge femmes et enfants, et pille, sans scrupule, tout ce qui leur tombait sous la main. Le couvent des Dominicains blancs fut saccage, incendie, et les femmes qui s'y etaient refugiees furent brulees toutes vives. On repoussait a coups de fusil dans les flammes celles qui cherchaient a s'echapper. Des actes atroces furent commis. En vain, les officiers cherchaient a rappeler leurs soldats aux sentiments de l'honneur militaire. En vain, quelques-uns mirent meme le sabre a la main pour empecher ces infamies.

Voyant leurs ordres comme leurs epaulettes meconnus, ils furent obliges d'assister a ces horreurs. Le palais du prince Carini, en face de la cathedrale, fut pille et brule. Les bombes aidant, il n'en restait plus, le 1er juin, que d'informes debris menacant de crouler dans la rue de Toledo. Les superbes magasins de M. Berlioz, dans la meme rue, etaient completement detruits. Il en etait de meme du palais du duc Serra di Falco. Un Francais, M. Barge, avait cru, en placant au-dessus de son magasin nos couleurs nationales, qu'elles empecheraient sa maison d'etre pillee; un officier napolitain donne l'ordre a un clairon de monter enlever le pavillon. Il est lacere, foule aux pieds; la porte de la maison enfoncee, et M. Barge, rosse de main de maitre avec la hampe meme de son pavillon, fut emmene en prison sans autre forme de proces, tandis que, naturellement, sa maison etait pillee. Un autre compatriote, M. Fraud, maitre de langues, pere de six enfants, est assailli dans sa maison, assassine a coups de baionnette; quant a ceux-ci, on les a

vainement cherches, ils ont disparu. La demeure du premier commis de la chancellerie fut violée, et les portraits de l'Empereur et de l'Impératrice, qui se trouvaient dans un salon, déchirés à coups de baïonnette. Le couvent de l'Annunziata et presque toutes les maisons de la rue qui mène à la Porta-di-Castro ont été incendiés et pillés. Celui de Santa-Catarina, dans la rue de Toledo, a eu le même sort. On estime à plus de quatre cents le nombre des malheureux qui ont été assassinés ou brûlés. C'est encore en dehors de la Porta-Reale, dans ce beau faubourg rempli de ravissantes habitations de campagne, que s'est exercée à l'incendie et au pillage cette armée de triste mémoire. Ce ne sont ni une ni deux maisons choisies; c'est tout le côté droit du faubourg, en allant à Montréal, dans lequel les Napolitains ont laissé, par l'incendie et le pillage, la trace de leur retraite.

Leur empressement et leur joie, en quittant enfin Palerme, n'ont donc rien qui doive surprendre. Le commandant d'un des transports qui les emmenaient à Naples les a vus compter et énumérer leur butin dans une partie de cartes improvisée le soir sur le gaillard d'avant. Plusieurs de ces héros jouaient vingt piastres sur table, ou, pour mieux dire, sur le pont.

Dans une petite maison qui a voisine le Palazzo-Reale, un infortuné coutelier, ou quincaillier, est assailli à l'instant où il sortait sans armes pour tâcher d'avoir un morceau de pain pour trois enfants qui criaient la faim. À peine dehors, malgré toutes les explications qu'il veut donner, il est saisi, garrotte, et on se dispose à l'entraîner pour le fusiller. Les pauvres enfants arrivent, demandant leur père. Une décharge le jette en bas avec deux de ses enfants; le troisième est tué d'un coup de baïonnette. Assez de ces horreurs, il y en aurait trop à citer. En parcourant ces maisons mutilées, ces décombres sanglants, en voyant, çà et là, les extrémités des cadavres ensevelis sous les ruines, les débris de vêtements, que de drames ne doit-on pas supposer! Et si chacun de ces malheureux pouvait revenir à la vie, quelle longue file de forçats se dresserait criant vengeance et stigmatisant d'infamie cette armée qui semblait n'avoir pour devise, en ce moment, que pillage et incendie!

Pendant les divers combats qui signalèrent la prise de Palerme, les pertes furent sensibles de part et d'autre. Celles de l'armée royale doivent être portées, au minimum, à deux mille hommes, tués ou blessés; parmi eux se trouvaient plusieurs officiers supérieurs, entre autres le commandant de la gendarmerie, généralement détesté à Palerme, comme tout ce qui tenait à la police, mais auquel il faut cependant rendre cette justice qu'il s'est conduit bravement. Quant aux volontaires, leurs pertes avaient aussi été sensibles. Le brave colonel hongrois Tukery, grièvement blessé à l'attaque du Palazzo-Reale, mourut le 11 juin, après d'atroces souffrances. Carini, dangereusement atteint d'une balle qui lui fracturait le bras presque à la hauteur de l'épaule, au moment où, envoyé par le général Garibaldi, il examinait, sur une barricade, les troupes napolitaines opérant leur retour offensif, était couché pour longtemps sur un lit de douleur. Pres de trois cent cinquante soldats étaient tués ou hors de combat.

Plusieurs corps de volontaires s'étaient fait remarquer par l'énergie de leur courage. Les chasseurs des Alpes, à Palerme comme à Calatafimi, firent des prodiges de valeur. À l'attaque du couvent des Benedittini, ils ont été superbes d'entrain et de fermeté. Une seule compagnie de trente-cinq hommes avait eu, depuis son départ de Marsala, vingt-deux tués ou blessés. Il se passa au milieu de ces combats un épisode qui,

tout en étant fort original, ne manque pas d'une certaine grandeur.

En tête de beaucoup de détachements de volontaires ou d'habitants de Palerme se trouvaient des moines qui, la croix à la main, et payant de leur personne, entraînaient au feu jusqu'aux moins résolus. Le padre Pantaleone, que Garibaldi avait nommé son chapelain à Calatafimi, se trouvait, au moment le plus chaud de l'action, sur la place de la Cathédrale, à l'angle de la rue qui passe devant l'archevêché. Se souciant moins des balles que de l'excommunication, qu'il avait naguère si lestement conjurée, notre moine guerrier, avec sa figure exaltée et intelligente, encourageait bravement son monde et il était facile de lire dans ses yeux que, s'il ne mettait pas les mains à la besogne, ce n'était pas par timidité.

Cependant, malgré le feu soutenu des volontaires, la barricade napolitaine attaquée tenait toujours. Les balles allaient leur train, démolissant, par-ci par-là, quelques jambes, quelques bras, au grand désespoir de notre aumônier qui ne ménageait pas les anathèmes à l'ennemi, chaque fois qu'il voyait tomber un de ses braves volontaires. Le padre Pantaleone portait une grande croix de chêne d'au moins deux mètres de haut et, dans les instants difficiles, il la brandissait vigoureusement au-dessus de sa tête. Las, enfin, de cette fusillade qui n'aboutissait à rien, notre chapelain s'élance, sans souci ni vergogne, tout seul, sur la barricade napolitaine, en grimpe les étages successifs au milieu d'un miserere de balles coniques, puis, arrivé au sommet, se met, dans son langage le plus sympathique, à faire aux soldats de François II un discours approprié à la circonstance: il cherche à leur expliquer brièvement comme quoi cette guerre fratricide est honteuse pour l'humanité, comme quoi Dieu la défend, comment enfin la résistance est inutile puisque Garibaldi est l'ange de la liberté et que le Dieu des armées marche avec lui.

Les soldats royaux, étonnés de cet aplomb et du courage du prédicateur, finissent par laisser leurs cartouches tranquilles et leurs fusils se refroidir. On en était même au plus pathétique du discours, lorsque le capitaine qui commandait s'aperçoit que les Garibaldiens, en gens bien avisés, profitaient insensiblement de la situation et touchaient déjà la barricade. Il saisit une arme, couche en joue le padre Pantaleone qui ne bronche pas et lui envoie à bout portant un coup de fusil qui brûle son froc et lui brise la croix dans les mains. Sans s'émouvoir, le padre en ramasse les morceaux pendant que les Garibaldiens escaladent la barricade. Les soldats se hâtent de décamper et le capitaine est tué. Un volontaire saisit son sabre, le padre Pantaleone attrape le ceinturon, le passe en sautoir, et, se précipitant à la suite des fuyards, il plante le tronçon de sa croix dans le ceinturon du défunt capitaine en s'écriant, de sa plus belle voix: "Allez, allez, sicaires d'un tyran, reportez à votre maître que le padre Pantaleone a mis la croix là où était l'épée."

C'est le sens sinon le texte de ses paroles, car notre langue est pauvre pour traduire quelques expressions un peu emphatiques du bel idiome italien. Un autre moine, de l'ordre des Cordeliers, fit, sur la place de la Marine et pendant plus de deux heures, le coup de feu avec quatre soldats napolitains embusqués dans une construction commencée presque en face du ministère des finances. Au bout de ce temps, on vit un de ces soldats rallier en toute hâte un fort peloton qui était au coin du ministère. Le cordelier en conclut que, si les autres ne s'en allaient pas, puisqu'ils ne tiraient plus c'est qu'il devait leur être arrivé des choses graves et que leur position était fort hasardeuse, vu la

quantite de projectiles qui pleuvaient dru comme grele, il etait de son devoir, a lui, d'aller les trouver pour leur porter les consolations de son ministere. Il posa tranquillement son fusil, rejeta son froc en arriere et traversa la place pour disparaître dans la batisse en question. Quelques instants apres, on le vit reparaitre avec un blesse qu'il portait comme un enfant. Trois fois il fit le meme voyage, trois fois il ramena son homme; la derniere fois, a l'instant ou il franchissait sa barricade, la meme balle qui lui fracassait le bras, tuait roide l'infortune pour lequel il se devoait. Sans s'emouvoir, il posa a terre son fardeau, lui recita les prieres des morts et s'en fut ensuite a l'ambulance.

Un jeune volontaire venitien, deja blesse assez gravement a Calatafimi, se precipite a l'attaque du couvent des Benedittini et s'efforce, a coups de hache, de briser une petite porte laterale pouvant donner acces dans le couvent. Les balles pleuvent sur lui de toutes parts, un obus vient, en ricochant, eclater au-dessus de sa tete et le couvrir de gravats. En vain ses camarades le rappellent. "Je ne suis plus bon qu'a etre tue, leur crie-t-il, au moins, en mourant, je rendrai encore un service." Exaltes par cette intrepidite, deux d'entre eux le rejoignent et cherchent a l'entraîner. En ce moment, un canon de fusil passe par une fenetre immediatement au-dessus de la porte et le malheureux recoit le coup en pleine poitrine. Ses camarades ne rapportent qu'un cadavre.

Dans les rues qui menent a la Piazza di Bologni, la lutte fut serieuse. Les soldats royaux, comme partout ailleurs, incendiaient et pillaient. Les malheureux habitants de ce quartier, eperdus d'effroi, essayaient de fuir dans toutes les directions, entrainant femmes et enfants; ce n'etaient partout que gemissements et lamentations. Quelques hommes determines se reunissent en armes a l'angle d'une petite impasse, en occupent la maison et s'y barricadent apres y avoir donne l'abri a quantite de femmes et d'enfants. Quelques instants apres, cette maison est attaquée; mais on s'y defend vigoureusement. Les femmes, reprenant courage, font pleuvoir sur les assaillants une grele de tuiles, de vases de toutes sortes, enfin ce qui leur tombe sous la main.

Une bombe vient s'abattre sur le toit, entraine le troisieme et le quatrieme etages, et, en eclatant, tue et blesse encore plusieurs femmes et des enfants. Quelques moments apres, les flammes viennent se joindre aux balles napolitaines.

De huit qu'ils etaient, les assieges ne comptent plus que cinq hommes, dont un blesse. Cependant, des femmes, des enfants, des vieillards les supplient de ne pas les abandonner. Il faut prendre un parti; le blesse et un de ses camarades grimpent au faite de l'edifice qui menace ruine; on y hisse, les uns apres les autres, les malheureux refugies, et, lorsque tous sont a l'abri dans une maison dont l'issue donne sur une rue innocupee par l'armee royale, les trois braves gens qui continuaient a lutter avec les royaux, battent eux-memes en retraite, n'abandonnant qu'une ruine ensanglantee.

Des le 8 juin, des débarquements de volontaires s'effectuaient un peu partout.

Du 9 au 11, une petite escadre partait de Genes. Elle se composait de l'\_Utile\_, remorquant le \_Charles and Jane\_, le premier commande par le capitaine Molessa, le second par le capitaine Quain; puis venaient le \_Franklin\_, capitaine Orrigoni, un des anciens compagnons d'armes de Garibaldi dans la Plata; l'\_Orregon\_, capitaine West; le \_Washington\_,

dont les volontaires étaient commandés par le colonel Baldeseroto. Environ 3,000 hommes étaient répartis sur ces différents navires et c'était le renfort le plus considérable que l'on eut encore reçu. Medici commandait en chef.

Partis à quelques heures d'intervalle, ces navires firent des routes diverses pour atteindre Cagliari où était le rendez-vous général. Tous y arrivèrent heureusement, excepté l'\_'Utile\_' et le bâtiment qu'il remorquait.

Se trouvant dans le N.-E. du cap Corse, à environ douze milles au large, ces deux navires furent approchés par une corvette à vapeur battant pavillon français. Bientôt un canot accosta et un officier, s'exprimant parfaitement en français, vint demander où l'on allait et offrir même la remorque de son bâtiment pour gagner les côtes de Sicile, si telle était la destination des navires. Ces propositions furent accueillies par les volontaires aux cris de 'Vive la France!' 'vive Garibaldi!' Toutefois le capitaine crut devoir refuser la remorque offerte si galamment. Le canot retourne à son bord; mais à peine est-il arrivé qu'un changement à vue s'opère sur la corvette de guerre. Les mantelets des sabords, rapidement abaissés, laissent apercevoir les pièces décapées et l'équipage en branle-bas de combat. Le pavillon français glisse le long de sa drisse et est remplacé par le pavillon napolitain en même temps qu'un coup de canon à boulet signifiait aux deux navires l'ordre de stopper et d'amener leurs pavillons.

L'\_'Utile\_' portait le pavillon piémontais et le 'Charles and Jane', celui des États-Unis. Les capitaines se refusèrent à amener leurs pavillons, mais ils durent se résigner à se laisser emmener, non sans protester. Quel triste moment eussent passé les marins de la 'Fulminante' (c'est le nom de la corvette napolitaine), si les volontaires avaient pu sauter sur son pont. Faute de mieux, ils leur lancèrent toutes les malédictions que le vocabulaire italien peut offrir. Pendant que la diplomatie s'occupait de cette affaire, les autres bâtiments de l'expédition atteignaient Cagliari, et, de là, mettaient le cap sur Castellamare, dans le golfe de ce nom, où devait s'effectuer leur débarquement. Le 18 juin, en effet, on apprit à Palerme l'arrivée du convoi de Medici. Un navire débarquait ses troupes à Santo-Vito, et les deux autres à Castellamare. Il est aisé de se figurer l'allégresse générale en apprenant l'arrivée à bon port de cette petite division qui, outre trois mille hommes aguerris, apportait encore dix mille fusils et une grande quantité de munitions. Aux illuminations quotidiennes se joignirent immédiatement toutes sortes de concerts en plein vent, des promenades aux flambeaux avec force drapeaux et force 'Viva la libertà'!

Le général Garibaldi était immédiatement monté à cheval pour assister au débarquement de ces renforts.

Mais, vers minuit, au moment où le calme commençait à se faire, grâce à la fatigue des musiciens et à l'enrouement des criards, à l'instant, enfin, où les illuminations commençaient à s'éteindre et les habitants à s'endormir, quelques coups de canon de fort calibre se firent entendre au large et vinrent éclairer de leur lueur sinistre les sommets du mont Pellegrini, ainsi que les mâtures des navires qui étaient sur rade. À la première détonation, chacun dresse l'oreille; à la seconde, on saute de son lit; à la troisième, on est presque habillé, enfin, à la quatrième, les fenêtres et les portes commencent à s'ouvrir, les femmes à trembler et les enfants à piailler. Dans les rues, les factionnaires regardent si leurs amorces sont bien en place et redoublent leurs cris de:

\_Sentinelles, veillez!\_ Les bourgeois se groupent a chaque carrefour, et les suppositions vont leur train. Dans les casernes, les clairons ecorchent les airs les plus varies pour appeler aux armes les volontaires. Enfin, au palais, tout le monde s'inquiete, et le commandant, en l'absence du general Garibaldi, commence a envoyer dans toutes les directions des ordonnances a la recherche des nouvelles.

Quelle voix mysterieuse annonce tout dans ces circonstances? On apprend bientot qu'il n'est arrive que trois navires a Castellamare. Le quatrieme et son remorqueur manquent.

La canonnade devient plus vive, elle semble parfois se rapprocher de l'entree du port de Palerme.

On sent s'agiter dans l'ombre toute cette ville surprise dans son premier sommeil. Parmi les suppositions, la plus probable est que la croisiere napolitaine, apres s'etre emparee du navire manquant et qu'elle fait semblant de combattre en ce moment, se dirigera vers ceux qui débarquent. Tout le monde court et s'agite. Les postes en armes se dirigent vers le quai. On entend tomber, ca et la, sur les dalles des rues, les baguettes des fusils charges par des mains encore inexperimentees. Enfin, de sourds pietinements, venant du cote des casernes, indiquent que les troupes sont en marche. Malheureusement, l'ame de toute l'armee est absente; le general Garibaldi est a Castellamare.

Les decharges continuent toujours, plus multipliees et plus rapprochees. Il est deux heures. L'inquietude est a son comble. On se voit deja a la veille d'un nouveau bombardement.

Autour de la citadelle, on a peine a retenir les \_picchiotti\_ qui veulent se precipiter a l'assaut de ces remparts, degarnis de leurs engins de guerre, pour se venger sur les troupes napolitaines des evenements qu'on suppose se passer au large. Enfin, a deux heures un quart, un canot arrive a force d'avirons sur le quai, et un midshipman qui en débarque previent que l'on ait a aviser les autorites que le canon que l'on entend est celui d'une fregate britannique qui fait l'exercice au large. Ce trait peint-il assez les Anglais? Entre une et deux heures du matin, a quelques milles a peine d'une ville qui vient de subir les horreurs d'un bombardement et qui, encore tout en emoi, se remet a peine des terreurs du combat et de l'incendie, aller faire branle-bas de combat de nuit et exercice a feu! Et que dire de ces pauvres soldats napolitains enfermes dans la citadelle et non moins inquiets que les habitants de la ville, car ils entendaient du haut de leur bicoque desarmee les imprecations et les cris de vengeance de leurs ennemis!

Que fut-il arrive si l'on n'eut pu retenir les \_picchiotti?\_ et, quel qu'eut ete le resultat de leur attaque, que de sang pouvait etre verse, et pourquoi? Enfin, a trois heures du matin, tout etait rentre dans le calme.

Le 20, au matin, le premier detachement des volontaires débarques arrivait a Palerme a cinq heures environ. C'etaient deux magnifiques bataillons de chasseurs a pied, parfaitement uniformes et bien equipes, armes de carabines rayees et paraissant remplis de gaiete et d'entrain. Le 21 et le 22, le restant des troupes débarquees suivait le mouvement et venait prendre ses casernements en ville.

L'enthousiasme avec lequel chaque nouveau corps arrivant était reçu est indescriptible. Les bouquets et les applaudissements se succédaient sans interruption sur la route qu'il parcourait.

Le corps des guides s'organisait rapidement. Une commission de remonte avait été installée et fonctionnait avec activité. Bientôt leurs deux escadrons furent complets, et on s'occupa de la formation de deux régiments de hussards.

Toutes les statues rappelant l'ancien gouvernement avaient été brisées dès les premiers jours, et leurs débris jetés à la mer. Le 6 juin, un décret du général Garibaldi faisait adopter par la patrie les enfants et les familles des volontaires tués pendant la guerre.

Le 8 et le 9, une forte escadre sarde venait mouiller sur rade, et apportait à Garibaldi un appui moral immense.

On avait appris les événements de Syracuse et de Catane, qui étaient venus encore surexciter l'enthousiasme des habitants de Palerme et des volontaires.

Le 9, on avait connaissance de l'évacuation de Trapani par les troupes royales. La prison d'État du fort de Favignano, sur l'île de ce nom, abandonnée par sa garnison, fut ouverte par les habitants de l'île, qui s'empressèrent de mettre en liberté tous les prisonniers politiques.

On apprenait aussi le pronunciamiento de Girgenti, de Caltanissetta, qui avaient chassé les préfets royaux et leurs troupes, organisé leurs gardes nationales et ouvert immédiatement des souscriptions dont ils envoyaient les fonds au dictateur.

Tout allait donc pour le mieux, et l'évacuation, qui continuait grand train, allait amener bientôt la remise de la citadelle. En effet, le 18 au soir, à la nuit tombante, le pavillon napolitain fut amené. Le lendemain matin, vers les neuf heures, les couleurs italiennes étaient hissées en tête du mat de pavillon à la porte d'entrée du fort qui était lui-même remis aux délégués du général Garibaldi, et occupé immédiatement par un poste de chasseurs des Alpes.

Il restait cependant encore vers le mole une certaine quantité de troupes à embarquer; mais à une heure, les derniers hommes rejoignaient les navires, et toute l'escadre napolitaine appareillait. Peu de temps auparavant avait eu lieu la remise des prisonniers palermitains retenus dans le fort depuis le 4 avril. Ces prisonniers, appartenant aux premières familles de la cité, étaient: le prince Antonio Pignatelli, le baron di Calabria, le padre Octavio Lanza, le marquis Santo-Giovanni, le prince Nisciemi, le prince Giardinelli, le baron Rizzo, etc.

Toute la ville s'était donné rendez-vous devant la citadelle pour les recevoir.

Accueillis par des cris frénétiques, les prisonniers furent portés, plutôt qu'escortés, vers les voitures où leurs familles les attendaient. Un long cortège d'équipages, les musiques civiles et militaires de Palerme, des détachements de tous les corps de volontaires et de nombreux picchiotti remplissaient les rues avoisinantes. Dans leur parcours, jusqu'au Palais-Royal, ce ne fut qu'une longue ovation. Les prisonniers étaient littéralement ensevelis sous les fleurs qu'on leur jetait de toutes parts. On dansait, on sautait et on s'embrassait aux

abords du cortège, en tête duquel marchait, ou plutôt gambadait, tout le monde a pu le voir, plus d'un grave cordelier à la robe de bure qui envoyait à la fois des bénédictions avec ses mains et des entrechats avec ses pieds. C'était, en un mot, la folie de l'ivresse et un coup d'oeil magique. Pas un cri, pas une figure qui ne fut à l'unisson de l'allégresse commune, et, ce qui est plus remarquable, on n'eut pas à déplorer le plus petit accident dans ce brouhaha et dans cette cohue.

De nombreux déserteurs napolitains restaient en ville, la plus grande partie demandant à être incorporés dans les volontaires.

En résumé, le nombre des morts en ville était de 573; celui des volontaires, de près de 300, et celui des Napolitains, de 5 à 600 tués et 1,500 blessés.

Le chiffre des dégâts dans la ville s'élevait à plus de 30 millions.

Comme on pourrait taxer d'exagération le récit des atrocités commises par les troupes royales, il est bon de citer, entre autres documents, le rapport du vice-amiral anglais Mundy.

"A bord de l'\_Hannibal\_, à Palerme, 3 juin."

"\_Le vice-amiral Mundy au secrétaire de l'Amirauté.\_"

"Je vous adresse le rapport suivant sur les dégâts et les morts causés dans la ville par le bombardement. Les ravages sont épouvantables. Tout un quartier, d'une longueur de mille yards sur cent de large, est réduit en cendres. Des familles entières ont été brûlées vivantes avec les bâtiments. Les troupes royales ont commis d'horribles atrocités. Dans d'autres parties de la ville, des couvents, des églises et des édifices isolés ont été détruits par les bombes. On en a lancé onze cents de la citadelle sur la ville, et environ deux cents des navires de guerre, sans compter les boîtes à feu, la mitraille et les boulets.

"L'armistice a été indéfiniment prolongé, et l'on espère que les puissances européennes s'interposeront pour empêcher une plus longue effusion de sang.

"La conduite du général Garibaldi, pendant l'action et depuis la suspension des hostilités, a été noble et généreuse."

### III

C'est ainsi que le 30, au matin, dans la bonne ville de Palerme, tout le monde se levait, aspirant à pleins poumons l'air de la liberté. Ses cent quatre-vingt-dix mille habitants pouvaient causer de tout impunément, et s'en donner à crier: A bas François II! A bas les Napolitains! sans que le moindre sbire vint leur mettre la main au collet et les conduire, avec accompagnement de coups de trique, jusque dans de jolis petits cachots bien noirs et bien infects.

Les couleurs italiennes flottaient partout, et, sauf les déserteurs, il ne restait pas en ville, ni dans la citadelle, l'ombre d'un guerrier du roi François II. Bien plus, afin d'effacer jusqu'au souvenir de la

domination napolitaine, une quantite innombrable de jeunes patriotes de huit a douze ans,

La valeur n'attend pas le nombre des annees,

avaient attaque, a grands coups de cailloux et de marteau, les deux statues de Francois II et de son pere que, dans un moment d'epanchement, la ville de Palerme avait fait elever sur la promenade de la Marine. En moins d'une heure, elles etaient reduites en morceaux et leurs debris jetes a la mer. On avait seulement conserve les deux tetes, dont l'une, je ne sais si c'est celle du pere ou du fils, fut coiffee d'une tete de boeuf a laquelle, bien entendu, on avait eu soin de laisser les cornes. Ces trophes furent promenes par la ville avec grand renfort de fusees et de petards, et le soir ce fut le pretexte d'une immense promenade aux flambeaux. Triste spectacle pour quelque opinion que ce soit!

A partir de ce bienheureux jour, la ville commença a depouiller sa parure guerriere. Les dalles, amoncelées en barricades, durent rechercher leur ancienne place et les reintegrer. Quelques-uns des canons qui armaient ces fortifications passageres rentrerent a l'arsenal, tandis que d'autres, plus modestes, reprirent leur humble etat de bornes, car il est bon de noter que plusieurs de ces engins de destruction auraient ete bien plus dangereux pour leurs propres artilleurs que pour l'ennemi. Apres avoir servi longtemps a amarrer les bateaux sur le port, ils s'etaient vus, une belle apres-midi, deterrés et plus ou moins volontairement forces de reprendre de l'activite. Les malheureux etaient hors d'age cependant, et, certes, avaient bien merite les invalides a perpetuite. Il y en avait un qui datait de 1666.

Toute la population, affairée, recommençait a circuler avec plus d'entrain que jamais, pele-mele avec les picchiotti et les volontaires garibaldiens. Mais, si le danger du bombardement etait passe, si l'on ne craignait plus les balles coniques napolitaines, on n'etait pas encore a l'abri de tout danger, et c'est le cas de dire, puisque nous sommes en Sicile, qu'on etait presque tombe de Charybde en Scylla.

Les braves volontaires de Garibaldi eux-memes y regardaient a deux fois avant de s'aventurer dans les rues ou les places publiques. Il est, en effet, impossible de se figurer le laisser-aller plein de desinvolture et d'insouciance de ces bons picchiotti et montagnards, qui promenaient partout leurs escopettes chargees, amorcees et armees. De quelque cote que l'on se tournat, en avant, en arriere, sur le flanc droit ou sur le flanc gauche, on etait toujours sur d'etre regarde en face par une arme a feu quelconque, au chien releve, a la petite capsule brillant au soleil. Or, comme on connaissait les qualites de ces armes, qui partaient tres-volontiers au repos, leur voisinage etait peu agreable. A tout instant on entendait, dans les rues, des detonations qui faisaient courir le monde: c'etait toujours un picchiotti etourdi qui, ici, venait de casser la jambe a un homme, la, de tuer une femme allaitant son enfant. Les plus adroits se contentaient de blesser les anes ou de briser les vitres d'un magasin.

Dans la campagne, c'etait mieux encore. Une fois l'ennemi parti, chacun aurait rougi de ne pas se montrer arme jusqu'aux dents. Il n'y avait pas jusqu'aux maraichers qui n'apportassent leurs choux et leurs carottes en compagnie d'une canardiere ou deux. Cela a dure longtemps; mais les plus belles choses ont une fin. Sans froisser trop ouvertement et d'un seul coup l'amour de ces braves gens pour leurs armes favorites, on commença par leur signifier qu'ils n'eussent a circuler dans la ville qu'avec

leurs chefs particuliers. Un caporal était, au moins, de rigueur. Puis on les engagea à aller promener leurs armes dans les montagnes, où le grand air leur ferait du bien. On ne manqua cependant pas d'offrir, à ceux qui voulaient faire au pays le sacrifice de leur vie, de s'engager dans les troupes régulières, ou dans la légion anglo-sicilienne. Mais c'était une affaire de pure politesse, car fort peu se sentirent pris d'une passion assez belliqueuse pour suivre le nouveau drapeau du pays. N'y avait-il pas là, tout près, avec son grand air et sa liberté, la montagne et les bandes de pillards et de voleurs de grands chemins qui s'organisaient un peu partout, car les troupes royales avaient eu soin de lâcher par monts et par vaux tous les voleurs, galériens et autres gens déclassés qui fourmillaient dans les prisons de Palerme.

Dès le lendemain de l'évacuation, un décret municipal appela toutes les corporations de la ville et toutes les pelles, pioches, brouettes, pinces disponibles, à la destruction de la citadelle. Elle devait être rasée de fond en comble afin d'ôter à tout jamais à une tyrannie quelconque l'envie, l'idée, ou la possibilité d'un nouveau bombardement. C'était quelque chose de curieux que l'entrain, et, en même temps, l'inexpérience qui présiderent au commencement de ce travail. L'affluence était telle que les travailleurs, agglomérés les uns sur les autres et en masse serrée sur les remparts, ne pouvaient plus bouger. On fut obligé de faire des catégories. Un jour, c'était le tour des cochers de fiacre, de bonne maison, de voitures de louage, etc. Tant pis pour ceux qui voulaient une voiture. À quelque prix que ce fut, on n'eut pas trouvé un véhicule, et les Garibaldiens qui, pas plus que nos turcos, ne dédaignaient le plaisir d'une promenade en carrosse, durent y renoncer et se contenter de leurs jambes. Le lendemain, c'était le tour des congrégations, couvents, etc. Une longue procession de cordeliers, de moines, de dominicains, voire même de prêtres, marchait militairement au son d'une musique bruyante et de tambours feles; armes, qui d'une pioche, qui d'une pelle; les petits seminaristes avaient la spécialité des mannequins et des paniers à gravats. Tout cela hurlant: «Viva Garibaldi! viva l'Italia! viva la libertà! viva ...» Il y en avait qui, sur le point de se tromper par la force de l'habitude, n'avaient que le temps d'avaler la fin de la phrase. Les abbés titrés et autres se contentaient de brandir des oriflammes aux couleurs nationales et de jeter des bénédictions à la foule qui, la bouche béante, les regardait defiler.

Un coup de canon annonçait l'ouverture et la fermeture des travaux. Aussitôt la première détonation, un nuage de poussière couronnait la citadelle, et ce n'était plus, aux environs, qu'une avalanche et une pluie de gravats. Cela dura plusieurs jours ainsi. Mais un accident troubla la fête; on ne sait par quel hasard plusieurs bombes enfouies dans les décombres se prirent à éclater, et à tuer ou blesser quelques travailleurs. L'enthousiasme des démolisseurs s'en ressentit et, à l'avenir, des ouvriers seuls procéderaient à cette destruction. À chacun son métier. Mais s'il était facile de démolir, il était moins aisé de réparer. C'est à grand-peine que plusieurs rues commençaient à devenir praticables. De tous côtés il fallait solidifier des édifices menaçant ruine, ou achever la destruction de ceux qui, effondrés complètement, n'offraient plus la possibilité d'aucune réparation. Tels étaient le palais Carini, le couvent des Dominicains, le palais du duc Serra di Falco, les magasins Berlioz, etc. La piazza Marina était devenue impraticable à la hauteur de la rue de Tolède. Les égouts, effondrés, s'étaient transformés en précipices dont il fallait se garer avec soin. Une fois les illuminations éteintes, il n'était pas prudent de se hasarder dans ces parages sous peine de chutes désagréables.

Il existait a Palerme, comme dans tous les grands centres, un vaste depot d'enfants trouves. Il y en avait de grands, de petits, de moyens. Un beau jour, grace a un officier anglais, tout cela fut embrigade, embataillonne, et on vit ce diminutif de regiment, gravement arme de balais emmanches dans des fers de piques, manoeuvrer sur la piazza del Palazzo-Reale, et monter la garde avec aplomb a la porte d'un couvent quelconque dont on avait fait leur caserne. Ces enfants jouaient aussi carrement au militaire qu'ils jouaient, quelques jours avant, a la procession et a servir la messe, et plus d'un de ces bambins, partis avec les brigades expeditionnaires, fit parfaitement la campagne, et se conduisit dans maintes circonstances en troupiier fini.

La liberte est pour tout le monde. Aussi, la population mercantile de Palerme en usa-t-elle pour etriller de main de maitre ces pauvres volontaires qui, naturellement, affluaient dans tous les etablissemments publics, les cafes et les restaurants. Presque immediatement, le prix des consommations doubla. Il en fut de meme pour tous les objets necessaires a la vie et a l'habillement. Quelques decrets chercherent a arreter, mais en vain, cette tendance a la rapacite, naturelle aux boutiquiers de toutes les nations, et les liberateurs garibaldiens furent ecorches avec aussi peu de vergogne que nos troupiers pendant la campagne d'Italie. Le moindre verre d'eau, le moindre grain de mil, etait une affaire importante. Quelquefois les Garibaldiens se fachaient; mais il faut leur rendre cette justice, que jamais armee ne souffrit avec plus de moderation les exigences de cette race de Banians. Peu de troupes, quelque regulieres qu'elles fussent, auraient montre autant de patience et de respect pour la propriete.

De deplorables scenes vinrent aussi, a cote de ces evenements heroi-comiques, attrister les honnetes gens et les veritables patriotes. D'atroces assassinats se commettaient journallement, et, sous le pretexte de detruire les sbires, plus d'une vengeance s'exerçait impunement. A cinq heures du soir, en pleine rue de Toleda, un malheureux etait massacre a la porte d'un pharmacien qui lui avait impitoyablement ferme sa boutique au nez. Vainement deux ou trois Garibaldiens essayerent de le sauver, et allerent meme jusqu'a degainer. Menaces dans leur existence par cette cohue meurtriere, ils durent se resigner a laisser massacrer ce malheureux, dont le corps, palpitant encore, fut traîne et precipite a la mer.

--"C'etait un sbire, disait-on.--Vous croyez?--On le dit.--Ah!"--C'etait fini.

A cote du pont de l'Amiraglio, pres du cimetiere des supplicies, la ou commencerent les Vepres siciliennes, deux hommes, une femme et un enfant, poursuivis par une foule furieuse et avide de sang, furent impitoyablement immoles. Le lendemain, les cadavres de ces infortunes etaient encore a l'endroit ou ils avaient peri, a moitie ensevelis sous des moellons et des pavés.--"C'etaient des sbires.--En etes-vous sur?--Je crois bien: celui-la etait receveur pour les chaises a la petite eglise de la piazza Marina."

Sur ladite place, vers les onze heures du soir, a l'instant ou les cafes, encore pleins de monde, retentissaient de gaiete, on entend un cri déchirant, un supreme appel a la pitie. Personne ne se derange. Un gamin venait de crier: "C'est un sbire qu'on ecorche." Le lendemain, au matin, un cadavre etait etendu au milieu de la place, la face contre terre, perce de vingt coups de couteau. Quelques femmes, en passant, le

poussaient du pied, et toujours: "C'est un sbire!"

A la porta Maqueda, deux agents de l'ancienne police, que l'on savait refugies dans une maison, y furent guettes avec une persistance digne de tigres. Le premier qui sortit avait deux enfants et une femme dont il ignorait le sort. L'inquietude, pour lui, etait pire que la mort. A peine dehors, il est assailli, entraine sur le boulevard; on lui passe une corde au cou, et, quelques instants apres, perce de coups de couteau, le crane brise a coups de pierres, son cadavre etait jete dans un fosse rempli d'ordures. L'autre se hasarda, vers minuit, a sortir, croyant une evasion possible; il n'avait pas fait un pas qu'un coup de coutelas le clouait contre la porte meme, et son cadavre allait rejoindre le premier.

Chaque soir, il fallait enregistrer plusieurs meurtres semblables. Pas un, cependant, ne fut accompli dans une maison ou dans un domicile viole.

Une Francaise, madame D..., habitant Palerme depuis de longues annees, avait recueilli, au moment du bombardement, un agent de Maniscalco dont la vie etait menacee. Forcee de chercher un refuge sur le \_Vauban\_, elle laissa ce malheureux dans sa maison en lui recommandant de ne pas sortir, sa vie y etant en surete. Mais lui aussi etait pere, et, sans nouvelles de sa femme et de ses enfants, il voulut se hasarder, la nuit venue, a gagner son domicile pour embrasser sa famille.

A mi-chemin, il fut reconnu et massacre. A quelques jours de la, la femme et les enfants vinrent a leur tour chercher asile chez madame D..., alors débarquée du \_Vauban\_; Palerme etait au pouvoir de l'armee liberale. Deux ou trois jours se passent tranquillement, mais, le quatrieme, la malheureuse, allant chercher quelques provisions, est reconnue et, sans un chasseur des Alpes qui degaina et prit bravement sa defense, elle etait assassinee avec son enfant.

Madame D... etait encore sous l'impression de ce triste evenement, lorsqu'elle rencontre, dans la rue de Toleda, le general Garibaldi descendant a la Marine avec deux de ses aides de camp. Sans se deconcerter, elle l'aborde et lui dit: "General, j'ai chez moi la malheureuse femme et les deux enfants d'un sbire assassine il y a dix jours, et, tout a l'heure, sans un des votres, cette malheureuse et ses deux enfants eprouaient le meme sort.

--"Madame, repondit le general, venez au palais dans une heure, je vous ecouterai."

Effectivement, une heure apres, madame D..., accompagnee de la femme du sbire et de ses deux enfants, arrivait au Palazzo dont la garde nationale lui refusait impitoyablement l'entree, lorsque, heureusement, un aide de camp survint et immediatement l'introduisit aupres du Dictateur.

Pendant le recit de ces horribles details, le general Garibaldi tenait les yeux fixes sur la pauvre femme dont le dernier enfant, age de onze mois, etait enveloppe dans un chale qu'elle serrait sur sa poitrine. Apres quelques instants, il se dirigea vers elle et, soulevant le chale qui entourait la pauvre petite creature endormie sur le sein de sa mere: "Pauvre femme! dit-il; mais, madame, soyez tranquille, je la prends sous ma protection et je ferai en sorte de reparer, autant qu'il est en mon pouvoir, de tristes evenements independants de ma volonte."

Elle resta au palais ou on lui donnait deux thari par jour pour pourvoir a ses besoins et, plus tard, le general la fit entrer dans un couvent avec ses deux enfants.

Plusieurs autres malheureuses, qui vinrent aussi se refugier au Palazzo-Reale, furent traitees de la meme maniere.

Cependant la partie saine de la population finit par s'emouvoir de ces actes barbares. Des decrets parurent, severes et fermes. Ce remede fut inefficace. Il fallut une ordonnance aussi inexorable que les actes des septembriseurs palermitains. A partir de ce jour, tout individu convaincu d'avoir frappe d'une arme quelconque qui que ce fut, d'avoir crie haro ou ameute la population contre quelqu'un, d'avoir arrete illegalement quelque personne que ce fut, passait de suite devant un conseil de guerre qui, seance tenante, prononcait le jugement, executeur dans les dix minutes.

Le jour meme ou ce decret etait affiche, un assassinat avait lieu pres du marche: le coupable, arrete, etait passe par les armes a trois heures de l'apres-midi, sur la place de la Citadelle.

Le lendemain, deux autres exemples semblables avaient lieu sur la place de la Marine.

Des lors, ces scenes de cannibales devinrent plus rares.

L'assassinat de la Bagheria vint encore cependant ensanglanter ces pages de l'histoire de Palerme. Un corps de volontaires siciliens y avait ete mis en cantonnement. Leur commandant, jeune homme d'une trentaine d'annees qui depuis dix ans sacrifiait sa fortune au benefice de la revolution projetee et qui, pendant longtemps, lors des evenements revolutionnaires de Sicile, avait commande ses guerillas dans la montagne, rentra a son quartier, revenant de Palerme ou il avait dine dans sa famille. Il est aborde par un de ses volontaires qui lui reclame quelque argent. Le commandant lui repond qu'on ne lui doit rien et qu'on ne lui donnera rien. Un instant apres, trois coups de feu l'etendaient roide mort. Toute la population palermitaine s'emut vivement de ce nouvel acte de ferocite; mais il fallut plusieurs jours pour trouver et arreter le meurtrier qui fut fusille sur la piazza de la Bagheria.

On a parle aussi vaguement, a cette epoque, d'une tentative d'assassinat sur la personne meme du Dictateur. Ce fait est certainement controuve.

Les volontaires continuaient a arriver en foule de toutes parts. Ce n'etaient plus les aventuriers sans ressources de Marsala: c'etaient de beaux soldats bien equipes, bien armes. Ils ressemblaient, a s'y meprendre, a des regiments piemontais, dont ils portaient le costume, legerement modifie. Beaucoup meme de leurs officiers se souciaient si peu de laisser paraitre leur nationalite qu'ils conservaient l'uniforme, et jusqu'au numero de leur regiment. Il est probable, ou du moins on doit le supposer, que soldats et officiers avaient fini leur temps ou etaient en disponibilite. Mais ce n'etait certainement pas pour infirmites temporaires qu'ils etaient reformes, car les uns comme les autres etaient generalement des gaillards solides. Il ne se passait presque pas de jour sans que quelque convoi d'hommes et d'armes ne débarquat dans le port. Aussi les rues de la ville et les promenades regorgeaient-elles d'uniformes etranges et variees: une douzaine ou deux de zouaves, quelques turcos, des chasseurs d'Afrique, des spahis, des

Anglais en assez grande quantité, puis des officiers de toutes les nations de l'Europe. Il finit par y en avoir tant et tant qu'il fallut songer à les utiliser et à les acheminer sur divers points de la Sicile.

Dans beaucoup de localités, bien des choses allaient un peu de travers. On se permettait quelques escapades à l'égard des propriétaires. On ne se privait même pas, à l'occasion, de les tuer, de les brûler et de les piller par-dessus le marché.

Comme il n'y avait plus de police, plus de soldats et presque plus de municipalité, ces espégleries se commettaient tranquillement et paraissaient devoir rester impunies. Depuis le départ des Napolitains, on avait organisé quelques régiments; on les forma alors en brigades. Le général Tuerr prit le commandement de la première division, qui devait traverser la Sicile en passant par Girgenti, Caltanissetta, puis gagner Catane. La seconde, commandée par le général Bixio, devait suivre aussi la route de l'intérieur, mais par la montagne. La troisième, sous les ordres du général Medici, devait prendre la route maritime de Palerme à Messine.

Dans les derniers jours de juin, vers les quatre heures du soir, la division du général Tuerr se forma en bataille sur la place du Palazzo-Reale, où le général Garibaldi la passait en revue, et, vers les sept heures, elle se mit en marche avec une section de pièces de campagne, une d'obusiers de seize pouces et quelques caissons de munitions; les caissons étaient représentés par de simples charrettes ornées de petits pavillons. Toute cette division avait néanmoins bonne tournure. Un grand laisser-aller dominait, mais on trouvait énormément de bonne volonté. On y remarquait surtout avec plaisir un superbe bataillon de chasseurs à pied piémontais, un bataillon de Suisses ou Bavares, presque tous déserteurs de l'armée royale, et une belle compagnie de tirailleurs indigènes. Toutes ces troupes avaient une tenue assez régulière en ce qui concernait, du moins, la casaque rouge et le pantalon de toile. Le képi piémontais figurait aussi généralement comme coiffure. Mais, pour le fouragement, c'était une autre affaire. Chacun avait organisé son havre-sac le mieux qu'il avait pu. La grande sacoche en sautoir était le plus généralement employée. On voyait des bidons de toute espèce, des cartouchières de modèles variés, mais le tout arrangé de la manière la plus commode.

Cette division traversa la ville de Palerme et prit la route de Missilmeri, qui devait être sa première étape. À son passage dans les rues, il y eut un vrai moment d'enthousiasme. C'est que l'on comprenait que c'étaient ces volontaires qui allaient décider en définitive du sort de la Sicile. Ils marchaient au-devant des troupes royales, et devaient relever sur leur route le drapeau de l'ordre renversé en plusieurs endroits, et planter les couleurs italiennes sur les derniers points de la Sicile occupés par les troupes napolitaines. Le général Tuerr, qui les commandait, emportait avec lui toutes les sympathies de la population palermitaine. Malheureusement la maladie devait bientôt l'arracher, pour quelque temps, à sa division. Plusieurs jours après, à la même heure, le général Bixio partait aussi avec sa brigade.

Cette dernière était beaucoup moins forte que celle du général Tuerr. Elle comptait tout au plus quinze cents hommes, mais presque tous hommes faits et soldats. Il y avait bien, par-ci par-là, quelques dizaines de moines defroqués, portant haut la tête et maniant certes mieux leur fusil qu'ils n'avaient manie le goupillon; mais, en résumé, cette brigade paraissait plus homogène que la division du général Tuerr. Elle

n'avait pas d'artillerie, et possédait seulement quelques guides pour le service d'état-major du général. Sa mission était de réprimer vigoureusement les désordres qu'elle rencontrerait sur son itinéraire et de courir sus, sans pitié, aux bandes de malfaiteurs qui se montraient dans beaucoup d'endroits. Le troisième corps, celui de Médici, partait ensuite par la route maritime de Palerme à Messine et devait se réunir, à un endroit donné, avec celui de Bixio.

On avait installé, à Palerme, une fonderie de canons qui fonctionnait déjà admirablement. Une partie des cloches non-seulement de Palerme, mais encore de toutes les villes de la Sicile, avaient été offertes par les églises et les couvents. Il y avait de quoi fondre plus de pièces qu'il n'en aurait fallu à une armée de cent mille hommes, et cependant il en restait encore une telle quantité que, les jours où elles se mettaient en branle et aux grandes fêtes, c'était un vacarme à ne pas s'entendre.

On fut un jour bien étonné en rade. Une embarcation du port, toute simple d'apparence, poussait du débarcadère et se dirigeait vers l'escadre anglaise. Quelques officiers garibaldiens, en chemise de laine rouge, étaient à bord de ce canot qui, bientôt, accostait l'amiral anglais.

Le Dictateur allait faire une visite non officielle, puisque son gouvernement n'était pas reconnu, mais de courtoisie, aux commandants des stations étrangères sur rade. Du vaisseau amiral anglais, il se dirigea vers le Donawerth, puis vers le commandant piémontais qui le salua de dix-sept coups de canon lorsqu'il regagna la terre. Ces visites lui furent rendues avec empressement, mais toujours en écartant le caractère officiel. À cette époque aussi, le Franklin, capitaine Orrigoni, fut envoyé en mission sur la côte Sud. Il devait toucher à Trapani, Marsala, Girgenti, Alicata, Terranova, et pousser jusqu'au cap Passaro. Il était chargé de rapporter les fonds offerts par les provinces, de faire le sauvetage d'un transport napolitain chargé de boulets et de canons, échoué entre Alicata et Terranova. Il devait aussi, à son retour, coopérer, s'il y avait lieu, au sauvetage du Lombardo à bord duquel une corvée de marins et d'officiers du génie maritime avait été envoyée préalablement de Palerme, et enfin y amener les délégués de toutes les villes du littoral.

Il serait trop long d'énumérer tous les décrets et tous les changements de fonctionnaires qui eurent lieu alors. On patageait un peu partout, mais on cherchait cependant à faire pour le mieux. L'expérience seule manquait. On n'est pas parfait. Cette armée d'hommes déterminés manquait d'organiseurs. C'est à grand-peine si le service médical avait pu être installé dans les différents corps. Celui de l'intendance était tout à fait incomplet. On procédait, autant que possible, par réquisitions. Elles étaient payées par le trésor municipal; celui de l'armée était trop pauvre. On pouvait tout au plus compter aux volontaires leur mise en campagne: les officiers touchaient environ deux francs par jour, juste de quoi manger; le reste de leurs appointements devait leur être payé en arrerages, lorsque l'état de la caisse le permettrait. Quant au service des hôpitaux et des ambulances, c'était encore, il faut l'avouer, ce qui laissait le plus à désirer. La population palermitaine y mettait peu du sien, et l'empressement était minime pour recevoir les blessés dans les maisons particulières ou leur porter des secours, soit en nature, soit en argent. Déjà mal organisés, les hôpitaux eux-mêmes, accablés par ce surcroît de malades ou de blessés, n'offraient presque aucune ressource aux malheureux qui venaient y chercher des soins et des

pansements.

On ne se serait jamais imagine, certes, a voir l'egoisme de la population et sa froideur, qu'il s'agissait de leurs sauveurs ou, tout au moins, de leurs liberateurs. Pas un inspecteur, pas un chef de service ne surveillait les hospices ni les blesses a domicile. Ce qui est pire encore, ils etaient le plus generalement oublies dans la repartition de la paye. Quelques-uns manquaient de tout et la plus grande partie etaient obliges de se contenter de bien peu; heureux encore lorsque le linge ne venait pas faire defaut aux blesses.

La garde nationale avait ete organisee des l'entree de Garibaldi dans Palerme; mais elle etait generalement assez mal vue par lui. Il n'appréciait pas au juste la valeur des services qu'elle pouvait etre appelee a rendre dans un moment donne. Le Dictateur disait qu'il lui fallait des soldats et non des avocats. Cependant elle finit par prendre un peu d'importance, car il faut convenir qu'elle montra une grande fermete en plusieurs circonstances difficiles.

Une affreuse cohue se dirigeait un soir vers la porte du Palazzo-Reale en traversant la place. Des cris de mort et des hurlements de vengeance sortaient de cette foule armee de toutes sortes de choses et eclairee par des torches au reflet rougeatre et sanglant. Un malheureux, deja blesse a la tete, etait traîne, la corde au cou, par un horrible Quasimodo, espece de bete feroce, bossue, tortue et bancale.

Les miserables qui entouraient la victime brandissaient a chaque instant sur sa tete des coutelas de toute nature. On entendait, dans cette foule, des sifflements inexplicables, semblables au bruit que ferait une forte fusee en s'elancant dans les airs.

En voyant ce rassemblement a l'aspect sauvage, le poste de la garde nationale prit les armes et, a l'instant ou, arrives vis-a-vis le Palais-Royal, ces massacreurs allaient sans doute immoler leur victime, le chef du poste se jeta resolument, le sabre a la main, sur ceux qui serraient de plus pres le pauvre diable; ses soldats en firent autant pour les autres, jouant un peu de la baionnette par-ci par-la. Eu quelques moments la place etait libre; les torches, abandonnees par leurs porteurs, gisaient a terre et les fuyards disparaissaient en toute hate dans les rues voisines. Bien entendu, la victime etait restee aux mains de la garde nationale sans autre mal qu'un coup de baionnette dans la joue et un coup de couteau dans l'epaule. C'etait, du reste, un assez triste personnage, pis qu'un sbire; c'etait un traître qui avait vendu ses camarades lors de l'affaire du couvent de la Ganzza. Malgre cela, Garibaldi, le lendemain, lui faisait donner un sauf-conduit et le faisait embarquer sur un batiment en partance pour Naples.

Plusieurs histoires de ce genre finirent par faire prendre la garde nationale plus serieusement par le nouveau gouvernement. Il y avait aussi quelquefois des manifestations.

La manifestation est une chose assez inconnue dans notre pays. C'est une coutume tout italienne. On vous dit le matin: il y aura ce soir manifestation pour tel motif ou contre tel autre. A l'heure dite, vous voyez une longue procession de promeneurs a pied, en voiture, a cheval, qui viennent defiler sous les fenetres de l'autorite, ou meme tout simplement se poser devant elles avec calme, y sejourner quelques instants, puis se retirer comme elle est venue. Quelques vivat s'en melent; mais c'est une exception. On fait une manifestation en faveur

d'un ministre ou contre un autre. On fait une manifestation pour feter l'arrivee d'un general ou d'un etranger de distinction. Dans ce cas, les plus huppés des deux sexes, parmi les acteurs, montent dans le salon du noble general ou etranger, lui adressent leurs compliments de bienvenue. Alexandre Dumas, qui etait loge au Palazzo-Reale, ne put l'echapper, et fut le heros d'une ceremonie de ce genre. Une foule enthousiaste vint, une apres-midi, encombrer brusquement la place vis-a-vis ses fenetres, et s'egosiller aux cris de \_Viva Dumas! viva l'Italia! viva Dumas! viva la liberta! viva Garibaldi! viva Dumas!\_ etc.--"Qu'est-ce que Dumas? disait l'un a son voisin.--Je ne sais pas, disait l'autre.--C'est le frere du roi de Naples, ou bien encore c'est un prince circassien accablé de richesses qui vient mettre a la disposition de la liberte sicilienne ses sujets et son vaisseau." Il va sans dire que la plus grande partie connaissait parfaitement notre illustre romancier; mais, dans la classe vulgaire qui, generalement, ne sait pas lire, en Sicile, il n'est pas etonnant que la majorite ne connut pas, meme de nom, l'auteur des \_Mousquetaires\_ et des \_Memoires de Garibaldi\_. En somme, Dumas se preta galamment a l'ennui de la reception qui suivit la manifestation. Il trouva de ces paroles qui ne lui font jamais defaut, et renvoya tout le monde content, meme les musiciens qui terminerent la ceremonie par une serenade, et auxquels il dut, a en juger d'apres leurs figures epanouies, distribuer quelques-uns des tresors de \_Monte-Cristo\_. Deux ou trois jours apres, Dumas quittait Palerme, et faisait route, avec la brigade de Tuerr, pour Caltanissetta et Girgenti ou son yacht devait le reprendre. Ce fut un depart tout militaire. Il y avait la Legray, le photographe, Lockroy, le dessinateur, etc., enfin, une quatorzaine de troupiers finis, plus ou moins moustachus, plus ou moins barbues, le sac au dos, le fusil a deux coups sur l'epaule, et chacun avec un ratelier varie a sa ceinture.

Il etait trois heures du matin lorsque cette petite troupe se mit en marche, les voitures et les bagages au centre, trois superbes pointers anglais en eclaireurs, et le pilote du yacht a l'arriere-garde. Mais revenons a Palerme.

Pendant que tous ces evenements se passaient, la ville avait repris son animation d'autrefois. Le commerce, qui jamais n'y a brille beaucoup, avait un certain essor, grace aux volontaires. On se croyait enfin pour toujours debarrasse des Napolitains. Cependant, une vague inquietude, causee par les nouvelles de l'interieur, courait dans les classes elevees. Il ne fallut rien moins que le depart des colonnes mobiles pour calmer un peu certaines craintes, peut-etre exagerees, mais certainement motivees par les evenements de Modica, Caltanissetta, etc.

Malgre toutes ses preoccupations militaires et les ennuis que lui causaient ses embarras ministeriels, le Dictateur n'en trouvait pas moins encore le temps de reunir ses municipalites pour essayer, sinon une reorganisation complete, du moins un attermoisement qui permit d'attendre, avec une certaine tranquillite, une epoque plus calme. Le general Orsini, ministre de la guerre, faisait de son cote tout son possible pour organiser et mettre en etat quelques batteries d'obusiers de montagne et de pieces de campagne dont l'armee liberatrice avait le plus grand besoin. On forma aussi deux regiments de cavalerie, et les remontes avaient fini par produire un assez bon resultat pour esperer que l'on pourrait meme dépasser ce chiffre.

Un assez grand nombre de recrues et de nouveaux volontaires arrivant chaque jour, le general Garibaldi ordonna une revue pour le 2 juillet, au pied du mont Pellegrini, sur le Champ-de-Mars.

A cet effet, des trois heures du matin, toutes les troupes se mirent en marche et se trouverent bientôt reunies sur le terrain de manoeuvres. Il est impossible de donner une juste idee de ce spectacle. L'emplacement, par lui-meme, est quelque chose de magnifique. D'un cote la mer, de l'autre le mont Pellegrini, avec ses formes majestueuses et ses rochers aux tons violets, que le soleil levant colorait des teintes les plus vives et les plus harmonieuses; du cote de la campagne, la promenade de la Favorita et la fertile vallee de la Conca-d'Oro. Les curieux etaient en petit nombre. On ne se leve pas d'aussi bonne heure a Palerme, et le general Garibaldi, peu desireux d'une nombreuse assistance, avait songe, avant tout, a la sante des soldats en ne les exposant pas aux intolerables chaleurs du milieu de la journee. Parmi les troupes qui defilerent devant le general on remarquait surtout, a leur belle tenue, les corps toscan et lombard; la legion anglo-sicilienne y etait representee par son bataillon de depot. Quant aux recrues, elles n'etaient pas brillantes: il y avait beaucoup d'enfants, un grand nombre meme n'etaient pas armees. Telle qu'elle etait, cette armee comptait encore douze a treize mille hommes. Le defile eut lieu aux cris de Viva la liberta! Viva Garibaldi! Viva Vittorio-Emmanuele! Il est a remarquer que ce dernier nom ne venait jamais qu'apres celui de Garibaldi.

Le lendemain de cette revue, le general Tuerr revenait a Palerme, force, par la maladie, d'abandonner le commandement de sa division. Il dut s'embarquer immediatement pour Genes et aller prendre les eaux que l'etat de sa blessure reclamait.

Un nouveau decret du Dictateur venait aussi, a cette epoque, confisquer au profit de l'Etat les biens d'une foule de congregations religieuses plutot nuisibles qu'utiles, et dont l'existence devenait un non-sens avec le nouvel etat de choses. C'etaient, entre autres, les Jesuites et les congregations du Saint-Redempteur. La municipalite vint aussi offrir a Garibaldi, en meme temps que ses remerciements, le titre de citoyen de Palerme. Le conseil municipal, dans cette occasion, ne dissimula pas au Dictateur que la population attendait avec une vive impatience le vote de l'annexion; que cette mesure seule ramenerait le calme et la securite dans le commerce et l'industrie, en meme temps qu'elle permettrait de reprimer vigoureusement les exces qui, dans certains districts, ensanglantaient la revolution sicilienne. Le general se montra tres-reconnaissant du droit de cite qu'on lui octroyait, mais, quant a l'annexion, sa reponse, quoique longue, pouvait se resumer en quelques lignes:

"Je suis venu combattre pour l'Italie et non pas pour la Sicile seule, et, tant que l'Italie entiere ne sera pas reunie et libre, rien ne sera fait pour une seule de ses parties." Ce qui n'empecha pas les mecontents de demander l'annexion plus fort que jamais, et de voir afficher dans quelques rues, sur les portes et fenetres, de vastes pancartes blanches, portant:--"Votons pour l'annexion et Vittorio-Emmanuele!"

La demande du conseil municipal exprimait-elle sincerement le voeu de la nation? C'est ce que l'avenir prouvera.

A propos de placards, il en parut un jour un et des plus bizarres. Un monsieur, un avocat, appelait le peuple de Palerme aux armes et a la liberte en invoquant ... l'exemple des Vepres siciliennes. Le moment etait en effet bien choisi pour rappeler un pareil souvenir; c'etait une grande preuve de tact et de bon gout! "Montrons-nous, disait-il, les

dignes fils des heros qui delivrerent jadis leur patrie!" Je ne sais si les Palermitains avaient conserve un culte tres profond pour ces heros d'un autre age, mais la proclamation ne fit lever que les epaules chez tous ceux qui la lurent.

On avait espere a Naples que la promesse d'une constitution et l'adoption des couleurs italiennes par Francois II feraient sensation a Palerme et dans la Sicile, et rameneraient quelques esprits au gouvernement royal. Mais le fort Saint-Elme, a Naples, et les batiments de guerre napolitains, saluerent seuls ces modifications a une politique a jamais repoussee par l'opinion publique. Quant a Palerme et a la Sicile, la nouvelle y passa tout a fait inapercue; ce ne fut pas cependant la faute du general qui la fit afficher partout; elle recut le meme accueil que la proclamation de l'habile panegyriste des Vepres siciliennes.

Le moment approchait ou l'armee liberatrice allait sortir de l'immobilite et reprendre l'offensive. Il etait fortement question de l'attaque de Messine sur laquelle convergeaient les colonnes independantes. Quatre forts transports a vapeur avaient ete achetes par le general Garibaldi et on se disposait a les armer aussi bien que possible. Ils formaient, avec ceux que l'on possedait deja, une petite escadre pouvant transporter plusieurs milliers d'hommes a la fois. Trois nouveaux batiments vinrent encore bientot l'augmenter. Un matin, la population des quais fut stupefaite de voir apparaitre l'une des plus jolies corvettes de la marine napolitaine, son pavillon a la corne, mais le guidon parlementaire au mat de misaine. Elle approchait toujours, traversait la rade, et venait mouiller jusque dans le port. Quelques instants apres, son pavillon etait amene et remplace par les couleurs italiennes. Le general Garibaldi se rendit a bord, et recut le batiment qui lui fut remis par le commandant et la presque totalite des officiers. Quant aux matelots, ils furent débarques, et la plupart s'en retournerent a Naples. Un nouvel equipage fut forme immediatement, un commandant nomme, et le Veloce repartait de suite en croisiere, pour revenir, vingt-quatre heures apres, avec deux prises napolitaines, l'Elba et le Duc de Calabre. C'etait donc un vrai batiment de guerre ajoute au materiel naval dont pouvait des lors disposer le general Garibaldi.

Trois jours apres, l'on apprenait l'arrivee de la colonne Medici a Barcelona et la marche en avant du general napolitain Bosco.

C'est a Messine qu'il faut maintenant se transporter au plus vite, cette ville va devenir le theatre de nombreux et interessants evenements.

#### IV

Messine, a peine remise du bombardement de 1848, devait ressentir le contre-coup immediat des evenements de Palerme. Plusieurs fois ravagee par la peste et les tremblements de terre, celui de 1783, entre autres, qui fit perir plus de quarante mille personnes, elle est construite en amphitheatre sur le bord de la mer et a peu pres au milieu du detroit qui porte son nom. Cette ville est partagee, dans le sens de sa longueur, par deux grandes voies paralleles au quai du port, la strada Ferdinanda et le Corso. Une quantite d'autres rues coupent ces deux

premieres a angle droit et viennent aboutir sur le quai. Des qu'on a traverse le Corso, le sol s'eleve rapidement et les rues deviennent presque impraticables aux voitures. C'est la que sont les quartiers des couvents.

Le port, qui est vaste et parfaitement a l'abri, est defendu par une imposante citadelle, pentagone regulier dont chacun des bastions est retranche et ferme a la gorge par une tour maximilienne. Les deux qui sont sur le front de la place en regard du champ de manoeuvres de Terranova sont carrees et munies de canons de gros calibre. Plusieurs ouvrages y ont ete ajoutes a diverses epoques: entre autres une batterie rasante casematee de vingt-deux pieces, construite en face de la ville sur l'emplacement de l'ancien chemin couvert, et un autre ouvrage allonge en forme de jetee, defendu a son extremite par une forte batterie qui commande la mer et le detroit.

Au dela de la citadelle, une etroite langue de terre, haute tout au plus de deux ou trois metres au-dessus du niveau de la mer, et appelee bras de Saint-Renier, se dirige vers l'entree du port. A son extremite se trouve un second fort qui porte le nom de San-Salvador. Trois autres occupent les points culminants des collines qui avoisinent la ville. On conçoit des lors comment les habitants ne pouvaient mettre le nez a leur fenetre sans apercevoir quelques canons braques dans leur direction.

Les quais sont magnifiques et bordes de belles constructions malheureusement inachevees ou en ruines. Au beau milieu un affreux Neptune a jambes torses, tenant en laisse deux monstres encore plus laids et plus difformes que lui qu'on decore des noms de Charybde et de Scylla, se pavane sur un socle bizarre; c'est une oeuvre florentine, on la prendrait plus volontiers pour celle de quelque sauvage sculpteur de la Nouvelle-Caledonie. Il y a un beau jardin public appele la Flora, ou l'on fait de la musique. Des eglises a chaque pas et autant de couvents que de maisons. Les jours de fete religieuse et meme a certaines heures du soir, celle de l'\_angelus\_, par exemple, c'est un vacarme de cloches, de petards et de coups de fusil a etourdir Vulcain et ses Cyclopes. Quant aux rues, elles sont dallees et assez propres au premier abord, mais elles ne supportent guere un examen attentif. La cathedrale possede un baldaquin en pierre dure de la plus grande richesse et d'une exquise elegance. Ce monument fut commence par le duc Roger et termine plus tard. La facade, de style ogival, est en marbre et ornee de mosaïques et de bas-reliefs. Elle est malheureusement a moitie detruite.

Une charmante petite fontaine se laisse encore admirer sur la place, mais dans quel etat est-elle! C'est a peine si l'on peut en approcher, tant les immondices et le fumier encomrent ses abords. Les marbres disjoints menacent ruine, et les bas-reliefs, ainsi que les gracieuses statuettes de femmes assises qui supportent la vasque superieure, sont ornes d'une telle croute de crasse, de boue et de sable, qu'on a peine a en distinguer les contours et la forme.

Elle fut edifiee en 1547 par Fra Giovanni d'Angelo. La place est assez belle, du reste, et ornee de deux statues: l'une en bronze, representant Charles II a cheval, et l'autre le bon roi Ferdinand. Le Corso et la strada Ferdinanda sont les promenades favorites des habitants. Il y a des quantites de palais, mais ils sentent la misere a dix lieues a la ronde. A part quelques exceptions, lorsque l'oeil vient a plonger dans ces somptueuses habitations, on reste epouvante de ce qu'on apercoit a l'interieur. Une haute chaine de montagnes, appelee monts Pelore, entoure la ville et va aboutir au Faro.

Depuis le débarquement de Garibaldi à Marsala, les habitants de Messine, quoique non moins exaltés que ceux de Palerme, paraissaient frappés de stupeur. Plus les troupes royales arrivaient en ville, venant de Palerme, Trapani, Girgenti, etc., enfin de partout excepté de Syracuse, et plus on s'empressait de fermer les magasins, d'emballer les marchandises et de les cacher partout où faire se pouvait. On se remémorait avec crainte les horreurs du premier bombardement et on en prévoyait un second pire encore et presque inévitable.

La citadelle et les forts entassaient effectivement canons sur canons, perçaient meurtrières sur meurtrières, blindaient leurs embrasures et couvraient leurs parapets de sacs à terre.

Pres de trente mille hommes défendaient ces ouvrages et formaient autour de Messine, sur tous les points dominants des monts Pelore, une suite de postes d'observation dont le télégraphe et le monte Barracone étaient le centre et la base de défense.

Toujours en alerte, toujours sur pied et toujours en tenue de campagne, ces troupes paraissaient décidées et dévouées. Le général Clary, qui commandait en chef, avait l'ordre formel de n'abandonner aucun des points utiles à la défense. On devait donc croire que les colonnes libérales rencontreraient une résistance désespérée. Or les habitants de Messine, en prévision de ces événements, avaient quelques raisons de s'alarmer. Si les soldats royaux paraissaient vouloir défendre leur drapeau un peu mieux qu'à Palerme, on pouvait être certain que la plus grande partie se hâterait aussi de profiter des moments favorables pour renouveler les scènes de massacre et de pillage qui avaient désolé Palerme et autres lieux. Aussi, tous les magasins restaient-ils, depuis près d'un mois, impitoyablement fermés; les rues presque désertes de jour, étaient, la nuit, entièrement abandonnées. On n'y rencontrait que de longues files de factionnaires tirant à tort et à travers à la moindre alerte, sans beaucoup de souci de l'endroit où leurs balles allaient se loger, ni du mal qu'elles pouvaient faire à des innocents.

À l'approche des colonnes de Garibaldi, la désertion, qui commença parmi les troupes royales, amena un relâchement marqué dans la discipline et, par suite, augmenta les craintes: dans la nuit du 23 au 24 juin, quelques coups de feu, tirés par des sentinelles timorées, donnèrent l'alarme aux postes de la ville. Plusieurs se mirent en retraite sur la citadelle et, sans autre forme de procès, commencèrent à piller les maisons. Deux habitations furent complètement saccagées; heureusement les propriétaires, comme la plupart des habitants, étaient absents. Ceux qui le pouvaient passaient la nuit à la campagne où ils se croyaient plus en sûreté que dans la ville. Les consuls, entre autres celui de France, M. Boulard, firent d'énergiques remontrances au général commandant en chef qui répondit qu'il était peiné de ces actes inqualifiables d'indiscipline et de ladronerie, mais que malheureusement les moyens de répression lui manquaient: il promit cependant de faire une enquête; on savait ce que cela voulait dire.

À partir de ce jour, la panique devint générale. Les familles riches affrètement, à quelque prix que ce fut, des bâtiments étrangers à bord desquels elles embarquèrent, en toute hâte, meubles et argenterie. Certains commerçants payaient jusqu'à quinze livres par jour rien que le droit de rester à bord des bâtiments sur rade, sans préjudice des autres dépenses; tandis que d'autres, moins riches, ne pouvant retenir des bâtiments de commerce, louaient des bateaux de pêche et des chalands.

Les plus pauvres, emportant leurs enfants dans leurs bras et leurs matelas sur le dos, se dirigerent vers les plages du Paradis, de la Grotta et du Faro qui offrirent ainsi bientôt l'aspect d'une ville improvisée.

Les consuls qui avaient des bâtiments de leur nation sur rade, s'empresserent aussi d'y transporter les archives de leurs chancelleries. Les autres les évacuèrent sur leur maison de campagne. Le service des messageries impériales lui-même fut obligé de chercher un refuge sur une mahonne installée *ad hoc*. Quant aux administrations, il n'y en avait autant dire plus. Chacun s'empressait de mettre la clef sous la porte et de décamper sans tambour ni trompette. Le service des postes, seul, tint bon ou à peu près. Chose étrange, il apportait à Messine les édits de Garibaldi que l'on affichait tranquillement, et réciproquement, il remportait à Palerme les décrets et journaux napolitains. Quant aux tribunaux, à la municipalité, etc., un décret du général Garibaldi, publiquement affiché dans les rues de la ville, leur avait enjoint de se rendre à Barcelone, et tout le monde s'était empressé d'obéir, excepté le directeur de la Banque qui avait prétexté la nécessité de sa présence à Messine pour éluder l'ordre du Dictateur.

Les églises elles-mêmes restaient en partie fermées; c'est à peine enfin si l'on pouvait se procurer les objets les plus nécessaires à la vie. Le commerce maritime, de son côté, devenu complètement nul, faisait, des quais une vaste solitude que rien ne venait troubler, sauf les cris des factionnaires et le bruit des marches et contre-marches des soldats, dans lesquels on commençait à avoir si peu de confiance qu'on ne les laissait plus séjourner quarante-huit heures dans le même endroit.

Le 14 juillet, plusieurs bateaux calabrais, ayant à bord des volontaires, débarquaient à un mille et demi de la ville, sur la route de Taormini, et les hommes se répandaient isolément dans la campagne.

Les troupes royales, en observation dans les environs, ne les virent pas ou ne voulurent pas les voir.

Ces volontaires devaient, aussitôt la retraite de l'armée napolitaine sur Messine, se précipiter dans la ville, en barricader les rues et empêcher ainsi la rentrée des troupes royales.

La cité ressemblait à un tombeau. Presque toutes les troupes furent à ce moment dirigées vers la montagne. Des bandes de *picchiotti* avaient apparu sur les sommets du mont Castellamare et dans les ravins environnants; ils échangeaient même, de temps en temps, des coups de feu avec les avant-postes royaux, qu'ils commençaient à inquiéter chaque jour.

Le général Medici, arrivé depuis plusieurs jours à Barcelone avec sa colonne, publia le 6 juillet une proclamation adressée aux soldats napolitains et dans laquelle il leur représentait leur cause comme perdue et les appelait à la liberté. Il avait avec lui quelque chose comme trois mille hommes. Les troupes royales occupaient Spadafora et le Jesso, séparées par trois ou quatre milles à peine de la brigade de Fabrizzi. On annonça, le 15, le débarquement, du général Cosenz à Olivieri, petite ville située à dix-huit milles de Milazzo et près de Poti. Il avait avec lui, disait-on, huit bateaux à vapeur, dont le *Veloce*, le tout amenant deux ou trois mille hommes. Le soir même, il faisait sa jonction avec le général Medici.

Le chiffre de l'armée nationale, prête à commencer les opérations, s'élevait donc à environ six mille soldats, sans compter les guerillas. On apprenait, en même temps, l'arrivée à Catane de l'ancienne division du général Tuerr, commandée alors par le général hongrois Ehber. La colonne de Bixio, arrivée de son côté à San-Placido, ne comptait pas plus de cinq ou six cents hommes.

Pendant ce temps, le corps du général Bosco était parti de Messine le 14, vers trois heures du matin, et s'avancait sur Spadafora en trois colonnes, la première longeant la mer pour donner la main à la garnison de Milazzo, la deuxième suivant la route consulaire, et la troisième se dirigeant sur les derniers contre-forts de la montagne. Cette petite armée comptait quatre bataillons de chasseurs à pied, plusieurs escadrons de chasseurs à cheval et de lanciers, et deux batteries d'artillerie.

Les avant-postes de l'armée libératrice se replièrent devant les troupes royales, prenant position à Linieri et Meri, bourgades à trois milles environ en avant de Barcelona.

Pendant que le général Medici exécutait ce mouvement de feinte retraite, le général Fabrizio prenait la traverse de Saponara, de manière à gagner, par les Fiumares, les hauteurs d'Antellamare, et de couper de sa base d'opérations la colonne expéditionnaire du général Bosco. Le départ précipité des troupes royales pour la montagne donnait beaucoup de chances à ce mouvement. Chaque pas en avant de l'armée libérale venait augmenter l'apprehension des habitants de Messine. Cependant, il était évident que tant que les bâtiments de guerre étrangers seraient dans le port, entre la ville et la citadelle, et qu'on ne les aurait pas sommés de se retirer ainsi que les bâtiments de commerce, le bombardement ne pourrait avoir lieu.

Les navires de guerre sur rade étaient alors la fregate à vapeur le Descartes, le Scylla, corvette anglaise à hélice, une corvette autrichienne, enfin, une fregate piémontaise à hélice. Ces quatre navires avaient choisi leur mouillage de telle façon qu'ils interceptaient tout le champ de tir entre la citadelle et la ville. Lors d'un ras de marée, qui eut lieu vers le 10 ou le 11, les corvettes autrichienne et anglaise crurent devoir quitter le port et aller mouiller en rade. Mais, dès le lendemain, à la suite d'une espèce d'invitation officieuse aux autres bâtiments de guerre de suivre l'exemple des deux premiers, la corvette anglaise rentra dans le port, et reprenait son ancienne place, entre le Descartes et la fregate piémontaise qui était la plus rapprochée de terre.

Il y avait sans cesse, parmi les troupes royales, des alertes du dernier plaisir. Une nuit, sur le monte Barracone, les troupes qui y campaient prirent les armes, et, pendant plus de deux heures, firent, dans toutes les directions, des feux féroces; feux de bataillon, feux de peloton, rien n'y manqua, qu'un ennemi. On croyait, en ville, à une affaire des plus sérieuses.

Une autre nuit, deux bateaux caboteurs autrichiens, chargés de vivres pour la citadelle même, ne purent étaler le courant dans le détroit et se trouverent drossés sur la plage entre la citadelle et le fort de la Pointe. Un chemin couvert, longeant cette plage, reliait les deux forteresses et chaque nuit deux ou trois bataillons y restaient de service en prévision d'un débarquement de Garibaldiens.

En voyant ces deux bateaux s'approcher du rivage et bientôt après s'échouer, les guerriers de François II commencent une fusillade d'enfer sur ces malheureuses barques. En vain les matelots leur crient qu'ils sont des amis; en vain leurs propres officiers leur hurlent aux oreilles: *\_Basso et fuoco!* quand ils obtiennent à grand-peine que le feu cesse d'un côté, il recommence d'un autre avec plus d'acharnement, et cependant on ne leur rendait pas un seul coup de fusil. Le feu dura plus de deux heures, les balles arrivaient jusqu'à bord des bâtiments de guerre en rade, c'est-à-dire dans une direction diamétralement opposée à celle où se trouvaient les navires suspects. Enfin, le calme se rétablit.

Le lendemain matin, ces deux malheureux bateaux, remorqués par des embarcations qu'on leur avait envoyées, rentraient dans le port, criblés de balles, leur gréement haché, leurs voiles en lambeaux et, ce qui rend cette plaisanterie fort triste, la moitié de leurs équipages tués ou blessés, malgré la précaution qu'ils avaient prise de descendre à fond de cale.

Le 17, au soir, une partie de la colonne de gauche du général Bosco marchait en *\_dependant\_* sur sa gauche, lorsque ses vedettes rencontrèrent celles de Médici, et engagèrent un feu très-vif. Chaque parti faisant soutenir ses avant-gardes, il s'ensuivit un combat en règle. L'affaire continua assez tard dans la nuit. Les troupes de Bosco se retirèrent vers Milazzo, emmenant quelques prisonniers, dont un capitaine, et laissant sur le terrain pas mal de morts et de blessés. De leur côté, les Garibaldiens avaient fait aussi un assez grand nombre de prisonniers, et ils avaient moins de monde hors de combat. C'est à ce moment même que Garibaldi, quittant brusquement Palerme le 18, s'embarquait sur le *\_City of Alberdeen\_* avec un millier d'hommes et mettait le cap sur Milazzo. Le brave chef de l'armée indépendante avait flairé la poudre et il venait tomber sur le champ de bataille juste à point pour enlever ses volontaires et ajouter la victoire de Milazzo à celles de Calatafimi et de Palerme.

Lors de l'affaire du 17, les troupes napolitaines avaient un grand avantage sur celles de Médici, en ce qu'elles avaient du canon et tiraient à boulets creux sur un ennemi à découvert et sans artillerie. On racontait de différentes manières le commencement de cette petite action. En rapportant toutes les versions, on est certain de rencontrer la véritable.

On disait d'abord qu'un petit convoi, appartenant au corps de Bosco et composé d'une cinquantaine de mulets chargés de farine, avait été attaqué et enlevé dans l'après-midi par quelques avant-postes siciliens. Un détachement napolitain fut envoyé pour le reprendre. De là, bataille.

Suivant d'autres, le général Bosco avait confié à un major un poste important que celui-ci abandonna presque immédiatement. Arrêté par ordre de son général, il fut enfermé dans le château de Milazzo. En vrais soldats napolitains, les royalistes commencèrent à s'ameuter et à crier haro sur le général Bosco, exigeant la mise en liberté immédiate de leur major. Mais ce n'était pas le compte du général qui, peu facile à intimider, commença par ramasser quelques troupes d'élite et apaisa rapidement cette mutinerie; puis, prenant en personne le commandement de deux bataillons, s'en alla bravement reprendre le poste abandonné qu'occupaient déjà quelques hommes de Médici. Ne voyant pas motif sérieux pour le garder quand même, il se retira, de sa propre volonté, ou, suivant la version opposée, il fut forcé de l'abandonner. Ce qu'il y

a de certain, c'est que, dans cette affaire, les Napolitains eurent quinze hommes tues et cinquante blesses. On leur fit une soixantaine de prisonniers. Les pertes des Siciliens ne furent que de dix hommes tues, trente-cinq blesses et vingt-sept prisonniers.

Ces recits varies s'appliquent-ils a une seule affaire ou a plusieurs?  
Les deux bulletins de Medici, ci-joints, feraient pencher pour la seconde hypothese.

"Barcelona, 17 juillet, sept heures quinze minutes du soir.

"L'ennemi a tente de tourner mon extreme droite. J'ai envoye contre lui quatre compagnies. Combat tres-vif. L'ennemi, fort de deux mille hommes, avec artillerie et cavalerie, a ete repousse et s'est retire a Milazzo. Notre perte est de sept morts et divers blesses, celle de l'ennemi est beaucoup plus forte; il a laisse aussi quelques chevaux.

"\_Signe\_ : MEDICI."

"Deuxieme bulletin.--17 juillet, deux heures avant minuit.

"Medici au Dictateur.

"L'ennemi renouvelle l'attaque avec une plus grande energie et de plus grandes forces. Le combat dure depuis plus de deux heures avec un feu nourri, continu, vif, imposant. L'ennemi a bombes et canons. Avec des positions bien choisies, il resiste energiquement. Deux charges des notres a la baionnette decident de la journee.

"L'ennemi se retire a Milazzo; il a souffert de graves pertes en morts et en blesses. Nous avons peu de morts, mais bon nombre de blesses. Nous avons fait quelques prisonniers. L'esprit des volontaires est admirable.

"\_Signe\_ : MEDICI."

Avant d'en venir au combat de Milazzo, il est necessaire de donner quelques details topographiques sur le champ de bataille.

La ville de Milazzo est situee a l'entree d'une presqu'ile etroite et plate. A toucher la ville une courte chaine de collines, sur le premier mamelon de laquelle se trouve le chateau de Milazzo, s'eleve et s'etend jusqu'au bout de la presqu'ile sur un developpement d'environ deux kilometres. Tout a fait a l'entree de la presqu'ile, avant la cite, a travers un terrain sablonneux et couvert de roseaux, se fafile une petite riviere sur laquelle est jete un pont d'une seule arche. Tous les alentours sont obstrues par des roseaux a tiges elevees; au dela, quelques terrains sablonneux, traverses par la route consulaire qui vient aboutir a l'entree du pont, s'etendent jusqu'aux terres cultivees qui montent en pentes insensibles vers Barcelona. Le pays est couvert de vignobles et les champs sont presque tous entoures de murs de pise et de terre d'une hauteur moyenne d'un metre ou un metre cinquante, sur lesquels croissent d'epais cactus aux epines acerees. Apres les engagements du 17 et du 19, les troupes royales occupaient la route consulaire et les positions environnantes, l'artillerie avait pris position sur la route, et, en tete du pont, une fortification

passagere, armee de canons, assurait la retraite en cas de besoin.

Les troupes de Medici, dans la plaine en avant de Barcelona, etaient separees des troupes royales par deux milles environ; mais les tirailleurs etaient a peine a quelques centaines de metres les uns des autres.

Le 20, vers cinq heures du matin, on entendit sur la droite des Garibaldiens, a la hauteur des avant-postes du centre napolitain, quelques coups de feu dont la fumee se confondait avec les legeres vapeurs qui s'exhalaienent de la terre. Cette fusillade s'etendit bientot sur le front d'une partie de l'armee. A cinq heures et demie, la mousqueterie, devenue tres-vive, annoncait de part et d'autre un engagement serieux.

Le feu devint bientot general. Une affaire decisive etait engagee a un mille et demi de Milazzo et sur une etendue de deux milles environ.

La legion anglo-sicilienne, commandee par le colonel anglais Dunn, fut une des premieres et des plus serieusement aux prises avec l'ennemi.

L'armee nationale, privee d'artillerie et oblige de lutter contre des troupes qui avaient choisi d'avance leurs positions, se tenant a couvert et trouvant partout des abris pour ses tirailleurs, avait, dans le principe, un desavantage marque. Ce n'etait que par des prodiges de valeur qu'elle pouvait esperer egaliser les chances du combat. A la suite d'un mouvement en avant tres-prononce qu'elle executa rapidement et avec audace, il y eut un temps d'arret cause par plusieurs decharges successives de mitraille. Le desordre, se mettant alors de la partie, obligea les liberaux a battre en retraite pour se rallier et sortir de la zone de feu dans laquelle ils s'etaient engages.

On se reformait lentement. Ces decharges ecrasantes avaient serre le coeur des volontaires. Lorsque tout a coup, le cri de: "Voila Garibaldi!" se repete d'un bout a l'autre des lignes. Un regiment piemontais, arrivant tout frais sur le champ de bataille, se precipite en avant tete baissee, Garibaldi le precede; il est suivi par tout le reste de l'armee qui se reforme comme elle peut en marchant en avant. Le combat se retablit. La route consulaire abordee a la baionnette est enlevee et les troupes royales sont rejetees vers le rivage. Mais la, chaque champ est une redoute qu'il faut forcer. Ces diables de haies sont infranchissables. Il faut les abattre a coups de crosse et couper les cactus a coups de sabre. L'ennemi, en fuyant, a abandonne une piece sur la route, le general Garibaldi, qui en ce moment n'a aupres de lui que Missori et deux ou trois guides, l'apercoit, et on s'empresse de la jeter dans le fosse, ne pouvant l'emmener; car, au meme moment, une dizaine de braves lanciers de l'armee napolitaine faisaient une charge pour tacher de degager leur piece et de la ramener. Apres avoir parcouru deux ou trois cents metres et passe a cote de Garibaldi et de ses compagnons sans y prendre garde, ils revenaient, renoncant a l'espoir de retrouver leur canon, lorsqu'ils apercurent le general et se precipiterent, la lance baissee, sur le petit groupe d'hommes qui l'entourait.--Pends-toi, brave Dumas, tu n'etais pas la pour raconter ce combat digne de d'Artagnan!--D'un coup de revers de sabre, le general Garibaldi abat presque la tete du major qui commandait les lanciers. Missori tue le second et le troisieme. Les autres s'espadonnent avec les guides. En resume, huit lanciers et huit chevaux restent sur le carreau et le Dictateur s'elance vers de nouveaux hasards.

Les volontaires avancent toujours avec intrepidite, les Napolitains ne cedent que pied a pied. Les terrains conquis sont couverts de morts et de blesses parmi lesquels il y a bien plus de volontaires que de soldats royaux. Ou arrive enfin aux roseaux ou l'on se bat a bout portant.

Encore refoules, les Napolitains se precipitent vers l'isthme et le pont, suivis de pres par les Garibaldiens. Mais a ce moment, la batterie du pont se demasque et fait pleuvoir sur ceux-ci une grele de mitraille. C'est la que leurs pertes furent le plus sensibles. Il est impossible d'aller de l'avant sous cette pluie de biscaiens et cependant un plus long temps d'arret compromet le succes de la journee. Le Dictateur parait et, en meme temps que le cri de Vive Garibaldi! sort de toutes les bouches, toutes les poitrines s'elancent au feu; la batterie est escaladee, quelques pieces, attelees a la hate, fuient au galop de leurs chevaux; mais deux canons restent au pouvoir des assaillants. Les uns et les autres arrivent pele-mele sur l'isthme. De tous cotes la ville est envahie. Pourchasses dans les rues, les royaux se hatent de gravir les rampes du chateau et se refugient dans la forteresse, aux acclamations des volontaires. Ceux-ci, apres l'avoir tournee, attaquent et enlevent immediatement deux tours et une demi-lune, en face de la porte principale du chateau, vers l'interieur de la presqu'ile. Le Veloce etait venu aussi prendre sa part du combat et tirait a boulet sur l'armee royale. Un instant le general Garibaldi se rendit a bord; et, au moment ou les Napolitains essayaient une sortie du chateau, plusieurs volees de mitraille lancees par les grosses pieces du bord les arreterent court et les forcerent a rentrer au plus vite dans la place.

Telle etait la situation a cinq heures et demie du soir. Le reste des troupes royales etait enferme et bloque dans la citadelle de Milazzo, tandis que sur les hauteurs, du cote de Spadafora et du Jesso, on apercevait des colonnes napolitaines s'eloignant en toute hate dans la direction de Messine.

Le soir, Milazzo etait occupee par une division de l'armee sicilienne et toutes les rues, routes et chemins aboutissant a la citadelle, barricades et defendus par de forts detachements.

Pendant le combat, on avait apercu au large deux grands navires de guerre croisant sans pavillon. Au premier abord, le chiffre des pertes du cote des Garibaldiens fut estime a pres de 800 hommes hors de combat.

Les Napolitains n'en accuserent qu'environ 300.

Voici les deux bulletins du quartier general garibaldien:

"Camp national de Meri, le 20 juillet.

"Ce matin a six heures commencait un echange de coups de fusil; on crut d'abord a une affaire d'avant-postes, mais ce fut bientot une melee generale. Les royaux avaient de l'artillerie, les notres en manquaient. La melee fut terrible: les royaux etant a l'abri, les notres se battant a decouvert. Un moment la position parut difficile; mais au nom magique de Garibaldi, les notres s'etant elances comme des lions, les positions furent enlevees, et, a trois heures vingt-cinq minutes, nos troupes entraient a Milazzo, apres s'etre emparees de cinq pieces d'artillerie, dont trois conquises pendant le combat, hors des murs, et les deux autres a l'entree.

"Le vapeur le Veloce canonna le fort, ou les royaux se renfermerent, toujours poursuivis a la baionnette; ils y sont presses comme dans un baril d'anchois.

"Les notres ont pris ensuite la premiere porte du fort et un bastion, ou notre drapeau flotte sur une tour.

"Nous devons deplorer des pertes graves; celles des royaux sont enormes. On regarde comme certain la reddition du fort et de la colonne entiere. A l'instant arrive un renfort pour nous avec des canons rayes. Les soldats de Spadafora se retirent au Jesso."

"Deuxieme bulletin.--21 juillet.

"Hier, a six heures du matin, la lutte s'engagea a Milazzo, et elle ne finit qu'a huit heures du soir. La melee fut terrible. On combattait sur toute la ligne. Il y eut un grand carnage des bourbonniens qui se battaient avec beaucoup de tenacite, de sorte qu'il fallut gagner du terrain pied a pied sous une pluie de mitraille. Le champ de bataille, couvert de cadavres ennemis et de bagages de toutes sortes, avec cinq canons, fut enfin conquis aux cris de: Vive l'Italie! vive Garibaldi!

"Nos jeunes gens ont rivalise d'enthousiasme avec les braves de la legion Garibaldi, qui a ete la premiere au combat et la premiere a courir a la baionnette pour forcer Milazzo et s'emparer aussi des premier et deuxieme reduits de la forteresse, toujours la baionnette dans les reins des bourbonniens.

"Nos pertes n'ont pas ete excessives. La legion Garibaldi a eu quelques hommes legerement blesses; nos jeunes gens ont aussi un peu souffert, mais les pertes des braves du continent ont ete sensibles. D'énormes dommages ont frappe, l'ennemi qui, en fuyant, a ete accule aux redoutes et de la dans le reste de la forteresse. Il a ete poursuivi jusque-la, et on a coupe les conduites d'eau.

"Ce matin 21, le heros Bosco s'est presente au Dictateur et a demande a sortir avec les honneurs de la guerre. "Non, a repondu Garibaldi, vous sortirez desarmes, si cela vous plait."

"Fabrizzi et Interdonato ont marche sur le Jesso par ordre du generalissime. L'ennemi, qui occupait cette position, s'est retire aussitot vers Messine.

"Le Dictateur, dans un combat de cavalerie a Milazzo, a d'un revers de son sabre fait sauter le bras et l'epee au major du corps napolitain, qui le poursuivait; apres quoi la cavalerie napolitaine a ete dispersee et, detruite. Juste punition d'une opiniatrete fratricide.

"Vive l'Italie! Vive Victor-Emmanuel!"

Le soir meme du combat, et malgre l'insuffisance du service d'ambulance, tous les blesses furent releves, aussi bien ceux des Napolitains que

ceux de l'armee liberale, et transportes, partie a Barcelona partie dans les maisons de Milazzo qui etaient restees presque desertes: tous les habitants s'etant refugies sur l'extremite de la presqu'ile ou se trouvent une grande quantite de villas.

Le consul d'Angleterre s'etait empressé de mettre sa maison a la disposition du general Garibaldi et de son etat-major. Toute la nuit, la ville fut illuminee par les volontaires. Le premier soin de Garibaldi, apres avoir pense a ses blesses, fut de donner l'ordre au general Fabrizzi et au chef de guerillas Interdonato de marcher avec leurs troupes sur le Jesso, vers les plus proches versants de la ceinture de montagnes qui entoure Messine, pour obliger les troupes qui battaient en retraite de Spadafora a gagner cette ville au plus vite, et inquieter, par ce mouvement, les troupes royales dans le cas ou elles chercheraient a faire une pointe pour degager le general Bosco.

Le 21 et le 22, on commença, du cote de l'armee nationale, quelques travaux d'attaque contre le chateau.

Manquant d'artillerie de siege, le general Garibaldi etait resolu a proceder par la mine contre les defenses de la place. De son cote, le chateau envoyait des boulets et de la mitraille partout ou il apercevait un assaillant. Le 23, au matin, trois batiments de commerce francais, le \_Charles-Martel\_, la \_Stella\_ et le \_Protis\_, fretes par le gouvernement napolitain, arrivaient sur la rade de Milazzo, charges de vivres et de munitions pour l'armee royale. Grand fut l'etonnement du premier des capitaines de ces navires, M. de Salvi, commandant le \_Protis\_, en débarquant, de se voir conduit au general Garibaldi, quand il croyait rencontrer le general Bosco.

Après avoir explique au Dictateur quelle etait sa mission, il lui demanda a retourner a son bord pour decider avec les capitaines des deux autres navires ce qu'ils avaient a faire. En ce moment, l'avis a vapeur de guerre, la \_Mouette\_, commandant Boyer, qui se rendait a Messine et devait toucher a Milazzo, mouillait a cote du \_Protis\_. Le commandant Boyer s'etait a juste titre emu de la fausse position dans laquelle se trouvaient, ces trois batiments francais. Apres avoir convoque les capitaines et apprenant que le general Garibaldi les laissait entierement libres de leurs manoeuvres, il les engagea a faire route pour Messine.

M. de Salvi qui, independamment du transport qu'effectuait son navire, avait une mission particuliere de la cour de Naples, declara alors au commandant de la \_Mouette\_ qu'il croyait de son devoir, avant d'appareiller, de faire tout son possible pour communiquer avec le chef de l'armee royale.

Quelques instants apres, la \_Mouette\_ continuait sa route sur Messine et le \_Charles-Martel\_ et la \_Stella\_ la suivaient de pres. Quant au capitaine du \_Protis\_, il se faisait débarquer et retournait chez le general Garibaldi; celui-ci s'empressa de lui donner l'autorisation de se rendre a la citadelle pour accomplir sa mission. Il le chargea meme, de son cote, d'un projet de capitulation qu'il devait soumettre au general Bosco. Garibaldi offrait la liberte aux officiers, mais il demandait que les troupes restassent prisonnieres de guerre. De plus, il faisait prevenir le commandant de l'armee royale que deux mines etaient assez avancees pour rendre certaine l'ouverture de plusieurs breches et que, s'il refusait la capitulation, on serait force de recourir a ce moyen. M. de Salvi etait accompagne d'un clairon avec drapeau blanc et

d'un officier, afin de pouvoir, sans encombre, arriver a sa destination. Ce ne fut qu'apres deux ou trois appels de clairon que deux officiers napolitains, sortis par la poterne, vinrent s'informer de ce que desirait le parlementaire et, sur son explication, le prierent d'attendre quelques instants pour qu'ils pussent aller rendre compte de sa demande d'introduction au general Bosco.

Dix minutes apres, ils etaient de retour. Le clairon et l'officier devaient rester ou ils etaient. On banda les yeux a M. de Salvi et on ne lui enleva son bandeau que dans la chambre meme du general Bosco.

La conversation s'engagea en italien. Mais M. de Salvi ayant dit qu'il etait Francais, le general s'excusa de lui avoir fait bander les yeux, quoique ce fut une des exigences de la guerre. Apres avoir accompli sa mission, M. de Salvi fit part au general des propositions de Garibaldi. "C'est impossible, lui repondit Bosco, moi et mes soldats nous tiendrons dans la place, et jusqu'a la derniere extremite je n'abandonnerai ni ma troupe, ni la forteresse.

"Bien plus, ajouta-t-il, que le general Garibaldi m'indique l'emplacement de sa mine, et j'irai le premier m'y faire tuer a la tete de mes soldats." En le congédiant, il dit a M. de Salvi que, sans un ordre formel de son gouvernement, il ne rendrait jamais la place.

Le capitaine du Protis fut reconduit les yeux bandes, comme il etait venu, jusqu'a l'endroit ou il avait laisse son escorte, et vint de suite transmettre au Dictateur la reponse du commandant des troupes royales. Garibaldi, appreciant la fermete de Bosco et ayant hate d'en finir afin de pouvoir diriger ses troupes sur Messine et eviter les lenteurs et l'effusion de sang que pouvait entrainer une attaque de vive force, pria M. de Salvi de retourner aupres du general Bosco et de lui porter de nouvelles conditions. Le capitaine accepta avec empressement cette mission conciliatrice; il pria toutefois Garibaldi de lui donner son ultimatum par ecrit.

Cette nouvelle tentative n'eut pas plus de succes que la premiere. Le commandant de la citadelle declara nettement que sa position n'etait pas assez precieuse pour l'obliger a accepter de telles propositions, qu'il devait attendre les ordres de son gouvernement, et que, dans tous les cas, et en temps et lieu, si cela etait necessaire, il enverrait lui-meme un parlementaire: tout en desirant de grand coeur, comme le general de l'armee nationale, eviter des sacrifices inutiles, il voulait cependant, avant tout, sauvegarder son honneur et celui des troupes que S.M. le roi de Naples avait daigne lui confier.

En descendant du chateau, M. de Salvi apercut au large quatre fregates napolitaines courant a toute vapeur sur le port de Milazzo, l'une de ces fregates, le Fulminante, battait pavillon de contre-amiral. Comme cette petite escadre avait le vent debout et que, d'ailleurs, la brise etait tres-faible, on ne s'apercut pas au premier moment que le Fulminante avait arbore pavillon parlementaire.

M. de Salvi, prevoyant une attaque napolitaine et sachant son navire mouille pres de terre, par consequent dans une position dangereuse, se hata de porter cette derniere reponse au general Garibaldi et de regagner son bord pour pouvoir parer aux eventualites. La vue de l'escadre napolitaine fit accourir sur les remparts toute la garnison du chateau de Milazzo et ses acclamations suivaient les navires qui avancaient grand train.

De leur cote, les Garibaldiens prenaient les armes; la generale battait partout, et on armait precipitamment trois batteries disposees a tout evenement sur les quais, pendant que l'artillerie de campagne venait au galop se ranger sur l'isthme. De plus, le \_Veloce\_, que la rupture d'un de ses pistons obligeait a l'inaction et qui, amarre derriere le mole, avait ainsi sa coque abritee du feu de l'ennemi, transportait toute sa batterie sur le meme bord, prete a faire feu.

Mais bientot on distingua le pavillon parlementaire; et un colonel d'etat-major, envoye par le roi de Naples, débarqua a terre et fut recu par un colonel aide de camp du Dictateur. Apres quelques pourparlers et quelques allees et venues, on tomba d'accord sur les articles de la capitulation.

Pendant que ces faits se passaient a terre, la \_Mouette\_, qui n'avait fait que toucher a Messine et dont le commandant etait inquiet sur le sort du \_Protis\_, mouillait de nouveau sur rade a cote de celui-ci. Vers les sept heures, le colonel Anrani, charge de la capitulation par le roi de Naples, avait une entrevue avec Bosco; la capitulation etait definitivement signee, et le \_Protis\_ appareillait immediatement pour porter a Messine l'ordre au \_Charles-Martel\_, au \_Bresil\_, a la \_Stella\_, a la \_Ville de Lyon\_, etc, de venir embarquer la garnison de Milazzo.

D'apres les conditions de la capitulation, les troupes devaient sortir avec armes, bagages et les honneurs de la guerre, mais sans munitions; les pieces de campagne devaient etre partagees ainsi que celles de position; quant aux chevaux de la cavalerie, ils restaient a l'armee nationale avec la moitie des mulets.

Le total des troupes enfermees dans la citadelle s'elevait a pres de 4,000 hommes d'infanterie, 240 chasseurs a cheval et deux batteries d'artillerie. Il y avait, de plus, 90 blesses et 6 officiers dont 5 amputes.

Le 24, dans la journee, l'embarquement commencait et, le 25, la citadelle etait remise a l'armee nationale. Il y eut, dit-on, au dernier moment de l'evacuation, un evenement assez curieux. La garnison napolitaine avait emporte, naturellement, les pieces de canon que lui accordait la capitulation. Mais, lorsque la citadelle fut remise, on prevint le general Garibaldi que les pieces qui lui etaient echues en partage avaient ete enclouees par les Napolitains avant de partir. Garibaldi, furieux de ce procede deloyal, se hata de se rendre de sa personne a bord de l'amiral napolitain et se fit remettre un nombre de pieces egal a celles enclouees.

Avant d'en terminer, pour toujours probablement, avec Milazzo, il faut convenir qu'enfermee dans une citadelle, sans vivres, sans espoir d'etre ravitaillie, l'armee royale semblait n'avoir d'autre ressource qu'une capitulation a merci. Cependant, il faut le dire a l'honneur du general Bosco, il n'a pas un seul instant faibli ni dementi son caractere de soldat. Si, comme general, il a fait une singuliere manoeuvre en se laissant acculer a la presqu'ile de Milazzo, il a rachete cette erreur par un grand courage et une veritable dignite dans sa conduite.

Les rapports entre le Dictateur et le general Bosco sont restes tout le temps dans les termes de haute convenance et de parfaite courtoisie, quoi qu'en aient pu dire certaines versions triviales suggerees par

l'exageration des partis.

Quant a la ville de Milazzo elle-meme, hélas! il faut encore l'avouer, ses braves habitants n'avaient trouve rien de plus simple que de decamper en toute hate. La jeunesse guerriere de cette cite de 12,000 ames ne fournit pas plus de volontaires a Garibaldi que de renforts au general Bosco. Cependant c'etait une des villes citees pour leur royalisme.

Ce qu'il y a de certain, c'est que chacun etait demenage avec armes et bagages, emportant matelas et couvertures. C'est a peine si l'on put trouver de la paille pour les blesses, aussi bien d'un parti que de l'autre. Les quelques citoyens retenus par des motifs quelconques dans la ville, refusaient sans honte un verre d'eau aux blesses. Quant au linge et a la charpie confectionnee par les charmantes peninsulaires, la quantite en aurait pu tenir dans une coque de noix. Le pharmacien de l'endroit lui-meme avait emballe ses remedes et ses purgations.

Aussitot que les evenements de Milazzo parvinrent a Messine, il y eut grand mouvement militaire et brouhaha general sur toute la ligne. Les troupes de reserve furent massées en face de la citadelle, sur le champ de manoeuvres de Terranova, pendant que de fortes colonnes s'etablixaient sur toutes les hauteurs environnantes. La cavalerie seule etait, par ordre superieur, evacuee en toute hate, et a force de transports, sur Reggio.

Le 22, les batiments de guerre etrangers etaient invites, le plus poliment possible, a aller mouiller partout ailleurs que dans le port, ou ils genaient l'oeuvre probable de destruction de la ville par la citadelle; tandis que les navires de commerce recevaient l'ordre de deguerpir immediatement sans tambour ni trompette, emportant leur chargement d'habitants emigres. On vit donc, des le matin, de longs chapelets de batiments de toutes sortes remorques, qui par des embarcations, qui par de petits vapeurs, gagner les mouillages de la Grotta, du Ringo, du Paradis, etc., et venir, comme en 1848, s'abriter sous les pavillons des vaisseaux de guerre etrangers. Ce fut un spectacle singulierement, mais aussi tristement pittoresque, que celui de cette ville nomade installee sur la plage de toutes les manieres les plus bizarres qu'il soit possible de se figurer. Que l'on s' imagine, en effet, une agglomeration compacte de trois ou quatre cents batiments de commerce et barques de peche; autant de bateaux, de canots qu'il pouvait en tenir blottis les uns contre les autres, haies a terre; les uns en bon etat, les autres tombant en ruine; ceux-ci bien espalmes, embarcations de luxe, celles-la de vraies arches de Noe, galipotees, goudronnees et sentant le vieux poisson a dix kilometres a la ronde: tout cela couvert de tentes bariolees plus etranges les unes que les autres. En verite, on ne saurait avoir idee de cette ville aquatique, qui va servir de refuge a toute une population. A terre, sur la plage, ce sont des gourbis, des profusions de haillons accroches a toute espece de choses, des feux qui brulent pour faire la cuisine, des myriades d'enfants, males et femelles, qui gigotent, partie dans le sable, partie dans l'eau, a qui mieux mieux. De toutes parts, des puits creuses dans le sable pour fournir une eau saumatre a des gens qui meurent de soif. Puis, le long du chemin qui suit la mer, des maisons bondees d'habitants; une route ou l'on ne saurait circuler qu'au pas, tant il y a de monde et d'obstacles. Tout cela cause, crie, hurle, boit, mange, sans souci et avec une tranquillite parfaite. N'est-on pas hors de la portee des canons de la citadelle et sous ceux de la France et de l'Angleterre? En rade, c'est encore plus curieux: ici, un vieux prelat

de toile cirée, une vieille tente en coutil, jadis les beaux jours du gaillard d'arrière d'un paquebot, abritent une pauvre mais nombreuse famille, entassée peule-meule, depuis l'aïeul jusqu'aux arrière-petits-enfants, dans une lourde barque de pêche; là, des tapis de Turquie, des couvertures africaines ou espagnoles étalent, sur le pont d'un brick-goëlette ou d'une belle balancelle catalane, le luxe de leurs brillantes couleurs. Plus loin, un caboteur moins luxueux a desvergué ses voiles pour mettre à l'abri sa population passagère, et partout un luxe inouï de bibelots de toutes natures, d'ustensiles de toutes sortes, de poteries, de batteries de cuisine, de poêles et de poêlons, de gargoulettes de formes variées, accrochées de ci, de là; des montagnes de matelas s'alignant le soir à la belle étoile, les uns à côté des autres; puis, comme à terre, à bord de chacun de ces bateaux en particulier, un monde d'enfants, glapissant, brailant, gémissant à qui mieux mieux, des mères aux voix criardes et discordantes, des chiens qui aboient, des moutons qui belent, et toujours cette inimitable odeur de poisson grillé, d'ail frit, d'oignons sautés, au milieu d'une atmosphère de fumée à vous faire éternuer pendant vingt-quatre heures. C'est à y perdre l'ouïe et l'odorat.

Malheureusement, tout cela est de la triste comédie. Si on rit par ici en regardant, on est tenté de pleurer par là en détournant les yeux; ce sont d'affreuses misères qui, certes, eussent ajouté de graves maladies au fléau de la guerre, si une position aussi hétéroclite eût dure quelques jours de plus. On a vu des embarcations, une entre autres sur laquelle il y avait dix-huit enfants dont le plus âgé n'avait pas douze ans, rester plus de quarante heures sans avoir un morceau de galette ou de biscuit à distribuer à leur population; et, sans la générosité de quelques riches propriétaires des maisons de campagne environnantes, beaucoup de ces malheureux n'eussent certainement pu trouver à soutenir leur existence. Le besoin n'était pas seulement l'effet du manque d'argent, car, même à prix d'or, il était difficile de trouver quelque chose. Beaucoup de ces pauvres gens vivaient au jour le jour avec leurs enfants, n'ayant à se partager qu'une ou deux maigres pommes de terre. Heureusement cette triste situation ne dura qu'une semaine; sans cela, en vérité, et pour empêcher tout ce monde de mourir de faim, il eût fallu forcément, je crois, que les bâtiments de guerre vidassent leur soute à biscuit. Ce qu'il y avait de consolant, c'était de voir qu'en somme, cette population prenait assez philosophiquement son parti et endurait ses privations avec une résignation digne d'un meilleur sort.

Chacun, cependant, abandonna sans le regretter, je crois, les plages hospitalières du Ringo et de la Grotta.

On prétend, est-ce à tort ou à raison? que Messine devait être la rançon de la citadelle de Milazzo. Il est, en effet, permis de penser que le Dictateur avait bien pu sacrifier la satisfaction de faire prisonnier tout le corps du général Bosco à l'avantage d'occuper, sans coup ferir, et de sauver d'un bombardement la ville de Messine.

Cette malheureuse cité n'était plus qu'un vaste désert depuis l'évacuation complète du port.

Le 23 et le 24 se passèrent sans encombre. Partout, des soldats allant et venant, en troupe ou isolément, sans avoir trop l'air de savoir ce qu'ils faisaient ou ce qu'ils voulaient faire. Le 25 au matin, les rues désertes retentirent de plusieurs décharges de mousqueterie. Un nombreux rassemblement, composé d'au moins trois personnes placées à un kilomètre environ l'une de l'autre avait provoqué cet accès belliqueux de la part

des Napolitains. On voyait, au même instant, les troupes campées à Terranova se diriger en profondes colonnes vers la ville. Les deux forts Gonzague et San-Salvador avaient levé leurs ponts-levis, fermé leurs portes et hissé leurs pavillons. Une multitude de baionnettes brillait derrière les embrasures aveuglées de canons. Vers une heure, les postes du Télégraphe et de la Torre étaient enlevés par Interdonato et le général Fabrizzi. Les troupes royales, après une courte résistance, s'étaient repliées sur leur vraie ligne de défense, le mont Barracone et les hauteurs qui s'y rattachent.

Elles paraissaient disposées à une sérieuse résistance.

À quatre heures de l'après-midi, on vit toutes les hauteurs en face de cette ligne de défense occupées par les guerillas d'Interdonato. Le pavillon national flottait sur plusieurs points de la montagne.

À cinq heures, une longue fusillade, mais de peu de vivacité, s'engagea entre les deux lignes. Elle dura jusqu'au lendemain 26 à deux heures du matin environ. Toutes les hauteurs d'où l'on pouvait apercevoir le combat, étaient couvertes de spectateurs venant assister en curieux à cette petite guerre d'avant-gardes qui leur promettait, pour le lendemain, une belle représentation militaire. Aussi, dès quatre heures du matin, se hâtaient-ils de revenir à leurs places de la veille; mais, quel désenchantement! pas plus de Napolitains que de Garibaldiens. Les forts de terre seuls, avec leur air de mauvaise humeur, gardaient leurs portes fermées et leurs pavillons hauts. À onze heures, arrivaient dans le port de Messine un grand nombre de vapeurs napolitains et de transports. L'armée royale commençait son évacuation.

Interdonato, la veille au soir, avait attaqué sans ordre ou, plutôt, malgré des ordres contraires. À la fin on s'était entendu. L'armée royale était rentrée en ville pour s'embarquer et les picchiotti s'étaient couchés.

Comme les Napolitains s'étaient massés autour de la citadelle, abandonnant complètement la ville, quelques hommes de la garde civique, bien avisés, étaient rentrés en ville et avaient pris immédiatement possession des postes.

Le même jour, une proclamation invitait les habitants à réintégrer leurs demeures, les assurant qu'un arrangement était conclu et qu'ils pouvaient, sans aucun danger, boire, manger, dormir et se promener de par la ville avec tous les drapeaux et les vivats possibles.

Cependant, le mouvement s'opéra lentement. On ne paraissait pas avoir grande confiance dans la bonne foi de cet armistice. Une seconde proclamation, annonçant l'approche de Medici et son entrée dans la ville pour le lendemain, eut un peu plus de succès. On vit quelques matelas franchir timidement les portes de Messine.

Le 27, au matin, le général Medici, avec sa division, qu'une proclamation du Dictateur avait porté, le jour même de la bataille de Milazzo, à l'ordre du jour de l'armée, faisait son entrée dans la ville et l'on attendait le général Garibaldi dans l'après-midi.

Tout le monde était d'accord, tout le monde s'embrassait. Chacun courait par la ville à ses petites affaires. Les soldats napolitains trottaient gravement par les rues pour acheter leur macaroni. Leurs officiers regardaient et flânaient. Les volontaires ne manquaient pas d'envie d'en

faire autant et, aussitôt que faire se put, les fusils en faisceaux et les sacs à terre, ils s'en furent de leur côté, lorgnant aux balcons, clignant de l'oeil aux ruelles et frayant sans rancune avec la soldatesque napolitaine dont les figures, épanouies par la certitude d'une bataille évitée, respiraient le bonheur de se sentir vivre et de reprendre bientôt la route de Naples.

Dans l'après-midi, Garibaldi fit son entrée, aux applaudissements frénétiques de tout le monde; quelques drapeaux commencèrent à se montrer avec froideur. On semblait, dans la ville, avoir beaucoup de peine à s'habituer à l'idée d'être piémontaise à perpétuité et, certes, à ce moment, le roi galant homme n'aurait eu qu'une mesquine ovation.

Presque aussitôt entra à Messine, le Dictateur monta en voiture et se rendit au Faro, à l'entrée du détroit, en passant par le Ringo, le Paradis, la Grotta, etc. Cette course ne fut qu'un immense triomphe, un cri de \_Viva Garibaldi! depuis la sortie de la ville jusqu'à l'extrême pointe du Faro; et, cependant, il traversait la malheureuse population sur laquelle les souffrances et les privations pesaient depuis quelques jours. Quant à \_il Re galantuomo\_, il n'en fut pas plus question que de l'empereur de la Chine, malgré l'air conquérant des officiers piémontais qui accompagnaient le Dictateur. Quand celui-ci rentra en ville, à la nuit faite, ce fut une course aux flambeaux jusqu'à Messine. Toutes les fenêtres, tous les navires, jusqu'au plus petit bateau, s'étaient pavisées et illuminées de feux de couleurs.

Ce dut être un agréable spectacle pour les troupes napolitaines campées de l'autre côté du détroit à San-Giovanni, au fort d'Alta-Fiumare, à la Torre del Cavallo, etc.

Aussitôt le retour de Garibaldi, deux compagnies de chasseurs des Alpes partaient pour le Faro et, comme le général en chef, étaient conduites jusqu'à leur poste avec force flambeaux et musique.

La trêve ne fut cependant définitivement signée que le 29. Les principaux articles stipulaient:

La remise à Garibaldi des forts situés en dehors de la ville avec leur armement;

L'embarquement, sans obstacle, de tout le personnel et le matériel de l'armée;

La libre circulation en ville, pour leurs provisions, des soldats ou officiers napolitains;

La libre circulation du détroit;

La parfaite égalité, pour les deux pavillons, dans le port de Messine;

Une route, qui traverse le champ de manœuvres de Terranova, devait servir de ligne de démarcation entre les deux partis;

De chaque côté de cette route, deux lignes de factionnaires gardaient chaque zone;

De plus, dans le cas où les hostilités recommenceraient entre la citadelle, qui restait aux Napolitains, et la ville, la cessation de l'armistice devait être dénoncée au moins quarante-huit heures à

l'avance.

Des le lendemain 30, Messine semblait se reveiller d'un long cauchemar. Les batiments de guerre rentraient dans le port. Ceux du commerce les suivaient. La flottille de bateaux emboitait le pas intrepidement; et, le soir, sur le quai, dans la strada Ferdinanda, au Corso, tout le monde se promenait comme d'habitude a la lueur d'une illumination assez mesquine. Les cafes, rouverts par enchantement, regorgeaient de consommateurs, Garibaldiens et Napolitains pele-mele; et, enfin, sur les deux heures chacun rentrait chez soi. Laissons-les dormir.

V

Pendant que les Garibaldiens se casernaient de leur mieux et partout ou ils pouvaient, l'armee royale, entassee vis-a-vis la citadelle, se hatait d'operer son evacuation. Tous les vapeurs de guerre napolitains et les transports se mettaient a la besogne. C'est a Reggio que la plus grande partie etait transportee. D'autres etaient diriges sur Scylla et la Bagnara. Le general Clary ne voulait se reserver, dans la citadelle, que le nombre d'hommes strictement necessaire pour sa defense. Un mois plus tard, a la date du 31 aout, il ne restait plus au gouvernement royal que trois points dans toute la Sicile: la citadelle de Messine, celle d'Augusta et la ville de Syracuse.

Laissons donc cette armee gagner avec enthousiasme la terre ferme, et revenons aux Garibaldiens. De grandes mutations avaient eu lieu dans l'armee nationale. Les generaux de brigade Cosenz, Medici, Carini et Bixio avaient ete eleves au grade de majors generaux. Le colonel Ehber passait general de brigade. L'armee devait s'appeler desormais armee meridionale. Organisee definitivement, elle se composait de quatre divisions d'infanterie, d'une brigade d'artillerie et d'une brigade de cavalerie. Un appel aux armes avait ete fait aussi a la jeunesse messinoise qui n'avait pas mis beaucoup plus d'empressement, pour ne pas dire moins, que celle de Palerme a s'enroler sous les couleurs piemontaises. Bien plus, beaucoup de Siciliens, de Messinois entre autres, deja incorpores dans l'armee, ne se genaient pas pour manifester tout haut leur repugnance a passer dans les Calabres. Il y eut meme, a ce sujet, une histoire que l'on peut raconter sans en garantir l'authenticite quoiqu'elle soit parfaitement dans les idees de la population de Messine. Un general \*\*\*, ayant appris qu'un bataillon, entre autres, de recrues siciliennes declarait qu'il ne passerait pas sur le continent, avait fait reunir les hommes et leur avait adresse une allocution dont voici a peu pres le resume:

"Vous etes de braves enfants de la patrie. Elle vous est reconnaissante, le general Garibaldi aussi et moi de meme. Mais voire role est de defendre la Sicile, le notre d'aller en Italie. Par consequent, il n'y a pas d'inconvenient a vous declarer que ceux d'entre vous qui voudront partir volontairement pour partager nos dangers seront seuls appeles a ce service. Les autres resteront dans les depots." Ce bataillon se composait d'environ 350 hommes. Six se declarerent prêts a combattre de nouveau pour la liberte et a passer en Calabre. Comme le courage de ces six volontaires faisait honte aux autres, ils ne trouverent rien de mieux que de les huer. Les mauvaises langues pretendent que le general, qui n'avait voulu que s'assurer serieusement

du plus ou moins de bonne volonté des hommes du bataillon, avait pris ses précautions. Tous ces héros, au lieu d'être renvoyés chez eux auraient été immédiatement divisés par faibles fractions et incorporés dans d'autres bataillons avec lesquels ils durent marcher bon gré mal gré. Du reste, une grande preuve de la froideur de cette nation pour le métier des armes, c'est la mauvaise humeur générale avec laquelle fut accueilli le décret de la conscription, et l'opposition qu'il souleva dans toutes les villes et campagnes de la Sicile. Le discours que le Dictateur prononça, en faisant ses adieux à Messine, et que l'on trouvera plus loin, vient lui-même attester que c'était avec peine que la jeunesse endossait le baudrier.

Néanmoins, de Palerme à Messine, ce n'était qu'une suite non interrompue de détachements de volontaires accourus de divers points du continent; la plupart de ces détachements étaient très-nombreux et allaient le plus vite possible rejoindre l'armée méridionale.

Presque tous ces convois arrivaient de Gènes, dirigés par Bertani et sous le commandement de leurs officiers particuliers. C'étaient, en grande partie, des soldats et des officiers piémontais, lombards, toscans et florentins, ainsi que quelques Vénitiens, mais en petite quantité. Tous, généralement, étaient assez bien équipés et armés.

Une foule de décrets parurent à Messine dès l'arrivée du Dictateur. Les plus importants furent une suite d'arrêts des plus sévères contre tout attentat à la vie, aux biens ou à la sûreté individuelle de quelque individu que ce fut, y compris tous les employés de l'ancien gouvernement, même les sbires. Presque chacune des infractions à ce décret était justiciable des conseils de guerre, dont le jugement, exécutoire dans les vingt-quatre heures, entraînait la peine capitale. Les autres décrets avaient principalement rapport à la garde nationale, aux finances et aux fournitures des troupes. Il serait trop long de les énumérer.

Dès le lendemain de son arrivée à Messine, le Dictateur, avec la fixité d'idées qui lui est particulière, commençait les préparatifs du débarquement en Calabre. Pour cela, il fallait non-seulement une base d'opérations qui était la Sicile tout entière, mais un point de départ. Messine, devenue une ville neutre, bien que la circulation des pavillons des deux partis y fut autorisée, ne pouvait convenir. De plus, l'ennemi aurait trop facilement su tout ce qui s'y passait. On choisit donc le Faro.

Le Faro est un village situé à l'extrémité d'une pointe de sable à laquelle il a donné son nom et qui, lorsqu'on arrive à Messine par le Nord, se trouve à droite de l'entrée du détroit. Deux étangs d'eau salée, communiquant avec la mer par un canal à moitié comble, occupent l'entrée et le centre de cette espèce de presqu'île. Ce sont les Anglais qui, lors de leur occupation, ont creusé ce canal pour abriter dans les étangs les nombreuses canonnières qu'ils entretenaient le long de la côte. À l'extrémité du Faro se trouve un fanal construit au centre d'un petit fort carré et casematé. À un kilomètre environ de celui-ci, sur la côte du large en dehors du détroit, existe un fort bastionné qui avait été abandonné avec armes et bagages par les Napolitains le surlendemain de l'affaire de Milazzo. Depuis la tour du Faro jusqu'au village, ce ne sont absolument que des sables au milieu desquels s'efforcent de surgir quelques touffes de cactus et de figuiers de Barbarie. La population est composée presque exclusivement de pilotes du détroit et de pêcheurs d'espérons.

Du Faro a Messine, il existait il y a quelques annees des batteries et des tours casematees, les unes tres-anciennes, les autres datant de l'occupation anglaise ou meme plus modernes; mais tout cela avait fini, faute d'entretien, par tomber en ruines, et il n'y existait pas un canon au moment ou se passaient ces evenements. La route strategique elle-meme etait dans un fort triste etat. L'artillerie y fut donc immediatement dirigee, et immediatement aussi, fut commence un ensemble de travaux de fortifications et de batteries, defensives pour le Faro, et offensives pour le detroit.

Chaque jour, plusieurs bataillons s'y rendaient le soir de Messine et le lendemain etaient releves par d'autres. Ils faisaient, pendant douze heures de jour, l'office de travailleurs et, pendant la nuit, celui de soldats. Car l'ennemi etait maitre du detroit; ses nombreux vapeurs le sillonnaient en tous sens; puis, les cotes de Calabre etant couvertes de troupes napolitaines, il paraissait chose bien facile, par une nuit obscure, de jeter a terre sur les plages du Faro quelques milliers d'hommes.

Le general Garibaldi allait tous les jours inspecter lui-meme les travaux de ces fortifications passageres et il en profitait pour passer en revue les bataillons de garde. Il avait toujours soin d'arriver sur les trois heures ou trois heures et demie du matin, c'est-a-dire a l'heure ou les appels avaient lieu. On y vit s'elever d'abord, comme par enchantement, une batterie de huit pieces de trente-deux avec des parapets d'une epaisseur moyenne de dix metres. C'etait la plus rapprochee du fanal.

Un chemin couvert reliait cette batterie a une deuxieme de trois pieces de soixante-huit, tirant en barbette. L'espece de courtine produite par le chemin couvert qui reliait ces deux batteries, etait armee elle-meme de plusieurs pieces de vingt-quatre, de caronades et de deux obusiers de seize. Puis venait, a l'entree du village, une troisieme batterie; une quatrieme fut elevee un peu plus tard a l'entree du canal et une cinquieme vis-a-vis l'eglise du Faro. Une grosse tour d'origine anglaise, construite pres du village, fut armee d'une caronade et d'une superbe coulevrine en bronze portant les armoiries des chevaliers de Malte. Les plates-formes du fort du fanal recurent elles-memes huit pieces de gros calibre. Tout cet ensemble presentait vers le detroit un front assez respectable pour ne pas etre a dedaigner.

Ces travaux avaient ete commences primitivement sous la direction d'un officier francais. Mais le general Orsini, ayant quitte le ministere de la guerre, vint prendre le commandement en chef de l'artillerie de l'armee meridionale et, en cette qualite, celui du Faro. Il n'eut rien de plus presse, naturellement, que de trouver mal tout ce qui avait ete fait, d'en modifier beaucoup les details et quelque peu l'ensemble. Il eut peut-etre mieux fait de laisser les choses aller leur train et de tacher de trouver des soldats aux nombreux officiers d'artillerie, sachant tout excepte ce qu'etait un canon, qu'il avait amenes de Palerme avec lui. Il y avait, en resume, de quoi mettre trois officiers par piece ou peu s'en faut.

Des le 10 aout, la pacifique presqu'ile du Faro s'etait metamorphosee en camp retranche. Sur la plage, en regard du detroit, s'alignaient trois cents ou trois cent cinquante barques de peche, future flottille de débarquement. A leur droite, deux batteries de campagne, trophées de Milazzo et de Calatafimi, deux batteries d'obusiers de montagne,

provenant de la fonderie de canons improvisée à Palerme, et une section d'obusiers de seize resplendissaient au soleil, abritées en arrière par une forêt de baionnettes en faisceaux, au milieu desquels se promenaient les factionnaires de chaque bataillon. Tout le village n'était lui-même qu'une vaste caserne où allaient et venaient constamment des convois de vivres et de munitions.

Pendant qu'au Faro tout était aux travaux, au débarquement et à la guerre, dans la bonne ville de Messine, qui avait rêvé pour l'avenir le calme et la tranquillité, rien n'était plus à la paix.

L'inquiétude recommençait à battre en brèche le courage des habitants, et l'apprehension d'un autre bombardement venait de nouveau les empêcher de dormir.

En effet, la cour de Naples, en espérant un instant arrêter diplomatiquement Garibaldi, avait pu s'imaginer qu'en faisant la part du loup elle le rassasierait, et avait projeté l'abandon de la Sicile pour conserver le reste du royaume; mais revenue de son erreur, elle commençait à s'émouvoir singulièrement de ces préparatifs de débarquement et de leur apparence menaçante.

Elle savait que les forces de Garibaldi s'élevaient déjà à plus de vingt mille hommes, véritables soldats, sans compter les non-valeurs et les inutilités. Des forts de la Torre del Cavallo, elle pouvait faire compter les canons de l'aventurier, du brigand auquel, cependant, on donnait le nom de général dans toutes les transactions de Palerme, de Milazzo et de Messine. Elle s'effraya donc à juste titre. Cet effroi gagna naturellement le général Clary, commandant de la citadelle, qui après avoir bien cherché, finit par trouver qu'évidemment les environs de Messine et, par suite, le Faro devaient être soumis aux termes et règlements de l'armistice et qu'en conséquence, l'armée méridionale devait aller faire plus loin ses préparatifs d'envahissement; les batteries qu'on élevait au Faro étant en fait selon lui des ouvrages agressifs contre la libre circulation du détroit et même contre les positions napolitaines des côtes de Calabre. C'était une interprétation libre et surtout large. Aussi, sa vive réclamation fut-elle réfutée encore plus vivement. Il s'en suivit pas mal de pourparlers et pas mal de notes échangées. Comme chacun tenait bon de son côté, il arriva ce qui arrive presque toujours en pareille circonstance, c'est que, de guerre lasse, on en resta là. Les Garibaldiens continuèrent leurs préparatifs, et le général Clary conserva l'avantage de pouvoir les examiner tout à son aise avec sa longue-vue de l'observatoire de la citadelle. Quant aux habitants, ils firent comme le général Clary; ils en prirent leur parti.

Bien des moyens furent employés pour réchauffer la tiédeur belliqueuse des citoyens. Un des plus originaux fut, sans contredit, les harangues en plein air renouvelées des Romains d'autrefois. Voilà le Forum, voilà la tribune aux harangues, voilà surtout le grand peuple. Mais hélas! le Forum est une petite place mesquine et froide, et la tribune aux harangues est représentée par des treteaux de saltimbanque.

Le peuple roi se compose d'une centaine ou deux de particuliers plus ou moins hétéroclites, et le grand orateur est un monsieur en vareuse rouge. Quelquefois, ce dernier était le padre Gavazzi, cordelier defroqué, homme éminemment éloquent, au dire des Siciliens et autres Italiens, je veux dire Piémontais. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il criait beaucoup. Quelques autres fois, c'était le padre Pantaleone, le

chapelain de Garibaldi, le cordelier de Calatafimi. Lui aussi ne manquait pas d'une certaine éloquence, et, de plus, il prêchait à l'ombre des voutes religieuses. C'était dans la cathédrale que ses conférences avaient lieu. Puis, il y eut les manifestations, produites exclusivement indigènes.

Ben-Saia, brave homme s'il en fut jamais, qui, dans toutes les tentatives révolutionnaires de la Sicile, a fait sa part, sacrifiant à la liberté, son idole, fortune et famille; Ben-Saia apparaissait sur la strada Ferdinanda, brandissant le drapeau national. Immédiatement la foule l'entourait, vite une démonstration à la cathédrale! Une musique! Celle-ci était vite trouvée. Alors au pas de charge, agitant les chapeaux, les mouchoirs, appelant les dames aux balcons, le cortège s'ébranlait, faisant la pelote de neige tout le long de la route, arrivait comme un torrent à la porte de la cathédrale que le bedeau s'empressait d'ouvrir à deux battants. La foule s'y précipitait, comme un fleuve déborde, ne s'arrêtant qu'à la balustrade du maître-autel. On se hâtait d'allumer tous les lampions et cierges disponibles. Pendant ces préparatifs, la cohue s'agitait tumultueusement dans l'église avec le va-et-vient d'une mer houleuse et un brouhaha à ne pas s'entendre. Puis, éclatait un air de musique, le plus vigoureux possible. Aussitôt après, les casquettes, les mouchoirs, les bras, les jambes reprenaient leur office aux cris répétés cent cinquante fois de: \_Viva la Italia! Viva la liberta! Viva Garibaldi! Viva Gavazzi! Viva la liberta! Viva Dumas! Viva il Re Galantuomo!\_ etc, etc.

Quand on avait ainsi bien crié, et que tout le monde avait la tête, la musique détalait, Ben-Saia la suivait, la foule emboîtait le pas, on faisait le tour par le Corso et insensiblement chacun rentrait chez soi, pendant que le bedeau éteignait ses cierges, refermait précipitamment la porte de son église, et, de peur d'une deuxième cérémonie analogue à celle-ci, se hâtait de mettre la clef sous la porte.

Toutes les manifestations se ressemblaient ou à peu près. Mais elles produisaient peu d'effet sur les sentiments belliqueux. Tout le monde, à Messine, était, sans contredit, partisan de la liberté et las du gouvernement napolitain: on voulait même bien se battre, à la rigueur; seulement on tenait à rester chez soi.

Le contact des royaux et des Garibaldiens n'amenait jamais en ville de rixes ni de vexations réciproques. Mais des consignes mal comprises provoquaient souvent des haros de part et d'autre. Un jour, un canot manoeuvre par un ou deux Garibaldiens, louvoyant pour sortir du port, s'approchait trop du fort San-Salvador dont un factionnaire, le premier venu, lui envoyait un coup de fusil. Naturellement, le bateau se hâtait de se mettre hors de portée. Un instant après, un canot du fort traversait le port pour venir à quai acheter des provisions. Les Garibaldiens, à leur tour, envoyaient aux Napolitains une bordée de malédictions et d'injures, et leur montrant une multitude de poings vigoureux, disposés à taper, les obligeaient de repartir en toute hâte. À la longue, ces taquineries devaient amener et amenèrent des coups de fusil.

Vers le 10, arriva un officier napolitain chargé d'une mission spéciale pour le Dictateur. Il devait, par tous moyens et toutes promesses, tâcher d'obtenir du général l'abandon de ses projets sur le continent. C'est à la même époque que le roi Victor-Emmanuel vint aussi mettre sa lettre dans la balance. Ni l'un ni l'autre ne purent rien obtenir.

L'officier napolitain s'en retourna, enchanté, dit-on, de l'accueil qu'on lui avait fait. Quant au roi Victor-Emmanuel, tout le monde connaît la réponse de Garibaldi.

Au 12, les préparatifs avaient pris des proportions gigantesques. De leur côté, les Napolitains, sur la côte opposée, prenaient leurs mesures, et l'escadre royale avait l'air, sinon l'intention, de vouloir faire bonne garde et empêcher tout débarquement. Elle se composait de six corvettes et de plusieurs petits avisos, ainsi que de quelques canonnières. Ce n'était pas sans une certaine appréhension que beaucoup, même des plus déterminés, parmi les officiers de l'armée méridionale, envisageaient les projets du Dictateur. Malgré la confiance sans bornes qu'on avait en lui et l'espece de fascination qu'il exerçait sur ses troupes, plus d'un, en réfléchissant à l'opération difficile qui allait être tentée, se prenait d'une inquiétude que tout semblait justifier.

N'était-ce pas bien osé d'essayer le passage d'un détroit occupé par une escadre ennemie, sous le feu croisé de ses bateaux à vapeur et de ses forts, sans autres ressources qu'une quantité de barques qui, au moment de l'action, seraient encombrées de soldats et dont quatre ou cinq à peine portaient de petits pierriers? Sans un seul bâtiment de guerre pour protéger le passage, à peine avait-on deux ou trois petits vapeurs pour servir de remorque. Si l'on ajoute encore à tant de désavantages et de probabilités d'insuccès les obstacles matériels que la violence des courants du détroit et la différence de marche des embarcations devaient apporter à un ordre régulier de débarquement, la confusion inévitable de toute opération militaire nocturne, on avouera qu'à l'idée des entraves qui pouvaient retarder et même faire échouer l'entreprise, chacun avait le droit de craindre pour le premier acte d'un drame dont le dénouement devait se jouer à Naples.

Quoi qu'il en soit, le général Garibaldi avait commencé, dès le 8, à masser ses troupes dans les environs du Faro. Presque quinze mille hommes y furent campés; au premier ordre, ils devaient se jeter dans les barques et tenter le passage sous la protection des batteries du Faro. La flottille se composait de plus de trois cents bateaux hâlés à sec sur la plage les uns contre les autres et les équipages bivouaquaient à côté de chaque embarcation. Elle était organisée en plusieurs divisions. L'une d'elles était commandée par un ex-lieutenant de vaisseau de la marine française, M. de Flotte, ancien représentant du peuple, qui, quelques jours de là, comme Roselino Pilo, devait trouver la mort à la tête de son petit bataillon ou, plutôt, de sa compagnie de marins français. Ce bataillon n'était pas un des éléments les moins curieux de l'armée nationale. Pour servir l'étranger, quelle qu'en fut la cause, aucun de ses membres n'avait mis de côté ni oublié les mœurs traditionnelles et les allures débrouillardes du troupier français. Aussi, appelait-on cette compagnie, le bataillon des \_croque-poules\_. Au milieu de ces sables inhospitaliers, lorsque, généralement, presque tout le monde restait sur un appétit féroce, obligé de serrer autant que possible les ceinturons et de grignoter de maigres pitances, le bataillon des croque-poules menait joyeuse vie et faisait bombance. On y mangeait des brochettes d'alouettes, des fricassées de pigeons, voire des rotis de gibier; on s'y procurait même des plats de douceurs. Aussi c'était à qui aurait des amis et des connaissances parmi les croque-poules; ou y était toujours bien accueilli, et, autour de chaque plat ou huit hommes se prelassaient, en se serrant on pouvait facilement trouver deux ou trois places.

L'artillerie de campagne, avec ses approvisionnements et les attelages,

était alignée sur la plage, prête à s'embarquer au premier signal sur le *City of Aberdeen*, le *Duc de Calabre*, l'*Elba* et l'*Oregon*. Une trentaine de grands bateaux plats, disposés pour transporter les chevaux et la cavalerie stationnaient dans le premier étang, où l'embarquement devait être plus facile qu'à la plage. De toutes parts, on était sur le qui-vive, et on attendait incessamment l'ordre de départ. On apercevait bien dans le petit golfe, entre la pointe du fort de Pezzo et la Torre del Cavallo, les croiseurs royaux; mais leurs mouvements étaient indécis et pouvaient, avec les bruits qui commençaient à courir, donner lieu à bien des suppositions.

Quelques fusées, lancées par la frégate amirale, attestaient seulement la surveillance supposée attentive des côtes du Faro par l'escadre napolitaine. Le 9, les préparatifs se continuèrent encore plus activement. Mais la nuit s'annonçait sombre et orageuse. Vers les six heures du soir, en effet, le ciel se couvrit de gros nuages, les côtes de Calabre disparaissaient dans des grains multipliés et le tonnerre grondait sourdement sur les hauteurs d'Aspri-Monte. La brise, qui avait fraîchi en même temps, rendait la mer tellement clapoteuse dans le détroit qu'il était peu probable qu'aucune tentative put être essayée avec succès contre la côte italienne. Cependant, à minuit environ, par une obscurité des plus intenses, vingt-cinq barques à peu près poussaient de terre à tout hasard chargées de volontaires, et appareillaient. Elles allaient tenter la fortune d'un premier débarquement: si elles réussissaient, c'était un premier succès, un jalon, un noyau de volontaires et d'officiers, surtout un chef donné aux insurgés de la Calabre.

En trois quarts d'heure, elles traversaient le détroit. Malheureusement, l'obscurité et la force des courants ne leur avaient pas permis de garder leur ordre de marche. Les unes vinrent faire tête sous les forts mêmes de Scylla; d'autres s'échouèrent près de la Torre del Cavallo. Les plus heureuses furent sous-ventées et aborderent à deux ou trois cents mètres plus loin que le fort d'Alta-Fiumare sur une belle plage de sable où elles purent jeter à terre leurs volontaires.

Deux cents hommes, en tout, débarquèrent. Mais Missori les commande et tous sont déterminés. Aussitôt à terre ils s'élancent isolément dans la montagne. Le lendemain, ils se retrouveront sur Aspri-Monte où ils ne tarderont pas à être rejoints par les bandes calabraises. Presque tous les hommes débarqués sont des guides dont Missori est le colonel.

En essayant de rejoindre le Faro, plusieurs embarcations de la flottille tombèrent en travers de l'escadre napolitaine qui ne souffla mot et les laissa porter sur Messine. L'une d'elles vint même se jeter sur l'avant d'un des bâtiments royaux qui pouvait l'anéantir d'un souffle, mais qui resta sourd, muet et aveugle. Le lendemain 10, une nouvelle tentative eut lieu sous les ordres du commandant de Flotte; on voulait avoir quelques nouvelles des volontaires débarqués la nuit précédente. Il était quatre heures et demie du matin lorsque son embarcation atteignait la côte. Mais à peine l'avant avait-il touché le sable que l'ennemi sortant de mille embuscades, vignes, jardins, trous, maisons, ouvre une vive fusillade sur lui. Deux Garibaldiens tombent grièvement blessés et on est forcé de retrograder, non sans avoir vigoureusement riposté au feu des royaux qui se hâtent à leur tour de s'abriter en laissant plusieurs des leurs sur le carreau. Cette petite expédition se composait de huit Anglais et huit Français. Dans la nuit du 10 au 11, une autre tentative échoua encore. L'escadre napolitaine s'était rapprochée du Faro et pesait passivement sur les opérations projetées.

Il y avait alors tantot au Faro, tantot a Messine, une signora, la comtesse della Torre, jeune et charmante femme, a nature sympathique, dont le costume demi-hongrois et la desinvolture gracieuse et militaire faisaient rever bon nombre des blesses ou des malades auxquels elle etait venue offrir le tribut de ses soins et ses consolations. On en a dit beaucoup de bien, on en a dit du mal. Il n'y a pas de chose, quelque bonne qu'elle soit, qui ne trouve son detracteur. Enfin, quoi qu'en aient dit quelques journaux bien ou mal informes, elle n'en partageait pas moins avec une Francaise, madame de \*\*\*, la direction des dames charitables, en petit nombre, il est vrai, qui prodiguaient leurs soins aux blesses et aux malades dans les hopitaux.

La journee du 11 se passa a embarquer l'artillerie, les chevaux et les hommes. Les vapeurs bondes de troupes, allumaient les feux a sept heures du soir. Les compagnies de la flottille etaient parees a sauter dans leurs embarcations.

Vienne le signal et tout cela va se mettre en mouvement. Mais, a minuit, arrive un ordre contraire et, dans la matinee du 12, toutes les troupes commencent a débarquer.

Vers une heure, dans la nuit, on avait entendu une fusillade tres-vive et quelques coups de canon pres des forts de Scylla et de Pezzo. L'escadre napolitaine etant restee silencieuse, c'etait donc a terre que l'on s'etait battu. Etaient-ce les volontaires débarques ou les Calabrais? Le feu cessait vers les deux heures un quart. Il recommençait une heure apres et durait jusqu'au petit jour. Au meme moment, un petit bateau, chasse par une corvette napolitaine, venait s'abriter sous les feux du Faro, et la corvette, trompee dans sa poursuite, s'arretait a portee de canon. C'etait un habitant de Reggio qui, a ses risques et perils, venait annoncer que quelques centaines de Calabrais, reunis dans les ravins d'Aspri-Monte, allaient se mettre en marche pour rejoindre les volontaires débarques l'avant-veille et qui, en ce moment, occupaient les hauteurs de Solano. Le débarquement des troupes et de l'artillerie faisait supposer, naturellement a tout le monde, un changement d'intentions de la part du general Garibaldi. Mais, il faut l'avouer, ce fut a regret que les volontaires, entasses depuis trente-six heures sur les vapeurs, se virent encore une fois jetes sur les sables brulants du Faro sans savoir quand il leur serait enfin donne de mettre le pied dans les Calabres.

## VI

Trois jours apres, une fregate sarde arrivait au Faro, et restant sous vapeur, communiquait avec le general Garibaldi. Ensuite elle venait au mouillage dans le port de Messine. C'etait le Victor-Emmanuel. Le meme soir, un petit aviso partant de Messine touchait aussi au Faro. Ces allees et venues excitaient vivement la curiosite generale. Le lendemain, on apprenait avec etonnement que le general Garibaldi s'etait embarque dans la nuit sur le Washington, dont tout le monde ignorait la destination; et on lisait une proclamation redigee a peu pres en ces termes: "Le general en chef Dictateur, etant oblige de s'absenter momentanement, laisse au general Sertori le commandement des forces de terre et de mer." Suivait un ordre du jour de ce dernier donnant a

l'armee et a la population connaissance de ce decret et ajoutant qu'il esperait qu'en l'absence du Dictateur, chacun s'efforceraient de continuer a faire son devoir. C'est a cette epoque que les troubles de Bronte eclaterent. Plusieurs assassinats et de honteuses scenes de pillage, provoques par les montagnards, obligerent d'en venir a une repression energique. Le general Bixio fut dirige sur ce point. Il fit saisir une vingtaine des principaux emeutiers qui passerent immediatement devant un conseil de guerre et furent fusilles seance tenante. Puis il vint a Taormini rejoindre le corps de Cosenz et la brigade Ehber.

Pendant que ces evenements se passaient au Faro, la ville de Messine, metamorphosee en grande caserne, tachait de faire contre fortune bon coeur en rouvrant ses magasins le plus gaiement possible. Tous les soirs, les musiques militaires circulaient dans la ville; et la strada Ferdinanda, ainsi que le Corso, un peu plus illumines et embannieres que dans les premiers jours, avaient presque un air d'allegresse.

Les manifestations continuaient, soit dans les eglises, soit sur des places publiques. Les statues de Francois II et de son pere avaient eprouve le meme sort qu'a Palerme. Une fois la nuit arrivee, il n'y avait plus guere que des Garibaldiens dans les rues et, par-ci par-la, quelques soldats napolitains attardes dans leurs provisions, ou quelques officiers dans leurs visites. On organisait activement les nouvelles recrues, et chaque jour des promenades militaires avaient lieu avec armes et bagages. Quelques-uns des corps camps au Faro avaient recu l'ordre de rentrer en ville.

Cependant la mesintelligence commencait a se mettre pour tout de bon entre les lignes de factionnaires opposees sur le champ de manoeuvres de Terranova. Presque chaque soir, on s'envoyait des gros mots et des coups de fusil.

Mais en ville, une fois le sac a terre et le fusil mis de cote, on continuait a vivre a peu pres en bonne intelligence.

Les echos d'alentour se jouissaient aux sons des airs guerriers que soufflaient a outrance les musiciens de la citadelle, pour charmer les entr'actes des grandes manoeuvres militaires que les soldats du general Clary executaient journallement sur la plage entre la citadelle et le fort San-Salvador. L'artillerie attilee y manoeuvrait grand train, a cote des bataillons de chasseurs qui devaient s'estimer heureux qu'on leur eut conserve ce petit espace pour se degourdir les jambes et ne pas perdre l'habitude du pas gymnastique.

Quand les parades etaient finies, les guerriers mettant bas la veste, endossaient la blouse, et labouraient intrepidement un long chemin couvert ou, plutot, une longue tranchee qui reliait la citadelle a San-Salvador.

Le lazaret, qui etait reste dans les dependances de la citadelle, avait ete converti en hopital. Mais, si la plus grande partie de cette garnison ne demandait pas mieux que de rester tranquille et de gouter les delices d'une prison forcee, il y en avait d'autres qui, malheureusement, aimaient l'odeur de la poudre et le bruit du fusil, de loin bien entendu, a en juger du moins par leur attitude journaliere aussitot qu'une affaire un peu serieuse s'engageait.

Le 13, il y eut presque une bataille en regle vers les dix heures du soir. Quelle en fut la cause? Naturellement il est impossible de le

savoir. Le fait est qu'une vive fusillade partit de la ligne napolitaine, leurs vedettes se replierent sur leurs grand'gardes; les grand'gardes sur la citadelle; toujours en tirillant avec acharnement. Puis, une fois a l'abri dans les chemins couverts, de nombreux cris de: \_Viva il Re!\_ retentirent pendant plus d'un quart d'heure. Quant aux Garibaldiens, comme il leur etait defendu de riposter, aussitot que l'envie de batailler prenait aux guerriers de la citadelle, ils se retiraient patiemment dans les ruines qui longeaient leur ligne de factionnaires et attendaient que la grele fut passee. Ce soir-la, cependant, l'alerte, en ville, fut des plus vives. Il y avait concert a la Flora, dans le jardin public de la strada Ferdinanda; par consequent, il y avait affluence et meme une assez grande quantite de dames. Les rues etaient illuminees et les boutiques a peu pres ouvertes. De nombreux volontaires et bourgeois flanaient dans les rues; tout cela avait quelque apparence de gaiete, lorsque retentissent tout a coup les premiers coups de fusil. Les volontaires dressent l'oreille, les civils cherchent au plus vite leurs portes, les femmes se trouvent mal, mais suivent leurs maris; les illuminations s'eteignent aux environs des debouches de la citadelle, les boutiques se ferment a grand fracas, puis la generale bat, les clairons sonnent l'assemblee. Un quart d'heure de ce tohu-bohu s'etait a peine ecoule que l'on voyait de fortes colonnes se diriger vers la place de la Cathedrale, la place de la municipalite, les quais, et occuper tous les points par lesquels les Napolitains pouvaient tenter d'entrer en ville. Il faut cependant avouer que, malgre la consigne, quelques rageurs ripostaient de temps a autre et renvoyaient aux royaux coup de feu pour coup de feu.

Une belle corvette a vapeur anglaise, achetees par le general Garibaldi, arrivait sur rade le lendemain, et on procedait immediatement a son armement. Une autre, plus petite, etait attendue.

Le 15, autre bataille, mais cette fois-ci, plus serieuse et en plein jour.

On ne sait toujours pourquoi ni comment elle commença. Une fusillade s'engagea entre les deux lignes de vedettes. Du reste, tout etait a l'orage ce jour-la.

Depuis le matin, on suffoquait de chaleur. Des nuages bronzes s'etaient accumules sur les monts Pelore. L'air, charge d'electricite, rendait les plus paisibles d'une humeur massacrant. Positivement l'atmosphere sentait la poudre.

Cette fois-ci, les Garibaldiens plus nerveux que d'habitude, prirent en mauvaise part les galanteries napolitaines.

Les royaux, habitues a faire ces petites guerres sans danger et peu disposes sans doute a se laisser ereinter au nez et a la face de leur citadelle, se replierent d'un seul bond jusqu'aux tentes de campement ou stationnait la grand'garde, a la limite des glacis de la citadelle.

La, soutenus par cette grand'garde et par une compagnie qui sortait du chemin couvert, ils tinrent un instant pour filer ensuite de plus belle et rentrer dans la place et dans les chemins couverts d'ou ils continuerent leur feu innocent sur les Garibaldiens qui, deja, avaient cesse le leur. Comme il fallait que la comedie fut complete, le canon vint terminer la representation par une vingtaine de coups tires on ne sait contre quoi ni contre qui. Naturellement, tant tues que blesses, il n'y eut personne de mort.

Mais des balles napolitaines etaient arrivees jusqu'a bord des batiments de guerre sur rade. La chaloupe de la fregate a vapeur, le \_Descartes\_, en ce moment en corvee au bout du quai, pres du champ de manoeuvres de Terranova, avait ete obligee de s'abriter derriere un chaland charge de charbon qu'elle remorquait, puis de l'amarrer en toute hate a quai et de rallier son bord au milieu d'une grele de biscaiens et de balles dont plusieurs traverserent les bordages de l'embarcation.

Il y eut des plaintes motivees, auxquelles on repondit par des excuses et par des explications qui n'en etaient pas. L'orage qui vint a eclater et une pluie torrentielle amenerent la fin des hostilites pour ce jour-la.

Le heros de la bataille fut, sans contredit, un maitre Aliboron qui vint, au milieu de la fusillade et de la mitraille, faire une fugue sur le champ de bataille, secouant ses oreilles et lancant des ruades dans toutes les directions. Ce brave animal, dont les elans de gaiete defiaient les balles et les biscaiens qui pleuvaient autour de lui, apres avoir use sa premiere ardeur, se mit tranquillement a brouter puis a suivre et regarder curieusement les parlementaires qui se succederent apres l'affaire. Mais il s'obstina, malheureusement pour lui, a vouloir bivouaquer sur le theatre de ses lauriers et, dans la nuit, il fut victime d'une seconde fusillade qui s'engagea vers les deux heures du matin.

Le lendemain, les Napolitains plierent leurs tentes, demolirent un grand batiment en planches qui leur servait de magasin, firent rentrer leur grand'garde et reculerent leur ligne de vedettes jusqu'au milieu de Terranova, ce qui n'empecha pas la meme comedie de se renouveler presque chaque jour avec une mise en scene analogue.

Cependant le temps passait, et a chaque nouveau soleil on se demandait: "Mais ou est donc le Dictateur?" Mille bruits et mille versions circulaient. Le general Garibaldi etait alle, disait-on, tout simplement a Naples. D'autres le faisaient prendre terre a Salerne avec une armee de volontaires piemontais. L'affaire se compliquait. On se mit alors a ruminer les faits passes.

Presque toute la marine a vapeur est absente. Qui sait ou elle est? Personne. On attendait de Palerme deux nouveaux bateaux a vapeur. Ou sont-ils? Tout le monde l'ignore. Beaucoup de nouveaux corps de volontaires avaient ete concentres a Milazzo. Que sont-ils devenus? Parbleu! voila l'histoire: les vapeurs ont embarque les troupes sans tambours ni musiques; ils sont partis de meme, ont attendu au large de Salerne le navire de Garibaldi et on est débarque.--Chacun repete en ville cette petite historiette et on unit par y croire. Deux jours se passent. On attend toujours avec anxiete l'arrivee d'un navire quelconque qui va, certainement, apporter des nouvelles officielles du débarquement a Salerne et de la marche en avant de l'armee independante. Espoir decu! Rien ne parait et tout le monde de repeter: Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir?

Mais voila bien une autre histoire. Un petit bateau calabrais annonce a son de trompe a qui veut l'entendre que l'on est alle jusque dans le porte de guerre napolitain de Castellamare, pres de Naples, attaquer un vaisseau, le \_Monarc\_, en cours d'armement. Evidemment, pour qui connait le caractere entreprenant et souvent temeraire du Dictateur, ce doit etre lui qui a tente le coup de main. Mais on a echoue tout en tuant le

capitaine; seulement si le navire eut été armé, on l'eût enlevé. Ce qui n'empêchait pas que l'on eût été obligé de s'en aller plus vite que l'on n'était venu, etc., etc.

Arrive un capitaine de navire de commerce sarde, tombant tout exprès du ciel à Messine, qui raconte comme quoi il a vu le général Garibaldi, bien vu en personne, à la baie des Orangers, en Sardaigne.--Ce n'est donc pas lui qui était à Castellamare ni à Salerne? répète tout le monde en chœur.--Mais en voici un autre qui prétend aussi l'avoir vu à Cagliari; puis un autre encore qui assure que le général est allé tout tranquillement à Palerme.

Un dernier jure, par la barbe de Mahomet, que toutes ces nouvelles sont erronées et que lui seul sait la vérité; lui qui arrive de l'île de Maddalena, lui qui a vu le Dictateur tranquillement occupé à visiter sa maisonnette de Caprera dans l'île du même nom. "Quand il est débarqué, ajoute-t-il, tous les habitants l'auraient volontiers porté en triomphe jusqu'à son ermitage. Il a eu toutes les peines du monde à éviter cet honneur."

On écoute, la bouche béante; mais, en revanche, on n'y comprend plus rien. Le général, tout à la fois à Salerne, à Naples, à Caprera, à la baie des Orangers, à Cagliari, à Palerme, c'est de la magie; les plus forts y perdent leur latin, et on renonce, jusqu'à nouvel ordre, à expliquer ce rebus dont l'arrivée seule du Dictateur pourra donner la clef.

Voilà, en effet, qu'un beau matin un vapeur anglais, le *Prince Noir*, arrive à Messine. Du plus loin qu'on l'aperçoit, on reconnaît sur son pont les uniformes garibaldiens. Le navire entre bientôt dans le port et vient mouiller près du fort San-Salvador. Le général Garibaldi, le général Tuerr, le colonel Vecchi, le colonel Bordone, etc., sont à bord. Le Dictateur débarque aussitôt, et se rend de suite à bord du *Queen of England*, sa nouvelle corvette, puis, de là à terre où il est reçu, comme toujours, aux acclamations de tout le monde.

Maintenant, voici les faits dans toute leur vérité: le général était allé effectivement à la baie des Orangers, à la Maddalena, à Caprera, à Cagliari, à Palerme, et à Milazzo.

Sur le point d'entrer sérieusement en campagne et en présence des forces accumulées par le gouvernement napolitain dans les Calabres, le Dictateur voulait, avant de se lancer dans les hasards de la seconde période de cette guerre, réunir tous ses moyens d'action; or depuis quelque temps il attendait des renforts qui n'arrivaient pas et qui, malgré les promesses de Bertani, paraissaient vouloir rester en route; il savait cependant que plusieurs convois avaient quitté Gênes et quelques autres points du littoral piémontais, et devaient se réunir en Sardaigne pour opérer tous ensemble leur débarquement au port de Sicile qui leur serait indiqué.

De longs jours s'étaient passés, et rien n'annonçait leur arrivée. Le Dictateur paraissait inquiet et préoccupé: il avait été prévenu sans doute par des dépêches de Turin qu'il se tramait quelque chose comme d'enlever ces renforts à l'armée méridionale et les envoyer opérer pour leur propre compte un débarquement sur les plages romaines. Ce projet insensé, conçu par je ne sais qui, existait réellement, et c'était juste ce qu'il fallait pour porter à la cause italienne un coup mortel. Cette tentative, sans avoir aucune espèce de chance de réussite, perdait

certainement a tout jamais le parti que representaient le Dictateur et son armee. En face d'evenements qui pouvaient tout compromettre, Garibaldi se hata de gagner la baie des Orangers en Sardaigne, point de rendez-vous des nouveaux volontaires. Que se passa-t-il? on n'en sait rien au juste. Ce qu'il y a de positif, c'est que le general Garibaldi les harangua et les fit rembarquer immediatement pour Cagliari d'ou ils purent etre diriges en toute hate sur Palerme et Milazzo. Ces nouveaux renforts s'elevaient a pres de six mille hommes: c'etaient des troupes tout organisees, il n'y avait qu'a les aligner sur un champ de bataille.

De la baie des Orangers, le general Garibaldi se dirigea sur l'ile de la Madeleine, dans les Bouches de Bonifacio, dont il etait peu eloigne: il n'avait pas voulu venir aussi pres de son ermitage de Caprera sans revoir ces lieux qui lui rappelaient tant de souvenirs d'affection et tant de soucis, de projets et d'inquietudes. En quelques heures a peine il arrivait avec le Washington au mouillage de la Madeleine en passant par le canal de l'Ours. C'est un des plus ravissants sites que l'on puisse voir, malgre sa sauvagerie et son aridite.

A peine l'arrivee du Dictateur fut-elle connue que la ville entiere se precipita au-devant de lui, on l'eut en effet volontiers porte en triomphe jusqu'a sa petite maisonnette.

Il ne sera peut-etre pas indifferant de donner quelques details sur l'habitation de Garibaldi. Que l'on se figure une petite maison carree, elevee seulement d'un rez-de-chaussee avec trois fenetres sur chaque cote, une varanda sur la facade et un petit semaphore rond sur la terrasse, dans lequel on peut a peine se tenir debout. A gauche, en regardant la maison, deux baraques de bois, dont l'une sert de cuisine et que le general habitait pendant que l'on construisait, comme il le disait, son chateau. Derriere ces deux baraques, un four. Devant la maison, un enclos en pierres seches fermant un jardin dans lequel poussent a grand'peine cinq ou six figuiers etiques, quelques courges et de maigres legumes qui ont l'air tout etonne d'avoir pu percer la couche de cailloux au travers desquels ils se sont fraye passage. Puis des lichens, des bruyeres odorantes et quelques fleurs sauvages aux parfums balsamiques. L'interieur de la maison se divise en trois ou quatre pieces habitables; deux, les seules occupees, sont a peine meublees. L'une, la salle a manger, possede une chaise; l'autre est la chambre a coucher, sous laquelle se trouve la citerne: elle est par ce fait fort malsaine; cependant le general n'a jamais voulu en habiter d'autre. Dans cette derniere se trouve un lit en fer sans rideaux, une vieille table vermoulue, deux chaises sans dossiers et une ancienne armoire. Chacun de ces meubles est un souvenir de sa mere et de sa femme, morte a la tache en partageant ses fatigues dans la campagne de Rome. Il y a aussi, appendu au mur, un medaillon contenant des cheveux de cette compagne devouee, un portrait d'elle, un autre de Vecchi, son aide de camp et son ami, l'historien de l'Italie opprimee qui deviendra plus tard l'historien de l'Italie affranchie, et qui, quoique fort riche, partage depuis longtemps les fatigues du general; ses deux fils sont officiers dans la marine piemontaise. Quant au restant des appartements, peu nombreux, ils servent de debarras et leurs fenetres sont veuves de presque toutes leurs vitres. On comprend, en voyant cette habitation, qu'elle est souvent solitaire et privee de ses proprietaires.

Mais ce qu'il y a de splendide, c'est la vue dont on jouit de quelque point que ce soit de la propriete. Dans le Nord, la ville de la Maddalena, et les hauteurs couvertes de fortifications qui sont en arriere, les Bouches de Bonifacio, les cotes de Corse; dans l'Est, la

mer, l'entree des Bouches, le feu de Razzoli; dans le Sud, les hautes montagnes de la Sardaigne sur un des contre-forts desquelles apparait, se decoupant en silhouette sur le ciel, l'ours gigantesque forme par un eboulement de rochers et qui a donne son nom au canal qui communique du port de la Maddalena avec la haute mer; dans l'Ouest, encore la Sardaigne, des collines couvertes de pins et de campagnes toujours vertes aux reflets irises. Il y a de quoi contenter l'amateur de points de vue le plus difficile.

Garibaldi parut eprouver un grand bonheur a faire visiter son maigre manoir a ses compagnons d'armes. Malgre lui, il montra que les proprietaires sont les memes partout. Apres quelques heures donnees a ses souvenirs, il repartait en donnant une vigoureuse poignee de main au vieux patre et fermier tout a la fois qui sert de garde general a son domaine. Une particularite curieuse et qui etonna singulierement ceux qui n'avaient pas ete inities a la vie intime du Dictateur a Caprera fut de voir accourir au-devant de lui, aussitot qu'il parut aux confins de son territoire, une petite vache qui vint recevoir ses caresses avec les demonstrations de la joie la plus vive, mais en regardant fortement de travers et avec mefiance ceux qui accompagnaient le general; elle avait evidemment aussi envie de leur donner des coups de corne qu'elle etait contente de caresser son maitre. Cet animal, qu'il avait eleve lui-meme et nomme Brunettina, obeit a sa voix comme le chien le plus soumis obeirait a son maitre. Dans la vie d'un homme comme Garibaldi, le plus petit detail devient interessant.

En quittant Caprera, Garibaldi se dirigea sur Cagliari pour hater le depart de ses transports et, de la, sur Palerme, ou il ne resta que quelques heures; il fit route ensuite sur Milazzo. Le vapeur anglais le Prince Noir en partait en ce moment pour Messine, et le general fit demander pour lui et sa suite un passage qui lui fut accorde avec empressement.

Quant a l'affaire du Monarc, il va s'en dire que Garibaldi y etait tout a fait etranger et que ce coup de main, aussi mal concu que maladroitement dirige, avait ete tente non-seulement sans son consentement, mais meme contre ses ordres. Certes ceux qui se jetaient, tete baissee, dans une entreprise aussi temeraire montraient un courage digne d'un meilleur succes, mais dans des operations de ce genre, il faut surtout une direction intelligente et une experience a toute epreuve. Cette tentative avortee et qui, de part et d'autre, couta la vie a plusieurs officiers, fut generalement mal vue et hautement desapprouvee.

La premiere visite du Dictateur a son retour fut pour le Faro, d'ou chaque jour et presque chaque nuit on reussissait a jeter de faibles detachements de volontaires sur les cotes de Calabre. Les travaux de fortification avaient ete entierement termines et presque toute l'escadre dont pouvait disposer le general s'y trouvait alors reunie, elle se composait de:

Le <u>Tukery</u> (ancien <u>Veloce</u> ) arme, portant 800 hommes.	
Le <u>Washington</u>	-- 800 --
L' <u>Oregon</u> (Belzunce)	-- 300 --
Le <u>Calabria</u> (Duc de Calabre)	-- 200 --
L' <u>Elba</u>	-- 200 --
Le <u>City of Aberdeen</u>	-- 1,200 --
Le <u>Torino</u>	-- 1,500 --
Le <u>Ferret</u> , arme	-- 200 --

L'\_Anita (Queen of England)\_ arme -- 1,800 --  
L'\_Indipendente\_, arme -- 1,700 --  
\_Un autre\_ (nom inconnu) arme -- 800 --  
plus, environ 250 bateaux de flottille, dont 20 ou 30 armes de pierriers  
ou de petits obusiers de 4.

C'etait donc un total d'a peu pres 10,000 hommes sans compter ceux de la flottille, que l'on pouvait débarquer en un seul voyage sur la terre ferme. Quant a la cavalerie et a l'artillerie, elles etaient, comme il a ete dit plus haut, destinees a etre embarquees sur des bateaux disposes \_ad hoc\_ et ou les precautions les plus grandes etaient prises pour que le débarquement put s'operer d'une maniere prompte et facile en face de l'ennemi.

Les Napolitains avaient, pendant l'absence du general, evacue les citadelles d'Augusta et de Syracuse. Leurs garnisons avaient ete rejoindre en Calabre les armees de Palerme, de Milazzo et de Messine. Chaque soir, de la cote sicilienne on apercevait de l'autre cote du detroit les feux allumes dans la montagne par les volontaires et les insurges de la Calabre. On en avait, du reste, journellement quelques nouvelles, tantot par des Calabrais, d'autres fois par des volontaires expedies par Missori. Ils avaient eu plusieurs engagements avec les Napolitains, et avaient eu deux hommes tues et deux blesses. Ils leur avaient aussi fait eprouver quelques pertes et leur avaient pris plusieurs hommes. Ils resterent douze jours dans les montagnes et comptaient parmi eux Mario Alberto, le mari de la celebre miss White et le colonel Massolino, commandant en second. Presque chaque nuit, dans la ville, des deserteurs trouvaient moyen de passer aux Garibaldiens, les generaux de l'armee royale estimaient eux-memes a plus de dix mille le nombre des desertions depuis le commencement de la guerre.

Les deux ou trois jours qui suivirent le retour du general Garibaldi virent arriver dans le port meme de Messine plusieurs vapeurs charges de volontaires; en passant a cote du fort San-Salvador, il y avait souvent echange de paroles peu amicales entre les soldats napolitains et les casaques rouges.

Plus que jamais tout fut au débarquement, on recommenca a masser les troupes au Faro. A quelque prix que ce fut on enrolait des matelots partout ou l'on en trouvait.

Les deux fregates sardes mouillees dans le port ainsi que la fregate anglaise eurent de nombreux deserteurs, au grand mecontentement de leurs commandants.

Presque chaque jour il y avait des coups de canon echanges du Faro, soit avec les forts de Pezzo, d'Alta-Fiumare ou de la Torre del Cavallo, soit avec l'escadre qui paraissait vouloir prendre une part plus active a la defense des cotes de Calabre; mais ce feu a longue portee avait un resultat a peu pres nul; les boulets napolitains tombaient a moitie distance et quelques-uns seulement de ceux du Faro venaient en mourant atteindre de temps a autre leur but. Le 15 aout, il y eut aussi une vive alerte. Le \_Descartes\_, fregate a vapeur francaise, ayant, a huit heures du matin, fait une salve pour la fete de l'Empereur, on crut au Faro a un bombardement par la citadelle. La meme panique se produisit en ville. Aux deux ou trois premiers coups, tous les habitants se precipiterent aux portes et aux fenetres pour etudier avec anxiete l'explosion des projectiles. Toutes les troupes se prirent a courir aux armes. Heureusement quelques personnes mieux avisees, apres avoir compte vingt

et un coups, jugerent que ce devait etre un salut et tranquilliserent la foule a laquelle d'ailleurs les nouvelles arrivant du quai rendirent immediatement sa quietude du matin. Les batiments de guerre etrangers sur rade s'empresserent aussi, eux, de feter par des salves et en se pavoisant la fete du souverain francais. Les Napolitains seuls, forts et batiments de guerre, s'abstinrent de toute politesse. C'etait au moins une inconvenance.

Dans le port de Messine on s'occupait activement de l'armement du Queen of England, baptise l'Anita en l'honneur de la femme de Garibaldi, ainsi que de celui d'un autre vapeur a grande vitesse et a aube, nouvellement achete aux Anglais. L'escadre napolitaine paraissait inquiete et l'amiral qui la commandait avait demande des renforts immediats a Naples, n'ayant pas, disait-il, et cela etait vrai, un seul batiment a opposer a l'Anita, qui devait porter vingt-deux canons Armstrong, mais qui, de fait, n'etait qu'un grand bateau a helice fort casse et dont l'echantillon eut permis difficilement la moitie de cette artillerie.

Un nombreux convoi d'armes, débarque en ce moment a Messine, ainsi que celles apportees par Alexandre Dumas, permirent d'armer avec des carabines de precision plusieurs bataillons de chasseurs qui jusque-la avaient conserve le fusil de munition.

Le 18 aout, arrivaient encore plusieurs transports charges de volontaires piemontais et toscans. Toutes ces troupes, aussitot débarquees, etaient acheminees sur le Faro ou l'armee nationale etait concentree. On apprenait aussi que la brigade Ehber et celle de Bixio marchaient sur Messine et devaient etre deja a Taormini et meme plus pres. Mais rien n'avait transpire des projets du general Garibaldi. Toute l'escadre, moins trois ou quatre vapeurs, etait mouillee sous les batteries du Faro. On supposait les absents en mission vers Palerme ou Milazzo.

Le 17 au soir, le general Tuerr avait accompagne Garibaldi dans une reconnaissance sur la route de Taormini. Le 18, tout le monde, excepte les intimes, croyait Garibaldi au Faro, lorsque le 20, au matin, le Bearn, paquebot des messageries imperiales, arrive du Levant eu relache a Messine et annonce qu'il a apercu en entrant dans le detroit, a quelques milles dans le Sud de Reggio, deux navires dont l'un est a la cote, et qui viennent de débarquer une grande quantite de soldats paraissant Garibaldiens. Il ajoutait qu'au moment de son passage, l'escadre napolitaine s'approchait du lieu du débarquement et que deux corvettes avaient immediatement ouvert leur feu contre les troupes débarquees et sur le batiment echoue. Le point qu'il designait pour theatre de cet evenement etait la Torre delle Armi, au-dessous du village de Mileto.

Grande rumeur des lors, et bientot le débarquement officiel de l'armee nationale est annonce par une proclamation. Le soir, la ville est brillamment illuminee et l'on attend avec une vive impatience les details qui ne manqueront pas d'arriver le lendemain.

Voici ce qui s'etait passe.

Depuis quelques jours, les brigades Bixio et Ehber ne faisaient que marches et contre-marches. Ces brigades avaient accapare plusieurs grands bateaux sur lesquels avaient meme eu lieu quelques preparatifs d'embarquement. Des le 17, la brigade de Bixio etait a Giardini, et

celle de Tuerr a Taormini.

Le 17, dans l'apres-midi, deux bateaux a vapeur, le \_Franklin\_ et le \_Torino\_, viennent mouiller a Taormini. Le \_Franklin\_, plus pres de terre et le \_Torino\_ plus au large. L'embarquement de la brigade du general Tuerr commença immediatement. A cinq heures environ, l'operation etait terminee et les deux vapeurs faisaient route de conserve pour Giardini.

Le 18, au matin, on commençait l'embarquement de la brigade Bixio. Vers une heure, le general Garibaldi arrivait et pressait activement le depart. A huit heures du soir, il etait termine. Les deux capitaines des batiments avaient du etre provisoirement releves de leurs commandements. Garibaldi prit celui du \_Franklin\_, et Bixio celui du \_Torino\_. On appareilla vers les onze heures du soir. Le 19, au petit jour, on etait sur la cote de Calabre a la Torre delle Armi, pres de Mileto, village situe au sommet d'un mamelon.

Une magnifique plage de sable, ou la mer brise a peine, s'etend au loin avec complaisance, offrant toutes facilites au débarquement. Sur la droite, a l'extremite de la plage, on distingue une eglise et un peu en arriere, a moitie cote, le telegraphe. Les deux navires ont le cap a terre. Vis-a-vis d'eux, on aperçoit la route royale qui longe la cote et une belle magnanerie dont les plantations vont en s'elevant par etages. L'habitation est au sommet du premier plateau derriere lequel s'elevant en amphitheatre une foule de points culminants etages les uns au-dessus des autres.

De Napolitains, pas de traces. Seulement on distingue, a douze milles environ dans le Nord, les fumees de leur escadre. Le \_Torino\_ marche toujours a grande vitesse et s'echoue; mais le fond est de vase molle et le navire reste horizontal. Le \_Franklin\_ arrive presque aussitot; il stoppe a temps et evite le sort du \_Torino\_. Immediatement le débarquement commence sans autre ressource que les embarcations des deux navires. Cependant il s'opera avec une telle activite, chacun y apporta tant de bonne volonte que, trois heures apres, tous les volontaires se trouvaient a terre et les deux brigades etaient organisees et mises en mouvement.

A l'instant ou elles venaient de prendre position sur les premieres hauteurs en arriere de la plage, tandis que le quartier general s'etablissait dans l'habitation de la magnanerie, on vint prevenir le Dictateur que l'escadre napolitaine se dirigeait a toute vapeur vers le lieu du débarquement. Ordre fut donne de suite au \_Franklin\_, qui essayait de renflouer le \_Torino\_ de l'abandonner et d'appareiller a l'instant pour Messine en faisant fausse route. Quant a l'equipe du \_Torino\_, il recut l'ordre d'evacuer le navire. Dans ce moment, une corvette napolitaine, arrivee a portee, commençait a tirer. On voulut mettre le feu au batiment; mais ce fut en vain. Les matelots, qui, a ce qu'il parait, n'etaient pas payes pour se faire tuer, refuserent obstinement d'armer une embarcation pour retourner a bord. La seconde corvette, aussitot a portee, ouvrit egalement son feu, non-seulement sur le \_Torino\_, mais encore et surtout sur les colonnes de Garibaldiens qu'elle apercevait a terre. L'ordre fut alors donne aux troupes de descendre dans le ravin derriere les hauteurs sur lesquelles elles etaient campees. Comme on n'avait pas d'artillerie pour repondre au feu de l'escadre, il n'y avait pas d'autre parti a prendre.

Pendant plus d'une heure, les corvettes continuerent leur canonnade. C'est en ce moment que passa le \_Bearn\_.

Une autre corvette napolitaine, restée en arrière, se détacha immédiatement pour lui courir sus. Mais, quand elle eut reconnu, en s'approchant, l'énormité de ce transatlantique et surtout le pavillon français, elle se hâta de rejoindre ses conserves.

Bientôt, les corvettes napolitaines arment des embarcations et les envoient à bord du \_Torino\_. Des amarres sont établies et les corvettes essaient aussi, mais en vain, de le désensabler. Ne pouvant y réussir, pas plus que le \_Franklin\_, elles finissent par le piller et y mettre le feu.

L'armée passa cette première nuit dans un \_fiumare\_, à un mille et demi environ du lieu du débarquement. Quelques volontaires calabrais, accourus incontinent, assurèrent au général Garibaldi qu'il n'y avait, dans les environs, aucune troupe royale. Cependant, on s'éclaira avec soin et on fit bonne garde.

Les deux brigades trouverent peu de ressources en approvisionnements. Le 20, à deux heures du matin, on se mettait en route, marchant en colonnes et par sections. La division d'avant-garde se composait du demi-bataillon de droite des chasseurs génois commandés par Menotti; puis venait la première brigade commandée par Bixio, à la tête de laquelle marchait Garibaldi, la brigade Ehber et enfin le deuxième bataillon de chasseurs génois qui servait d'arrière-garde. Le demi-bataillon de gauche de Menotti était déployé en éclaireurs sur le flanc droit de la colonne. Quoiqu'il fit une chaleur atroce, on marchait gaiement et en chantant comme s'il s'agissait simplement d'un changement de garnison. De toutes parts les habitants accouraient, saluant la colonne de mille vivats. On marcha ainsi jusqu'à sept heures du matin, et on prit un moment de repos dans un endroit où la route se dissimule entre deux collines. À onze heures et demie, on arrivait au petit village de San-Lazaro où l'on s'arrêta pour se reposer jusqu'à la nuit tombante. Des grand'gardes avaient été placées assez loin en avant du village, et les volontaires avaient reçu l'ordre de ne pas s'éloigner un instant de leurs faisceaux. À sept heures du soir, la petite armée quittait San-Lazaro, se dirigeant directement sur Reggio. À minuit, on faisait halte, et le général Garibaldi, ayant réuni les généraux et les officiers supérieurs, prenait ses dispositions d'attaque. Il fut décidé qu'on changerait de route, et qu'on prendrait à travers champs vers la montagne. À trois heures du matin, on descendit sur les faubourgs de Reggio, et à trois heures et demie, la fusillade s'engageait avec quelques compagnies napolitaines postées sur la route, qui furent rapidement mises en déroute par deux bataillons garibaldiens et faites presque entièrement prisonnières. Le bataillon de chasseurs génois de Menotti se précipita au pas de course dans les rues du faubourg, appuyé par la première brigade. En un instant, le bataillon napolitain qui l'occupe, quoique embusqué dans les maisons, les vignes et les jardins, est refoulé vers la ville où il se hâte de se réfugier. Les Garibaldiens y entrent peule-mele avec lui. Vers midi, le fort de la Marine, situé au bord de la mer et armé de seize pièces de canon de gros calibre, ouvrait ses portes, baissait son pont-levis et se rendait avec armes et bagages sans brûler une amorce.

Ce fort n'était, à proprement parler, qu'une batterie dirigée contre la mer, mais fermée à la gorge par une muraille bien crénelée, percée de plusieurs embrasures armées d'obusiers et de pièces de 12. Le général

Garibaldi s'y reposa quelques instants, puis, se mettant à la tête de la deuxième brigade, il fit un mouvement de flanc pour tourner les hauteurs du château. Le général Bixio venait d'être blessé légèrement au bras gauche, il avait eu son cheval tué sous lui et son revolver cassé à sa ceinture par une balle.

Pendant que le général Garibaldi opérait son mouvement tournant, la première brigade se ralliait au fort de la Marine pour commencer l'attaque de la ville.

Le château de Reggio, situé au sommet du mamelon sur lequel la ville s'élève en amphithéâtre, envoyait des volées de canon dans toutes les directions et partout où il pensait pouvoir atteindre les assaillants. La place fut bientôt attaquée par trois points à la fois: la grande rue, les hauteurs en arrière du château et les quais. C'est surtout dans la grande rue que le combat fut le plus vif. Masses sur la place du Dome, appuyées par une batterie d'artillerie et ayant sur leur droite une petite rue fortement barricadée et conduisant au château, les Napolitains, en bataille sur la place, embusqués sur le perron de la cathédrale et aux fenêtres, s'appretaient à faire une vigoureuse résistance. Ils avaient une grande confiance dans leur position, pensant qu'ils ne pouvaient être attaqués que de front et avec un grand désavantage.

Le combat se prolongea effectivement sur ce point jusque vers le soir; mais enfin, vigoureusement abordées à la baïonnette, les troupes royales durent battre en retraite et en désordre sur le château, abandonnant six des huit pièces qui étaient en batterie sur la place.

Vers les dix heures du soir, le bataillon de Menotti attaquait de front une forte barricade barrant le passage qui conduit de la grande rue au château, à deux cents mètres tout au plus de celui-ci et sous un feu plongeant des plus dangereux. Le combat fut long; mais, intérieurement entraînés par Menotti, les chasseurs génois finirent par se précipiter à la baïonnette sur la barricade dont ils s'emparèrent vers les trois heures du matin, et dans laquelle ils s'établirent pendant que les royaux se repliaient pas à pas vers le château sans ralentir leur feu. La ville était donc au pouvoir de l'armée nationale. Le reste de la nuit, les canonnières du château continuèrent à envoyer, de ci de là, quelques paquets de mitraille et quelques boulets, mais sans résultat.

Le matin, de bonne heure, l'armée nationale, décidée à en finir, commença ses dispositions d'attaque contre le château. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer le général Vial à proposer l'évacuation. Cette offre fut acceptée immédiatement. C'était le 21, au matin, que se passaient ces événements.

La capitulation fut bientôt convenue et signée. La garnison remettait le château et tout son matériel: artillerie, armes, approvisionnements et munitions, au général Garibaldi. Les troupes royales, avec armes et bagages, mais sans munitions, devaient descendre sur le quai qui leur était réservé jusqu'à leur départ. Aussitôt convenu aussitôt fait, et immédiatement les Napolitains gagnèrent l'emplacement où ils devaient attendre leur embarquement, pendant que l'armée nationale, pressée de marcher en avant, commençait son mouvement sur San-Giovanni où, disait-on, deux divisions l'attendaient dans des positions formidables et fortifiées de longue date.

## VII

Pendant que Garibaldi attaquait Reggio, le canon grondait partout dans le detroit; les batteries du Faro échangeaient des boulets avec un ou deux navires de l'escadre napolitaine, ainsi qu'avec les forts de Pezzo, de la Torre del Cavallo et d'Alta-Fiumare, a propos d'un débarquement qui avait lieu pres de la Bagnara.

Dans la matinee du 21, de tres-bonne heure, le general Cosenz etait descendu en Calabre, pres de Scylla, avec une brigade composee de douze cents hommes environ, un bataillon de chasseurs genois et le bataillon francais commande par de Flotte.

C'est a l'entree d'un grand \_fiumare\_, pres d'un petit village, entre Scylla et la Bagnara, que les troupes furent mises a terre. Le bataillon francais, débarque un des premiers, repoussa les quelques troupes napolitaines expediees de la Bagnara, et bientot toute la colonne prit la route de Solano, village situe dans la montagne, a cinq heures de marche environ du lieu de débarquement. Elle fut aussitot assaillie de toutes parts par les royaux, qui occupaient les hauteurs et s'etaient retranches dans une petite maison blanche ou l'on avait etabli un avant-poste. Le bataillon francais fut envoye par le general Cosenz pour en debusquer les Napolitains et s'emparer de la hauteur. Ce coup de main, hardiment execute, eut un plein succes. Malheureusement le commandant de Flotte fut tue roide d'une balle dans la tete a l'instant ou, apres avoir blesse deux officiers napolitains, il en faisait prisonnier un troisieme.

Les soldats vengerent terriblement leur chef, auquel le general Garibaldi fit rendre le surlendemain les honneurs militaires dans l'eglise de Solano. C'est sous une des dalles du choeur que les restes de de Flotte sont deposes et, par ordre du Dictateur, on doit y elever un monument.

Le bataillon francais et son commandant furent mis a l'ordre de l'armee, et le capitaine Pogam en prit provisoirement le commandement.

La brigade de Cosenz, aussitot les Napolitains repousses, continua son mouvement en laissant Solano sur la gauche, et gagna les hauteurs pour arriver au-dessus de San-Giovanni, tournant ainsi completement les positions napolitaines qui ne devaient pas tarder a etre attaquees de front par le general Garibaldi.

Le 22 au matin, pendant que ce mouvement s'executait, un singulier evenement se passait au Faro. Une grande fregate napolitaine a helice, de soixante canons, entrait dans le detroit et venait reconnaitre, a petite distance, les batteries du Faro avec lesquelles elle engageait une violente canonnade qui dura plus d'une demi-heure. Quelques instants apres, un vapeur a helice francais, rangeant les cotes de Calabre, se presentait aussi a l'entree du detroit et etait recu a coups de canon par le Faro. Ce ne fut qu'au dix-huitieme coup que les canonniers reconnurent leur erreur et cesserent le feu. Le lendemain 23, au matin, le \_Prony\_ arrivait sur rade de Messine, et une demande de satisfaction etait envoyee au commandant en chef de Messine. A midi, le \_Descartes\_ appareillait avec le \_Prony\_ pour aller mouiller sous le Faro et etre pret a agir si pareil evenement se renouvelait.

Mais le general Tuerr, commandant le Faro, s'etait hate de repondre a la reclamation de notre consul a Messine, M. Boulard, et de lui transmettre ses profonds regrets pour l'erreur qui avait eu lieu bien involontairement. Au milieu du feu et sans longue vue, on n'avait pu distinguer le pavillon francais, car celui des Napolitains, meme a petite distance, permet a peine d'apercevoir les armoiries jaunes frappees sur le blanc du pavillon; en outre, les canonniers etaient sous l'influence de l'indignation causee par la conduite sans precedent de la fregate napolitaine, le \_Borbone\_, qui, arrivee dans le detroit sous pavillon francais, avait tranquillement reconnu les batteries, pris une position avantageuse pour les attaquer, et commence un feu meurtrier sur des hommes occupes sans defiance a la regarder. Ce n'est qu'a la deuxieme bordee que le pavillon francais avait ete amene et remplace par la banniere napolitaine. Sans prendre positivement ce fait pour excuse, le general offrait la plus ample satisfaction au commandant francais, tout en fletrissant la conduite du batiment de guerre napolitain qui n'avait pas craint, en enfreignant toutes les lois maritimes internationales, d'etre la cause de l'exasperation des Garibaldiens; ce qui les avait entraines, dans leur exaltation, a tirer trop legerement sur un navire dont ils ne distinguaient pas au juste la nationalite.

Nonobstant, les commandants des trois batiments de guerre francais sur la rade de Messine, la fregate a vapeur le \_Descartes\_, et les avisos le \_Prony\_ et la \_Mouette\_, avaient decide que pendant que la \_Mouette\_ se rendrait a Naples pour prevenir l'amiral de ces faits, le \_Descartes\_ et le \_Prony\_ iraient mouiller en branle-bas de combat pres du Faro, de maniere a etre a meme de repousser par la force une nouvelle agression de ce genre.

En consequence, a midi, les deux navires s'etaient diriges sur le Faro, au grand emoi de la population de Messine qui n'avait pas vu sans inquietude les preparatifs de branle-bas executes a bord des batiments francais. Il paraissait qu'une reponse peu convenable d'un autre officier general de l'armee garibaldienne, etait venue detruire le bon effet produit par la lettre si convenable et si digne du general Tuerr, et avait rendu necessaire cette demonstration de la part des commandants francais. A deux heures environ, les deux navires jetaient l'ancre un peu en dedans de l'entree du detroit, et dans une position ou leurs batteries prenaient en enfilade toutes celles du Faro.

Ceci se passait le 23. Vers les six heures du matin, la fregate le \_Borbone\_ se rapprochait du Faro et recommençait l'attaque des batteries. Pendant pres de trois quarts d'heure, le feu fut tres-anime des deux cotes; mais enfin la fregate se laissa culer et vint mouiller pres de la citadelle ou elle débarqua en toute hate ses blesses.

C'est pendant cette operation que les deux batiments de guerre francais quittaient eux-memes le port pour aller prendre leur position au Faro. Aussitot qu'ils eurent jete l'ancre, on vit que le \_Borbone\_ se dirigeait dans le Sud, tenant le milieu du detroit, accompagne des quatre vapeurs royaux qui composaient en ce moment toute l'escadre. Quelques instants, elle resta stationnaire vis-a-vis Reggio, puis on la vit border ses voiles et laisser porter vent arriere dans le Sud, pour debouquer du detroit ou on ne la revit pas, non plus que les batiments de guerre napolitains qui marchaient de conserve avec elle. Il etait environ cinq heures du soir, au moment ou, de l'autre cote du detroit, on apercevait le pavillon national arbore sur le fort de Pezzo.

Il ne restait qu'un petit vapeur de transport a San-Giovanni, ainsi que deux ou trois autres a Reggio, mais sous pavillon parlementaire: c'etaient ceux qui operaient l'evacuation des troupes. A partir de ce moment, la libre circulation du detroit etait donc abandonnee a l'escadre de Garibaldi sans que l'on put expliquer ni comprendre une semblable determination de la part de l'officier general qui commandait les forces de mer du roi des Deux-Siciles. Car il est evident qu'il aurait pu encore faire beaucoup de mal aux troupes nationales et appuyer de son feu, non-seulement les forts de Pezzo, Alta-Fiumare, Torre del Cavallo et Scylla, mais encore proteger les divisions de San-Giovanni, balayer la route royale qui suit le bord de la mer et rendre la marche des troupes nationales difficile et longue en les obligeant a prendre par la montagne.

Deux seules raisons peuvent, expliquer ce fait inoui: la premiere, la mauvaise volonte; la deuxieme, c'est que la fregate le Borbone, qui devait se sentir mal a son aise depuis son premier engagement avec le Faro ou elle avait abuse du pavillon francais, put regarder comme un acte agressif contre elle-meme l'appareillage des batiments francais. Ceux-ci en effet, etant venus mouiller tres-pres des batteries, pouvaient lui donner a supposer qu'ils etaient peu disposes a souffrir une nouvelle attaque et prêts meme a lui demander satisfaction. Dans ce cas, ce qu'elle avait de mieux a faire etait evidemment de filer le plus rapidement possible, et c'est ce qu'elle fit.

Le meme matin, deux heures environ avant l'affaire du Borbone et des batteries du Faro, un combat d'avant-garde s'engageait sur la terre de Calabre, au-dessous des hauteurs de San-Giovanni, entre les avant-postes napolitains et les avant-gardes du general Garibaldi.

Cette petite action eut lieu au milieu de champs de vigne et d'oliviers; malgre les avantages de leur position, les royaux durent, apres une fusillade assez vive, et quoiqu'ils fussent soutenus par plusieurs obusiers qui envoyaient, dans la direction des tirailleurs ennemis, force obus et mitraille, se replier sur leurs positions de San-Giovanni. Le feu cessait vers les neuf heures du matin.

A partir de la meme heure, l'armee nationale, au fur et a mesure que les troupes arrivaient, etait dirigee par Garibaldi de maniere a prolonger, par la droite, la gauche de l'armee napolitaine en contournant, par des sommets plus eleves, les positions militaires occupees par les deux divisions des generaux Melendez et Briganti.

Ces divisions comptaient environ dix mille hommes avec artillerie et cavalerie. Depuis longtemps deja, cette armee etait campee au meme endroit et y avait accumule de grands moyens de resistance. Elle occupait le sommet de deux plateaux, appuyant sa droite a un telegraphe et ayant son front defendu par un profond ravin. De plus, elle tenait sa communication avec le fort de Pezzo.

Pendant que les deux brigades commandees par le Dictateur executaient leur mouvement, les troupes de Cosenz qui, apres l'affaire de Solano, avaient rapidement continue leur marche, commençaient a montrer leurs eclaireurs sur les sommets des plateaux en arriere de l'armee napolitaine. On apercut bientot leurs tetes de colonnes; puis, on vit ces troupes operer le mouvement contraire a celui du general Garibaldi, c'est-a-dire s'etendre sur sa droite en prolongeant les derrieres de l'armee napolitaine de maniere a la cerner tout a fait et a lui couper la retraite sur les forts de Pezzo et de Scylla.

Après des efforts inouïs, les artilleurs de l'armée de Garibaldi étaient venus à bout de hisser sur la montagne, à force de bras et par des chemins épouvantables, quatre pièces d'artillerie. Pendant que ces diverses manœuvres avaient lieu, les royaux demeuraient dans leur camp sans faire un seul mouvement ni défensif ni offensif. Leurs pièces en batterie restaient silencieuses, même en voyant les chasseurs de Menotti venir en éclaireurs jusqu'à deux cents mètres de leur camp. À trois heures de l'après-midi, le tour était fait et les Napolitains complètement isolés et coupés de leur base d'opération et de retraite.

Insensiblement les lignes de l'armée indépendante se resserrèrent. Il n'y avait plus à hésiter pour l'armée royale. Après s'être laissé tranquillement entourer, il fallait prendre un parti, mettre bas les armes ou se frayer une route sanglante au milieu des cosaques rouges et racheter ainsi, par un trait de courage, l'ineptie ou la trahison des généraux.

Malheureusement pour elles, la comme presque partout, les troupes royales n'eurent que le courage de leur opinion, et leur profonde horreur pour la bataille leur fit prendre le parti, certes le moins dangereux, de décamper au plus vite et dans toutes les directions, abandonnant armes et bagages, effets et drapeaux.

Ce fut une débandade inouïe, une fuite insensée que rien ne pouvait arrêter.

Toute cette cohue, en pantalons de toile bleue et en vestes, se prit à courir à la fois au grand galop, et à travers champs, qui vers la plage, qui vers la route de Scylla; ceux-ci, prenant une autre direction, se précipitaient comme des grenouilles les uns par dessus les autres dans un *\_fiumare\_* au fond duquel ils arrivaient en pelote compacte et où, pendant qu'ils se cherchaient eux-mêmes dans ce péle-mêle de bras et de jambes, ils étaient enterrés sous des camarades qui leur tombaient sur la tête; ceux-là, après avoir pris par une traverse et voyant devant eux et sur leur flanc des cosaques rouges, se mettaient à tourner comme des lievres au milieu de ce labyrinthe de baionnettes bien inoffensives cependant, car ceux qui les portaient avaient pitié de ces malheureux fuyards qui semblaient avoir perdu la raison.

Bientôt la panique gagna le fort de Pezzo.

En voyant leurs camarades de San-Giovanni galoper à en perdre haleine sur la plage, les factionnaires commencèrent par déposer à terre sacs, fusils, sabres, gibernes, etc., puis, s'accrochant par les mains à la magistrale du rempart, ils se laissèrent glisser dans les fosses d'ou, gravissant cahin-caha l'escarpe, ils se hâtèrent de se joindre aux ébats fugitifs des héros de San-Giovanni.

Quant à ceux qui étaient dans le fort, les plus pressés firent le saut par les embrasures. Ceux de garde à la porte trouvèrent plus court de l'ouvrir et de détalier par ce chemin, en sorte qu'en quelques minutes il n'y resta plus qu'un Garibaldien stupefait qui, arrivé là par hasard, ne trouva rien de plus simple que de se nommer gouverneur provisoire et, en cette qualité, de se donner l'ordre de rester en faction à la porte du fort, ordre qu'il exécuta gravement en attendant que quelques autres compagnons vinssent lui permettre d'y placer une garnison. Il va sans dire que quelques paysans ou habitants des environs regardaient cette triste comédie, les mains dans leurs poches et paraissant aussi peu

soucieux du desastre des royaux que du succes de l'armee nationale. C'est penible a dire, mais ce fut ainsi.

En somme, le 23, a cinq heures, les deux rives du detroit appartenaient a l'insurrection, sauf Alta-Fiumare, la Torre del Cavallo et Scylla. L'escadre napolitaine avait disparu et toutes les troupes du Faro, embarquees a la hate, traversaient en Calabre sous la protection du Veloce qui, a partir de ce moment, remplacait, pour le compte du Dictateur, la croisiere napolitaine evanouie dans le lointain vers le Sud.

Il y eut, dans cette inexplicable affaire de San-Giovanni, appelee aussi affaire du camp de Piala, une manoeuvre parfaitement entendue et encore mieux executee par les soldats de l'armee nationale, peu experimentes cependant.

C'est a peine si le chiffre reuni des deux corps de Garibaldi et de Cosenz s'elevait a quatre mille hommes. Ils attaquaient, sans sourciller, un ennemi fort de plus du double et dans de superbes positions. A quoi donc, la comme dans la marine, attribuer un semblable sauve-qui-peut? Ce qu'il y eut de facheux encore pour l'armee royale, c'est que, parmi les troupes de Piala, se retrouvaient bon nombre des officiers de Milazzo qui ne devaient cependant plus servir pendant la guerre. La seule victime de cette affaire fut un pauvre soldat qui, arborant le pavillon parlementaire sur une petite maison blanche vis-a-vis les tirailleurs napolitains, fut tue d'un coup de fusil, ce qui faillit singulierement embrouiller les choses.

En fait, y eut-il capitulation, oui ou non? Il parait que oui, puisqu'il y a eu pavillon parlementaire, et puisqu'a la suite de cette capitulation le general Garibaldi laissa ces inoffensifs guerriers se retirer tranquillement par toutes les routes possibles, avec leurs effets personnels mais sans armes ni sacs. Seulement ce qu'il y a de plus positif encore, c'est, que les plus desireux de s'en aller, ceux qui savaient par experience qu'un coup de feu maladroit entraine une affaire, meme contre la volonte des deux partis opposes, commencerent bien certainement la deroute avant que les articles de la capitulation ne fussent ni clos ni signes.

Vers les six heures du soir la plage etait couverte de fuyards napolitains qui y bivouaquerent. Quant a la route royale, c'etait une longue procession du meme genre gagnant en toute hate la petite ville de Scylla.

Le lendemain matin 24, de bonne heure, et a l'instant ou les avant-gardes de l'armee nationale arrivaient a la hauteur des forts d'Alta-Fiumare et de la Torre del Cavallo, ceux-ci arboraient pavillon blanc et demandaient a se rendre aux memes conditions que l'armee de San-Giovanni, ce qui leur fut octroye sans la moindre difficulte.

Le soir, l'armee de Cosenz, celle de Garibaldi, et toutes les troupes du Faro qui ne cessaient de passer d'un bord du detroit a l'autre, campaient autour de Scylla, et la Bagnara, qui est a onze kilometres plus loin et sur le bord de la mer, etait occupee par une avant-garde.

Ce meme soir, on put assister a un spectacle splendide. Les deux rives du detroit, completement illuminees sur toute leur etendue, offraient le tableau le plus magique qu'il soit possible d'imaginer. Il faut avoir vu une semblable feerie pour s'en rendre compte, car il n'est pas possible

de la dépendre.

Le lendemain matin 25, toutes les troupes ayant effectué leur passage, le général Garibaldi organisait une seconde armée sous la dénomination d'armée méridionale.

Elle devait se composer des nouveaux volontaires ainsi que des soldats et officiers de l'armée napolitaine qui venaient en assez grand nombre offrir leurs services.

Quant à la première armée, celle des volontaires de Marsala, Palerme, Milazzo, etc., elle devait conserver le titre d'armée nationale.

Le même jour, et pendant que les armées de l'indépendance marchaient sur la Bagnara, un vaisseau français, l'\_Imperial\_', arrivait à Messine pour remplacer le \_Descartes\_ rapplacé en France. Quant au \_Prony\_, il restait en station au Faro.

## VIII

De Scylla, l'armée nationale devait marcher sur Monteleone, en suivant la route royale et en passant par Palmi, Gioja, Nicotera, Mileto et Monteleone. Les environs de cette dernière ville avaient paru favorables aux généraux napolitains pour tenter un dernier effort contre l'armée de Garibaldi.

De la Bagnara à Palmi, la route suivie par l'armée, quoique assez pénible, se fit grand train et sans alerte; presque à chaque pas, on rencontrait des soldats napolitains, sans armes ni bagages, regagnant leurs foyers, insoucieux de l'armée à laquelle ils avaient pu appartenir. Des bandes de Calabrais plus ou moins nombreuses se joignaient aux volontaires dans chaque localité. Le 26 août les troupes indépendantes occupaient Nicotera et toute la ligne jusqu'à Rosarno, ayant une partie de leurs brigades en route de Rosarno, sur Mileto. Le soir on était à Mileto, chassant devant soi quelques compagnies de troupes royales qui n'attendaient comme toujours que l'occasion de plier bagages devant l'ennemi.

On avait appris la veille l'assassinat du général Briganti par ses propres soldats à Mileto; on y trouva la confirmation de cette nouvelle et les détails de ce meurtre.

Le général Briganti s'était enfui de Reggio à la tête de sa brigade pour ne pas capituler avec Garibaldi. Après l'affaire de San-Giovanni, ce général, qui occupait les forts de Pezzo, d'Alta-Fiumare, etc., les avait rendus à l'armée libératrice, et le Dictateur lui avait laissé son cheval et ses armes, ainsi que deux lanciers pour lui servir d'escorte.

Cet officier supérieur partit de suite à franc étrier pour rejoindre à Monteleone l'armée du général Vial. Le 25, il fut arrêté à Mileto par une brigade napolitaine composée du 4<sup>e</sup> et du 16<sup>e</sup> de ligne. Des officiers l'entourent, l'injuriant et l'accusant de les avoir trahis et vendus à l'ennemi pour une somme de cinq millions. Le général irrité d'abord, puis reconnaissant que sa vie est en danger au milieu de ces forcés, chercha par des paroles de persuasion à les faire revenir de l'erreur

dans laquelle la passion les entraînait, mais ce fut en vain; a ce même moment arriva un autre officier, un de ces porteurs de nouvelles qu'on voit rarement sur un champ de bataille, mais qui, dans les cafés et les lieux publics, sont toujours ceux qui crient le plus haut et paraissent vouloir manger tout le monde. Quarante mille Autrichiens, affirme-t-il, sont débarqués au Pizzo. Le roi François II est à leur tête, ils marchent déjà pour prendre de flanc l'armée libérale et l'arrêter court dans son mouvement en avant sur Monteleone, Le général reste à cheval cherche alors à ramener à lui les soldats. Il avait à peine commencé à leur parler qu'un sergent, le couchant en joue, lui ordonna de crier vive le Roi. Le général leva son képi, et, l'élevant au-dessus de sa tête, cria vive le Roi, en disant qu'il n'avait pas besoin d'être contraint à cela et que c'était l'expression de son âme. Un coup de feu qui traversa la poitrine de son cheval le fit au même moment rouler dans la poussière.

Le malheureux se releva tout meurtri et couvert du sang de sa monture; il fit appel aux sentiments d'honneur militaire des soldats, mais une décharge de plus de quarante coups de fusil retentit roide mort. Il tomba la face contre terre et le bras droit étendu sur ses assassins comme si, à l'instant où la mort le frappait, il leur eût jeté une malédiction suprême, et voulu les stigmatiser de honte et d'infamie.

Ce pauvre général croyait encore sans doute à l'honneur de cette armée qui, pour se servir de l'expression véhémente d'un officier français spectateur de toutes ces turpitudes, devrait être marquée au bas des reins du stigmate de la lâcheté. Les deux lanciers qui servaient d'escorte au général avaient jugé prudent de tourner bride aussitôt qu'ils avaient vu le guet-apens dans lequel était tombé leur chef. Quant aux officiers qui avaient provoqué ce triste événement, ils étaient restés spectateurs du crime sans chercher à l'empêcher.

Aussitôt que le général Vial eut connaissance de cet assassinat, il partit pour Naples donner sa démission accompagnée de celles de deux autres généraux de brigade. Quant aux quatre ou cinq mille royaux en position à Monteleone, ils allaient traditionnellement se mettre à piller et saccager la ville, lorsque, heureusement, dans la nuit du 26 au 27, le général Sertori arriva avec son état-major et une escorte de guides. Il n'en fallut pas davantage pour faire détalier à force de jambes ces ignobles pillards qui, se débandant dans toutes les directions, regagnaient leurs foyers ou les bandes de chenapans qui commençaient à se montrer dans les montagnes et à faire le métier de detrousseurs de grand chemin.

Le 27, Garibaldi arrivait lui-même à Monteleone, les troupes royales envoyées pour soutenir celles de cette ville et qui se dirigeaient sur Cosenza durent, en apprenant l'occupation, s'arrêter et attendre de nouveaux ordres. A Monteleone, l'armée nationale se mit en rapport direct avec les insurgés de la Basilicate et des terres de Bari. L'insurrection précédait partout l'armée libérale. Le 26, le général Scott expédiait de Salerne une forte colonne dans la direction d'Avelino où l'on avait arboré le drapeau national. Potenza suivit immédiatement le mouvement d'Avelino, les troupes royales en furent chassées par la garde nationale, et une nouvelle municipalité y fut établie le 28. Les Garibaldiens marchaient sur Cosenza le 29, et poussaient leurs avant-gardes jusqu'à cette ville. Le général Caldarchi, qui y commandait la brigade napolitaine, se hâta de parlementer et de quitter la place avec armes et bagages, à condition de ne plus servir pendant la guerre contre les troupes de Garibaldi, de maintenir la plus grande discipline

sur la route que suivrait sa brigade en se retirant et de laisser regagner leurs foyers, ou l'armée liberale, à ceux qui en témoigneraient le désir; de plus il devait laisser en ville le matériel et les armes en magasin, il devait encore se retirer sur Salerne, et son itinéraire étant fixé d'avance, il s'engageait à le suivre sans y faire aucun changement.

Le 30, les campagnes au Nord et à l'Est de Potenza envoyaient à l'armée nationale un renfort de près de deux mille volontaires, tous Calabrais, et l'on apprenait le débarquement à la Punta-Palinuro ou à Sala, non loin de Salerne, d'une forte division de l'armée indépendante, commandée par le général Tuerr. À partir de ce jour, il est bien difficile de pouvoir suivre les mouvements de l'armée liberatrice non plus que de celle des Napolitains.

Les premiers s'avancent toujours hardiment sur une ligne de front assez étendue; les seconds, au contraire, battent sans cesse en retraite sans s'inquiéter de ce qui en arrivera. Avec ces deux systèmes si différents, il n'était pas difficile de prévoir que bientôt l'armée nationale serait à Naples. Effectivement, le 4, les volontaires étaient à Potenza et campaient sur la route de Naples et sur celle de Montepillaro.

Les Napolitains avaient établi autour de la ville quelques travaux de fortifications passagères, qu'occupèrent immédiatement les gardes civiques.

Il ne restait plus à cette date dans toutes les provinces de l'Adriatique, la terre d'Otrante, la terre de Bari, la Capitanate, les deux Calabres, les principautés Ulérieure et Citerieure, la Basilicate, un seul soldat ni un magistrat royal; partout les soulèvements étaient aussi rapides qu'instantanés, mais quoi que l'on en dise, les événements s'accomplissaient bien plus aux cris de *«Viva la libertà!»* qu'à ceux de *«Viva il re galantuomo!»* dont on paraissait aussi peu se soucier que de l'annexion qui était un mot creux, fort peu compris par les Calabrais en général.

Le clergé, de même qu'en Sicile, prenait part ostensiblement à ces manifestations; les capucins, les cordeliers surtout, venaient en aide au mouvement et ne craignaient pas au besoin de jeter leurs bonnets par-dessus leur tête en se faisant soldats pour tout de bon.

À Foggia, le départ des troupes royales fut moins pacifique. En se retirant, priées trop impoliment, à ce qu'il paraît, de décamper, elles se fâchèrent sérieusement et engagèrent avec les soldats citoyens une fusillade qui fit quelques victimes de part et d'autre.

Salerne fut menacée le lendemain 5, par les brigades Bixio, Ehber, Tuerr, etc. S'attendant à une certaine résistance, l'armée liberale avait établi ses avant-postes sur les bords de la Selle, petite rivière ou plutôt torrent qui descend des montagnes et forme plusieurs embranchements dont le principal longe la route royale de Montefano à Evoli. Dans la nuit, une partie des troupes vint prendre position entre Evoli même et Vicenza, prenant ainsi à revers les royaux qui pouvaient se rencontrer en avant de Salerne: de Vicenza à Salerne, il n'y a que quelques lieues de marche.

Le 6, une brigade napolitaine, venant de la Capitanate qu'elle avait évacuée quelques jours auparavant, descendait de Cagliari à Vicenza, lorsqu'elle rencontra les avant-postes de l'armée indépendante; elle

s'empressa de capituler et une partie passa aux Garibaldiens. Le meme jour, le gros de l'armee etait en vue de Salerne, ou elle entra la nuit et le lendemain matin sans tirer un coup de fusil, et ayant le Dictateur a sa tete.

Le 7, Garibaldi adressait une proclamation a la population napolitaine, dans laquelle on remarquait le passage suivant: "Je le repete, la concorde est le premier besoin de l'Italie, nous accueillerons comme des freres ceux qui ne pensaient pas comme nous a une autre epoque, et qui voudraient aujourd'hui sincerement apporter leur pierre a l'edifice patriotique," etc., etc.

Enfin le 8, le general Garibaldi, devancant son armee, entra a Naples avec cinq ou six de ses officiers d'ordonnance ou amis sans s'inquieter le moins du monde des troupes royales qui occupaient encore les postes de la ville et les forts.

Garibaldi etait en voiture, ayant a cote de lui Bertani et un officier; dans une seconde voiture etaient trois ou quatre autres officiers. Son entree et son parcours dans les rues jusqu'au palais de la Forestiera ne furent qu'un long triomphe, et la garde nationale, qui s'etait immediatement reunie, vint defiler sous les fenetres du Dictateur et prendre le service du palais.

Deux jours avant, le roi Francois II, quittant sa capitale, avait pris la route de Capoue, decide a se renfermer dans Gaete avec les troupes qui lui resteraient fideles et a y resister aussi longtemps que faire se pourrait. On sait que cette seconde periode de la guerre de l'independance a ete autrement honorable pour l'armee royale que les honteux desastres qui, depuis Palerme, et surtout depuis Reggio, sont venus s'inscrire sur les pages de l'histoire.

Ici une marche retrograde est necessaire pour etablir les faits au moment ou le Dictateur entrant a Naples realise la premiere partie des projets qu'il a annonces sur l'Italie. En repassant par Salerne, Potenza, Evoli, etc., etc., Cosenza, Monteleone et Scylla, les routes sont couvertes de Garibaldiens en retard ou nouvellement débarques, de volontaires calabrais accourant du fond de leurs montagnes pour se joindre a l'armee liberale; les populations en emoi, comme dans tous pays le lendemain de revolution, ont organise partout leurs gardes civiques et leur police provisoire; les magistrats municipaux, remplaces a la hate, administrent provisoirement au nom du Dictateur aussi bien qu'ils le peuvent, et tachent, par des requisitions d'approvisionnements de toute espece, de suppléer au defaut d'argent qui se fait surtout sentir dans l'armee independante.

De toutes parts, les soldats royaux, pas honteux et peu confus, s'en retournent tranquillement dans leurs foyers; une partie de leurs officiers, decides a servir leur patrie, et plus militaires que leurs soldats, attendent impatiemment une occasion pour reprendre du service et etre cases dans l'armee meridionale. On aperçoit partout de nombreux placards, imprimes qui sont, probablement en Piemont, et sur lesquels se lisent en grosses lettres d'une encre tres-noire: Annexion et Victor-Emmanuel! Dans beaucoup d'endroits ces pancartes ont un si maigre succes qu'elles disparaissent promptement. Dans les campagnes, les populations ebouffees ont aussi, comme partout en pareille circonstance, abandonne leurs champs et laisse leur betail se promener a l'aventure, pour venir, masses a l'entree de leurs villages, ou groupes sur les grandes routes, politiquer et se raconter les uns aux

autres les batailles les plus incroyables, les nouvelles les plus bizarres qu'on puisse imaginer. Dans les villes, c'est à peu près la même chose, peut-être pis, le soldat citoyen envahit tout; il n'y a plus de boutiquiers, il n'y a plus que des braves tout prêts à se lever comme un seul homme pour la défense de l'ordre et de la liberté attendue depuis si longtemps.

Au Faro, de l'autre côté du détroit, tout paraît triste et désert, plus de ces gais et insouciantes volontaires dormant au soleil, chantant à la lune, souffrant toutes les privations sans se plaindre, mangeant ce qu'ils trouvaient, buvant sans sourciller de l'eau saumâtre, prenant enfin tout en patience, pourvu qu'en un temps donné il leur soit permis de verser leur sang pour la liberté de la patrie. À peine quelques canonniers, restés pour le service des batteries, promènent-ils de ça de là, leur ennui et leur chagrin de n'avoir pu suivre leurs camarades. Cette longue plage, qui du Faro s'étend jusqu'à Messine, n'est plus animée que par quelques barques de pêcheurs d'espadons qui sillonnent rapidement le détroit. Enfin le calme est redevenu si général que tout le monde, jusqu'aux canons, a l'air de sommeiller.

Seule la citadelle de Messine, persistant à montrer toujours ses longues dents noires à travers les déchiquetures de son parapet, a un tel air de mauvaise humeur que Belzébuth en prendrait les armes. Heureusement les citoyens messinois, presque complètement rassurés sur les horreurs d'un bombardement, ne s'effarouchent plus aussi vite et ne craignent même pas de regarder en face la citadelle en affirmant d'un grand air de dédain que si tôt ou tard cette bicoque ne veut pas amener son pavillon, on saura bien, ventre-saint-gris! l'y contraindre. Alors, impitoyablement démolie et rasée, on en labourera le sol, on y semera du sel, enfin on en fera une superbe promenade où le sable régnera en maître absolu; ce qui fait qu'à l'avenir, la ville sera certaine de ne plus encourir de châtimens aussi sévères que ceux de 1848.

Les rues de la ville, désertes de soldats nationaux, ont retrouvé leur aspect bourgeois d'autrefois. À peine si quelques gardes civiques s'y promènent à l'aise, en compagnie de leurs fusils.

À Milazzo, tout a repris son cours normal; mais tous les matins et tous les soirs, on voit de nombreux oiseaux de proie planer et s'abattre en battant de l'aile sur un point quelconque des roseaux qui avoisinent l'entrée de l'isthme. Dans l'intérieur de l'île, une grande partie de la population s' imagine toujours que la liberté, c'est le droit pour chacun de faire ce qui lui plaît, de prendre ce que bon lui semble. Exemple les événements de Bronte; aussi tout va-t-il pas mal de travers, et le besoin de gendarmes se fait-il généralement sentir.

Les bandes d'honnêtes bandits qui courent les montagnes rendent les communications assez peu sûres, et les pancartes votant pour Victor-Emmanuel sont à l'ordre du jour, pourvu toutefois que le roi \_galantuomo\_ agisse comme la liberté, en laissant faire ce qu'on veut. À cette condition, tous les Siciliens consentiront à être Piémontais, c'est-à-dire Italiens, car encore veulent-ils rester Siciliens, avoir, avant tout, leur petit gouvernement à part, leur petit sénat, leurs petits ministres. Ils tiendraient moins à avoir une petite armée.

Somme toute, Palerme a complètement fait disparaître ses barricades; comme Messine, elle a quitté son air guerrier; plus heureuse que sa rivale, aucune citadelle ne l'empêche de dormir. Si Alexandre Dumas n'habite plus le palais, il y a à sa place presque un vice-roi. La

garnison piemontaise, assez peu choyee, a ete casernee aux Quatro-Venti, ou le grand air lui est plus sain que celui de la ville.

A Alcamo, une croix a ete elevee sur les victimes de la guerre. A Calatafimi, un cicerone fait deja sa fortune en racontant aux touristes les details veridiques du combat de Calatafimi et du débarquement a Marsala. Enfin, depuis que le Lombardo a ete renfloue et ramene a Palerme, on se demande si les evenements passes ne sont point un reve, et a la Pointe-aux-Blagueurs, il n'y a pas de jours que l'histoire du débarquement ne soit racontee six fois au moins. Quant au padre capucin dont il est question dans le premier chapitre, les mauvaises langues pretendent qu'apres s'etre battu comme un Bayard et avoir rosse l'ennemi comme un Duguesclin a Calatafimi, a Parco, a Palerme, a Milazzo, a Reggio et autres lieux; apres etre entre triomphalement couvert de fleurs et couronne dans la bonne ville de Naples, il est piteusement revenu un beau matin, licencie parle souverain de son choix avec bon nombre de ses freres d'armes!

Sic transit gloria mundi.

FIN.

End of the Project Gutenberg EBook of Quatre mois de l'expedition de Garibaldi en Sicilie et Italie, by Henri Durand-Brager

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK GARIBALDI EN SICILIE ET ITALIE \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 12751.txt or 12751.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/2/7/5/12751/>

Produced by Carlo Traverso, Eric Bailey and Distributed Proofreaders Europe, <http://dp.rastko.net>. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE  
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site ([www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaf.org>.

### Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email [business@pglaf.org](mailto:business@pglaf.org). Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby  
Chief Executive and Director  
[gbnewby@pglaf.org](mailto:gbnewby@pglaf.org)

### Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)